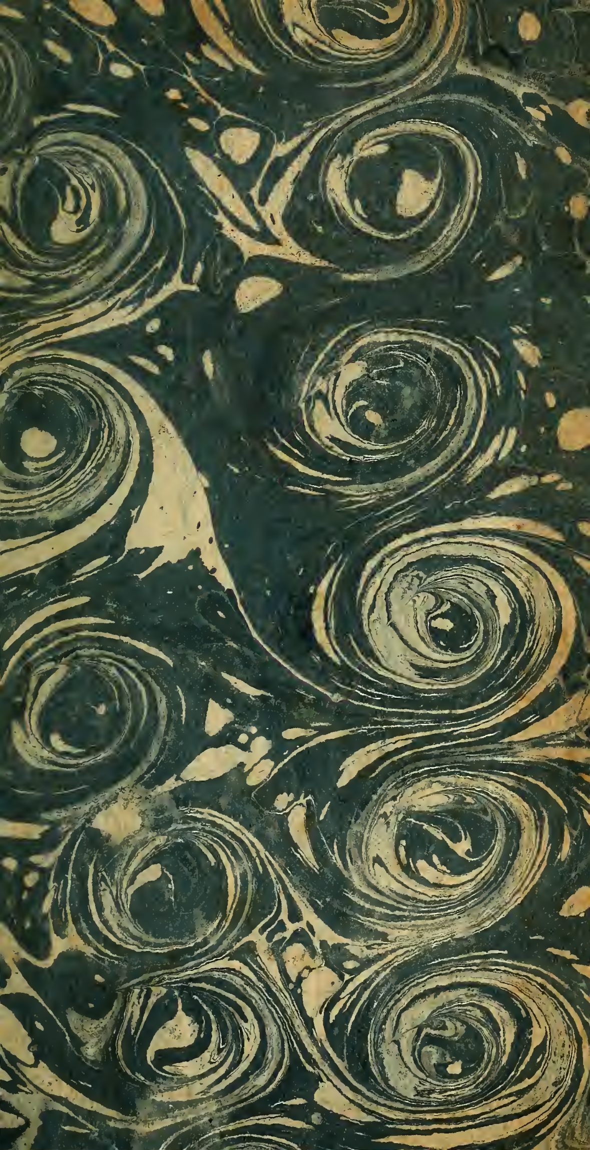







Louis Quinze
Roy
de France et de Navarre
J.B. Scotin scul.

LES JOURNÉES AMUSANTES,

DEDIÉES AU ROY.

Par Madame DE GOMEZ.

Troisiéme Edition, revûë, corrigée & enrichie de Figures en Taille douce.

TOME PREMIER.

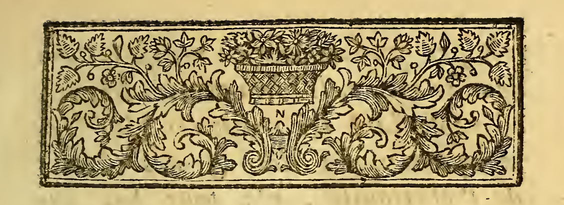


A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue saint Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCCXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AU ROY.



IRE,

Le desir de consacrer à VOTRE MAJESTÉ *tous les instans de ma vie, m'a fermé les yeux sur la témérité d'oser lui dédier cet Ouvrage. Mais la foiblesse de mon sexe me privant de l'honneur d'être utile à sa Gloire, ou à son Etat, Elle doit me pardonner la hardiesse de chercher, dans les amusemens de l'Es-*

prit, ce que la nature a refusé à l'ardeur de mon zele. Ma plume, SIRE, en rappellant les traits les plus remarquables des Rois & des Heros de l'Antiquité, n'a pour but que d'offrir à VOTRE MAJESTÉ *un miroir qui lui represente les vertus qui lui feront joindre, un jour, le titre glorieux de Monarque accompli, à celui du plus puissant Roy du Monde. Daignez donc accepter, SIRE, un hommage pur & sincere, de celle qui est avec un très-profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

La très-humble, très obéissante servante & sujette DE GOMEZ.

TABLE





LES

JOURNÉES AMUSANTES.

PREMIERE JOURNÉE.



SIX personnes unies par l'esprit & par le cœur, & possédant tout ce qui est nécessaire pour se passer du reste du monde; ennuyées du tumulte d'une des plus belles Villes de l'Europe, firent partie d'aller se renfermer pour quelque temps dans une Maison champêtre, & d'en relever la rusti-

cité par la pureté de leurs plaiſirs, & les productions de leur eſprit.

Ce deſſein formé fut bientôt executé ; la même volonté gouvernant cette ſocieté, nulle difficulté n'en retarda l'effet. Deux hommes & quatre femmes compoſoient cette compagnie : Mais ! quels hommes, & quelles femmes ! tout ce que l'eſprit, la vertu, l'honneur & la probité peuvent donner aux mortels pour les rendre parfaits, s'y trouvoit raſſemblé.

Thelamon, Uranie, Orophane, & Felicie ne pouvoient rien voir qui leur fût égal ; auſſi le Ciel les avoit-il deſtinés à s'unir par des liens ſacrés & indiſſolubles : L'attente d'un bonheur où chacun d'eux aſpiroit avec ardeur n'étoit point troublée par cette impatience tumultueuſe que donnent les paſſions ordinaires ;

ils desiroient, mais sans emportement & sans déreglement ; la pudeur & la probité réglant leurs sentimens, régloient aussi leurs actions. Thelamon attendoit avec un respect égal à son amour, le moment qui devoit unir son sort à celui de sa fidelle Uranie ; Orophane tout plein des vertus de son ami, & trop vertueux lui-même pour suivre une autre voye, cherchoit à remplir l'espace qu'il y avoit encore jusqu'à son mariage avec Felicie, par tout ce qu'un amour pur & respectueux peut inspirer à un honnête homme.

Les objets d'une pareille ardeur ne devoient pas être sans merite ; & c'est faire leur éloge, que de dire qu'ils avoient fait naître des passions, dont le caractere est si rare dans le siecle où nous sommes.

Thelamon joignoit à un eſprit orné, ſage & délicat, une grandeur d'ame & une nobleſſe de ſentimens, qui le mettoient fort au-deſſus des autres hommes.

Orophane avoit de l'eſprit & du ſçavoir, & quoiqu'il fût different de celui de Thelamon (comme ils tendoient à la même vertu) la diverſité de leurs ſentimens ne formoit qu'un contraſte néceſſaire pour faire briller des qualités differentes.

Uranie & Felicie ne pouvoient eſperer qu'un ſort heureux avec de tels Epoux ; les deux amies qu'elles avoient choiſies pour être de leur partie, poſſedoient tout ce qu'il falloit pour être admiſes dans cette illuſtre ſocieté, Camille & Florinde ne cedant en merite, qu'à Uranie & Felicie.

Ces ſix perſonnes, telles que je viens de les peindre, partirent

enſemble, & ſe rendirent dans la ſolitude deſtinée à les faire joüir d'une tranquillité parfaite : la Maiſon appartenoit à Uranie, qui faiſant conſiſter le vrai bonheur dans la poſſeſſion de l'utile orné ſimplement, n'avoit enrichi ſa demeure champêtre d'aucune des ſubtilités de l'art; mais ſeulement, aidant à la nature, elle en avoit fait un ſéjour délicieux : une grande & fameuſe Riviere formoit le canal de ſon jardin ; une riche Campagne coupée par pluſieurs bras de cette Riviere, faiſoit la vûë de la Maiſon ; un Bois ſombre, touffu, bien entretenu, rempli d'allées ſolitaires & brillantes, la garantiſſoit des ardeurs du Soleil : un Parterre orné des plus belles fleurs y rendoit la fin du jour auſſi agréable que ſon commencement : un Jardin fruitier & potager, garni d'eſpa-

liers chargés de tout ce qui peut faire plaisir au goût, composoit une partie de l'utile : une Basse-cour qui fournissoit les choses les plus nécessaires à la vie, en achevoit la perfection : la vûë diversifiée, & toujours heureusement bornée, charmoit les yeux en quelque endroit qu'on portât ses pas : la Maison, ni grande ni petite, mais commode, n'offroit point aux regards les beautés d'une superbe Architecture, ni la somptuosité des ameublemens ; l'aisance & la propreté en faisoient toute la magnificence ; un Salon galamment construit distribuoit à quatre Appartemens, qui étant doubles, en formoient huit, dont les dégagemens différens donnoient la liberté d'être ensemble ou séparés ; & si on ne trouvoit pas l'abondance dans cet aimable lieu, du moins peut-

on aſſûrer que rien n'y manquoit. Uranie en fit les honneurs d'une façon qui perſuada ſes amis du plaiſir qu'elle avoit à les y recevoir.

Quoique Thelamon y fût venu pluſieurs fois, la joye de l'y voir libre & ſans contrainte, lui en fit remarquer les beautés avec plus d'attachement ; & comme rien ne le touchoit plus fortement que le vrai, il vit avec une ſatisfaction extrême, que la ſeule magnificence de cette Maiſon, conſiſtoit dans un ſuperbe & grand Cabinet tapiſſé, depuis la corniche juſqu'au lambris, des Livres les plus rares, les plus neceſſaires, & les mieux choiſis : Il en marqua ſon contentement par un regard vif & pénétrant, qui rencontrant ceux d'Uranie, lui fit ſentir le plaiſir inexprimable que l'on goûte lorſqu'on trouve

l'occafion de plaire à ce qu'on aime.

Voilà, lui dit-elle, le fruit heureux que l'on retire d'avoir d'illuftres amis; l'envie de s'en rendre digne donne de l'émulation qui porte aux belles chofes, & j'aurois crû ma maifon dénuée de tout, fi je n'en avois pas rempli une partie de ce qui peut occuper agréablement les perfonnes que j'eftime.

Vous honorez votre propre choix en parlant ainfi, lui dit Felicie; mais malgré l'excès de politeffe qui vous a contrainte à nous adreffer en général un difcours fi flatteur, je vous affure, au nom de toute la compagnie, que nous le cédons fans peine à celui qui vous l'infpire, dit-elle en regardant Thelamon, & nous faifons trop de cas de fon efprit & du caractere de fon cœur, pour

ignorer que lui seul mérite toute l'attention du vôtre.

Je ne m'attendois pas, répondit Thelamon, à voir rouler sur moi, ce qui n'est dû qu'au genie d'Uranie ; l'estime que j'en fais m'a forcé de montrer le plaisir que j'ai de la voir toujours courir au solide ; & comme la lecture est, selon moi, une nourriture nécessaire à l'ame, je n'ai pû me dispenser de regarder ce Cabinet, comme le plus beau lieu de cette maison, & le plus digne de celle qui l'habite.

Quoiqu'il en soit, dit Uranie ; il vous fournira de quoi couler le temps que nous nous sommes prescrit de rester ici ; & lorsque la conversation commencera à languir, nous y viendrons chercher du secours.

Je suis persuadé, dit Orophane, que nous y viendrons rare-

ment si nous attendons la fin de notre attention à tout ce que vous direz : ainsi, je suis d'avis que nous nous imposions pour loi, d'y venir passer deux heures chaque jour, & que chacun, dans un silence mutuel, prenne ce qui lui fera plaisir, & que nous communiquant les sujets qui nous auront frappés, nous en fassions la dissertation ou la critique, pour consacrer ce lieu aux faits historiques & galants que ces Livres, ou notre mémoire seront capables de nous fournir.

J'approuve ce dessein, dit Camille avec une aimable vivacité: mais pour le silence, je n'en suis point; & comme je suis sûr d'être la premiere à le rompre, je suis bien aise d'empêcher qu'on impose une loi, qu'il n'est pas en mon pouvoir de suivre. Lorsque je suis dans l'enthousiasme de quelque

bel endroit, il faut que j'en parle ſur le champ, que je le répete à haute voix, & que j'en faſſe ſentir les beautés avec la véhémence qu'on me reproche quelquefois, ou que je devienne ſtupide.

La compagnie rit fort de la ſaillie de Camille, & pour la ſatisfaire, auſſi-bien que pour ne ſe pas priver du plaiſir de l'entendre parler, on retrancha le ſilence des deux heures, que l'on ſe promit de paſſer dans le Salon des Sciences, enſuite on regla la journée en trois parties; la matinée, fut laiſſée aux Dames, pour faire ce qu'elles jugeroient à propos, la ſortie du dîner, fut deſtinée au temps marqué pour la Bibliotheque, comme étant le plus chaud, & le moins convenable à la promenade; le reſte juſqu'au ſouper, devoit être employé à compter

quelque hiſtoire, ou entendre quelques Pieces nouvelles de Vers ou de Proſe. Le ſouper fini, on ne devoit ſonger qu'à ſe délaſſer l'eſprit de l'occupation du jour, avec une entiere liberté de ſuivre ſon inclination.

Uranie approuva ce réglement, avec cette différence, qu'elle fit conſentir ſes amis à ne pas obliger ceux qui les viendroient voir, à ſubir leurs loix; tout le monde, ajoûta-t-elle, n'étant pas d'humeur à paſſer ſon temps comme nous.

On fut de ſon ſentiment, après quoi la compagnie viſita le reſte de la maiſon, qui malgré ſon peu d'étenduë, étoit ſi bien ménagée, & ſi également ornée qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer.

Camille & Florinde ne voulant point ſe ſéparer, prirent un appartement à elles deux. The-

lamon & Orophane en firent de même; & Uranie n'abandonnant jamais ſa chere Felicie, voulut qu'elle partageât auſſi le ſien; ainſi de cette façon, il reſtoit encore plus qu'il n'en falloit pour recevoir commodément les perſonnes qui pouvoient les venir voir.

Ces petites occupations les ayant conduits juſqu'au dîner, ils ſe mirent à table, qui fut ſervie ſelon le ſyſtême qu'Uranie avoit établi chez elle; c'eſt-à-dire, ſans profuſion, mais d'un goût & d'une délicateſſe préferables à la magnificence.

Le dîner fini, on réſolut de commencer ce qu'on avoit projetté, en ſe retirant dans le Salon des Sciences; la compagnie s'y rendit avec empreſſement, & chacun ayant pris un Livre ſelon ſon goût & la ſituation de ſon eſprit,

le ſilence regna quelque temps dans cette aimable ſocieté.

Mais Camille ſuivant le feu de ſon temperament, le rompit la premiere, en s'écriant: Voilà un trait qui me charme dans l'Hiſtoire de Cyrus, ſur laquelle je ſuis tombée. Je mets ce grand Prince au-deſſus d'Alexandre, qui malgré ſes grandes qualités, a cedé toujours à ſes paſſions ſans ménagement pour ſa gloire, & pour l'immortalité à laquelle il aſpiroit; mais Xenophon me peint Cyrus, tel que devroient être tous les grands hommes: ce Héros toujours guerrier, toujours vainqueur, n'a jamais ceſſé d'être ſage; ſes Conquêtes n'ont point autoriſé ſes foibleſſes; maître abſolu d'un Peuple innombrable, il ne s'eſt rien cru de plus permis qu'aux autres: ce Prince, dont la vertu égaloit la valeur,

après avoir dompté les Nations les plus belliqueuſes, en ayant aſſez fait pour aſſurer ſa gloire, & donner quelque choſe à ſon cœur, apprend que la plus belle Princeſſe de l'Univers, la vertueuſe Penthée, eſt ſa priſonniere; & ſentant que le penchant de ſon ame eſt d'adorer la vertu, laquelle ſoûtenuë d'une grande beauté, pourroit le conduire à l'amour, il refuſe de la voir, lui fait rendre les honneurs dûs à ſon rang & à ſon mérite, ſans oſer jamais s'expoſer à ſes regards, dans la crainte d'être vaincu par une paſſion qui pourroit ternir l'éclat de tant de belles actions.

Je ſuis perſuadée, continua Camille, que, ſi Penthée avoit eu le caractere des Taleſtris & des Cleopatres, Cyrus n'auroit pas redouté ſa vûë, ſa vertu le

garantiſſant du pouvoir trompeur des beautés frivoles : mais la ſageſſe de Penthée étant pour lui plus à craindre que ſes charmes, il devoit préſumer, comme il fit, qu'elle auroit été l'aimant qui eût attiré ſon ame; étant preſque inévitable que le plus vertueux de tous les hommes, ne devînt amoureux de la plus vertueuſe de toutes les femmes.

La remarque de Camille eſt très-juſte, dit Thelamon, & je crois que, pour bien connoître les hommes, il faut juger par les foibleſſes dans leſquelles ils évitent de tomber, plûtôt que par leurs grandes actions. Les plus cruels Tyrans ont eu quelques vertus; mais lorſqu'on ſçait tirer une haute ſageſſe de ce qui peut paroître vicieux, c'eſt alors qu'on acquiert à juſte titre la qualité de Grand.

Cyrus eût été moins condamnable d'aimer Penthée, que ne le fut Alexandre de s'être livré, dans le vin, à la violence de ſon temperament par le meurtre de Clitus; & je trouve qu'un Prince de notre temps l'emporte ſur la moderation de Cyrus, & ternit la mémoire d'Alexandre par une ſeule de ſes actions. Ce Prince donnant un feſtin à toute ſa Cour, & s'y étant laiſſé prendre de vin aſſez conſiderablement, pour faire quelque choſe de peu convenable à la dignité Royale, & s'en étant ſouvenu le lendemain, en fut ſi indigné contre lui-même, qu'ayant raſſemblé les mêmes perſonnes à ſa table, il fit ſerment en leur préſence de ne boire de ſa vie d'une liqueur, qui l'avoit pû mettre un moment au rang des hommes ordinaires.

Voilà, continua Thelamon,

ce qui s'appelle Vertu ; connoître ses défauts, & s'en corriger, lorsqu'on peut les avoir impunément par le rang qu'on occupe, c'est être vraiment sage, & l'on peut tout esperer d'un Prince qui pense, & qui agit ainsi.

Il est vrai, dit Florinde ; mais pour l'amour, je ne conviendrai point que ce soit un défaut dans un grand homme ; il me semble qu'il n'est pas incompatible d'être Héros & Amoureux.

Non sans doute, repartit Felicie ; mais il faut aimer comme Uranie veut que l'on aime, pour accorder ces deux titres, & si elle vouloit nous lire la Lettre qu'elle écrivit à Belise sur ce sujet, vous seriez tous convaincus, que l'amour peut être compagnon de la vertu.

En verité, dit Uranie, vous m'allez exposer à une vive cri-

tique, & je crains bien que ce que vous dites, pour me faire honneur, ne tourne à ma confuſion.

J'ai entendu parler de cette Lettre, dit Camille, & ſelon toutes les apparences, elle eſt très-digne d'attention.

Pour moi, ajoûta Orophane, qui fus préſent à la converſation qui donna occaſion à cet Ouvrage, je puis vous aſſurer que je ne me laſſe point de l'entendre.

Je l'ignore, dit alors Thelamon; & je ſuis très-touché de la diſcretion d'Uranie, qui m'a privé juſqu'ici d'apprendre ſes ſentimens ſur une paſſion qu'elle ſçait ſi bien inſpirer. Vous étiez abſent, répondit-elle en ſouriant, & j'ai eu tant de choſes à vous dire à votre retour, que je n'ai pas crû les devoir interrompre pour un ſujet de ſi peu de conſéquence.

C'eſt s'excuſer fort galament ; dit Florinde ; mais vous ſubirez la loi, & puiſque le Soleil nous laiſſe la liberté de joüir de la promenade, je ſuis d'avis que nous conduiſions nos pas au bord de cette belle Riviere, & que ſa douce fraîcheur, jointe aux accens d'Uranie, nous faſſe goûter un plaiſir parfait.

La compagnie trouva que Florinde avoit raiſon ; on ſe rendit au bord de l'eau ; Uranie ayant fait apporter des carreaux, chacun prit ſa place ; & voyant qu'on faiſoit un ſilence qui marquoit l'envie qu'on avoit de l'entendre, elle prit ainſi la parole.

Avant que de lire la Lettre dont il s'agit, je dois vous inſtruire que nous fûmes priées, Felicie & moi, d'aller paſſer quinze jours chez Beliſe : comme c'eſt la perſonne du monde la plus

eſtimable, cette partie nous fit plaiſir, nous nous y rendîmes, mais en arrivant nous apprîmes qu'elle avoit été obligée de partir pour la Province, pour une affaire importante, elle nous fit prier de ne pas priver Julie ſa niece de notre préſence, puiſqu'elle l'avoit laiſſée pour nous recevoir.

Julie eſt une fille charmante, & d'un eſprit tout-à-fait éclairé; ainſi nous n'eûmes pas de peine d'accorder à Beliſe ce qu'elle nous demandoit, eſtimant aſſez Julie, pour faire le voyage à ſa conſideration: Elle nous reçut avec toutes ſes graces; nous y trouvâmes bonne compagnie en hommes & en femmes, & le lendemain, elle fut augmentée de Damon & d'Orophane; je crois que vous connoiſſez Damon, & que ſon caractere ne vous a pas

échappé. Non sans doute, répondit Camille, c'est un de ces hommes qui trompent, il parle comme s'il avoit de l'esprit, on lui en trouve même sur certaines choses; mais lorsqu'on approfondit, on voit l'erreur dans laquelle on étoit tombé, & qu'il ne doit qu'à ses opinions toûjours contraires à celles des autres, & à la violence dont il assaisonne ses discours, l'attention qu'on lui prête quelquefois.

Ce Damon tel que vous le peignez, continua Uranie, fit naître une dispute entre nous, qui fut assez vive; & quelqu'un de la compagnie l'ayant écrite à Belise, elle me manda que pour la consoler de n'être pas témoin de nos amusemens, il falloit que je lui écrivisse, mot à mot, la querelle que j'avois euë avec Damon: sollicitée d'ail-

leurs par Orophane & Felicie, qui craignoient, diſoient-ils, d'oublièr la plûpart des choſes que j'avois dites, je me vis forcée à faire une eſpece d'ouvrage d'un diſcours que j'avois crû indifferent. Le voici, ajoûta-t elle, & je ſouhaite qu'il ne vous faſſe pas repentir de votre curioſité.



Lettre en forme de Dissertation,

SUR L'AMOUR.

VOus voulez, sage Belise, que je mette sur le papier ce que je dis chez vous l'autre jour en faveur de l'Amour: Quel éloge pour ce Dieu! & quel espoir pour le gain de ma cause contre cet homme sorti, sans doute, des plus affreux deserts de l'Afrique! Votre rare vertu donne un grand poids à ce que je soutiens, puisque vous voulez bien avouer que vous auriez aimé plus tendrément qu'un autre, si vous aviez trouvé un objet digne de vos sentimens; il n'en faut pas davantage pour remporter la victoire sur mon adversaire.

Je

Je ſoutiens donc, avec plus d'autorité que jamais, que les Poëtes n'ont fait un Dieu de l'Amour, que pour nous donner, ſous ce titre ſacré, une idée de ſa pureté, le nom de Dieu contenant en lui, ceux de vertu, de ſageſſe, de prudence & d'équité; je conviens auſſi, qu'il marque un pouvoir abſolu : mais je ne puis convenir, que la puiſſance de ce Dieu s'étende à rendre vicieux les hommes les plus vertueux, puiſque je fonde le mérite de l'Amour ſur le contraire de cette métamorphoſe, dans la penſée où je ſuis que cette paſſion, telle que je vais la dépeindre, eſt plus capable d'épurer les mœurs, que ſujette à les corrompre; c'eſt ce que je vous ferai voir dans la ſuite, en vous inſtruiſant de ce qui ſe dit chez vous en votre

absence, par ordre & sans obscurité.

Orophane ayant fait tomber la conversation sur le désordre des mœurs, & le peu de soin que les hommes préposés pour les épurer sembloient y apporter, Damon aussi sauvage de cœur que d'esprit, en accusa d'abord l'Amour, & soûtint que lui seul causoit le désordre du genre humain. Cette passion, dit-il, contraire à la vertu, détruit la societé, corrompt le cœur, & gâte l'esprit; lorsqu'on en est attaqué, on ne fait rien que par intrigue, on viole les loix divines & humaines, & je compare un homme amoureux à la bête la plus stupide, & en même temps à la plus vorace.

Quelle horreur! m'écriai-je alors, & quel terrible monstre nous faites-vous de la plus belle

& de la plus noble des paſſions! Faut-il attribuer à l'Amour les déſordres de la nature ? Les hommes ſont tous nés pour être ce qu'ils ſont : on voit tous les jours que l'éducation la plus ſevere, & les exemples les plus vertueux ne peuvent changer un cœur formé pour être corrompu : on s'apperçoit du peu de progrès de ce cœur dans les loix de la ſageſſe dès ſa plus tendre enfance ; & lorſqu'il eſt parvenu à devenir ſon maître, il fait éclater, dans ſes actions, ce que la ſeule crainte des remontrances lui fait cacher : Voilà le commencement du vice. Que ce cœur prenne alors de l'amour, cette paſſion deviendra chez lui le monſtre que Damon vient de nous peindre ; l'ambition, la haine, la vengeance, la jalouſie, l'avidité du bien, les voyes illi-

cites pour l'acquerir ; le fer, le poiſon ; enfin les crimes les plus énormes lui paroîtront faiſables : mais c'eſt ſon premier penchant au vice qui corrompra ſon amour, & non pas ſon amour qui le portera au vice.

Au contraire, un ſujet né avec les diſpoſitions néceſſaires pour la vertu, qui profitera par elles de ſon éducation & de ſes exemples, dont l'ame noble & bienfaiſante ne lui inſpire que de grands ſentimens ; lorſque l'Amour viendra l'aſſujettir il ne s'offrira à ſes regards que ſous ſa véritable figure : il ne fera que cimenter les principes de l'éducation ; l'honneur & la probité feront inſéparables de ſa paſſion ; il ne cherchera pour plaire, que les voyes qu'enſeigne l'équité ; l'Amour ne lui confiera ſon flambeau, que pour fai-

re éclater ſes grandes actions, ou la nobleſſe de ſes ſentimens : la diſſimulation, l'interêt & l'envie lui ſeront inconnuës : chez lui, l'Amour fait naître les momens, & jamais les momens ne font naître l'amour : bien loin que cette paſſion détruiſe la ſocieté, elle en fait l'union & l'agrément ; elle adoucit le naturel le plus féroce ; elle donne des lumieres à l'eſprit le moins éclairé, & trouve le moyen d'attendrir l'ame la plus barbare ; ſans l'Amour, le monde eût reſté dans le néant, lui ſeul l'en a retiré, & lui ſeul le ſoûtient : Comment donc un ſentiment ſi néceſſaire au mouvement de tout l'Univers, peut-il être accuſé du déſordre des mœurs ?

Damon, ſans doute, confond la débauche avec l'amour : la premiere, porte les hommes au

déreglement, & l'autre les en retire. Combien de fois a-t-on vû des hommes, que le temps, les occasions, & les compagnies entraînoient dans les plaisirs les plus pernicieux, & qui s'abandonnant à la fougue de leur jeunesse, voloient d'objets en objets, sans choix, sans réfléxion, & comme enyvrés des frivoles délices d'une vie libertine, s'en retirer tout-à coup par le pouvoir de l'Amour.

Un objet les frappe, les occupe, ils l'aiment enfin; plus de vices, tout disparoît à l'aspect de cet objet, que la sagesse leur oppose comme une digue nécessaire à l'impetuosité de leur temperamment; arrêtés, attachés par des nœuds sacrés & indissolubles, ils ne regardent leur conduite passée qu'avec honte; & la noble ambition de se rendre

dignes de ce qu'ils aiment, leur donne en même temps celle de faire oublier le déreglement, dans lequel ils s'étoient plongés : voilà le véritable pouvoir de l'Amour; tout ce qui ſe meut par l'autorité des ſens n'eſt point amour, c'eſt débauche.

L'Etre increé n'a rien fait pour nous que par amour : l'amitié qui unit les hommes eſt amour; il ne change de nom que par la différence des deux ſexes, lorſqu'il les unit l'un à l'autre : mais alors, ce ne ſont point les ſens qui conduiſent l'amour, c'eſt l'amour qui conduit les ſens.

Lorſque j'ai parlé des hommes, j'ai entendu le monde en général : ainſi, le ſexe foible & timide eſt compris dans mon diſcours, & peut encore mieux prouver ce que j'oſe avancer ici par l'étude continuelle qu'on lui

fait faire des loix de la vertu ; qu'une jeune perſonne élevée dans l'innocence, ſe laiſſe charmer par le mérite d'un mortel, que le Ciel lui aura deſtiné, on la verra combattre ſa paſſion ; mais la crainte & la timidité ſeront les ſeuls motifs de ce combat ; elle ignore ce que c'eſt que crime, & ſon cœur ne peut ſe révolter contre ce qu'il ne connoît pas ; elle ne s'oppoſe point aux progrès de ſa paſſion dans la peur du déreglement ; mais par un préjugé d'éducation qui donne le titre de pudeur à l'adroite politique que lui impoſe l'amour propre, en cachant la tendreſſe de ſes ſentimens à celui qui les a fait naître : ſont-ils unis ſelon les loix ? cet amour éclate. Elle dit qu'elle aime, & elle le dit ſans rougir, elle met même ſa gloire à l'avoüer.

Ce changement se trouve-t-il dans les vices, dans quelque temps, & dans quelque occasion qu'on s'y abandonne? Ose-t-on jamais avoüer : J'ai commis un crime? Non sans doute; & cette femme dont la vertu est connuë generalement, peut dire, j'ai aimé, & j'aime encore celui qui est devenu mon Epoux : donc l'amour est vertueux en lui-même; car enfin, si c'étoit un crime, il le seroit toujours, & une simple formalité instituée pour contenir les hommes, ne lui ôteroit rien de sa difformité.

Je dirai même plus, à l'avantage de l'Amour : il semble que l'Hymen lui ôte de sa pudeur, & que l'autorité de l'un découvre trop les mysteres de l'autre : si l'on a peint l'Amour enfant c'est pour marquer son innocence : on lui met un bandeau sur

les yeux, pour prouver qu'il doit moins s'attacher au fragile éclat des beautés du corps, qu'à la folidité de celle de l'ame : fes fléches & fon carquois font voir la fûreté de celui qu'il conduit ; & on ne lui accorde le grand titre de Dieu, que pour exprimer fa pureté : fi l'intemperance des hommes le défigure, c'eft leur faute, & non la fienne ; ce n'eft point la Doctrine qui corrompt le Difciple, c'eft le Difciple qui corrompt la Doctrine.

Ce n'eft pas dans cette feule chofe qu'il fe gliffe des erreurs ; les fectes des plus fages Philofophes n'ont-elles pas pris des formes différentes felon le caractere de ceux qui les ont fuivies ? & n'erre-t on pas tous les jours dans les différences du culte qu'on rend au même Dieu ?

Si les hommes ne fuivoient

qu'une même voye, ils ne s'égareroient jamais : le Ciel n'eſt point coupable de nos fautes, & l'Amour ne l'eſt point de nos déreglemens ; cette paſſion a défait des Tyrans, & formé des Héros ; & de toutes les paſſions, c'eſt la ſeule qui ſoit compatible avec la ſageſſe : le cœur eſt fait pour être occupé ; qui n'aime rien, n'eſt rien ; il faut aimer pour croire qu'on mérite d'exiſter ; mais j'entends aimer de l'amour que je viens de dépeindre : enfin, de celui qui forma l'Univers, celui dont a parlé Damon, n'étant autre choſe que le déreglement des humains, qui pourroient ſans autre ſecours que celui de la raiſon, ſe rendre maîtres de leurs paſſions, au lieu qu'ils en ſont les eſclaves & les victimes.

Voilà, ſage Beliſe, par où je

finis mon difcours, dont je craignois fort que la longueur n'eût ennuyé votre illuftre Societé ; mais Orophane que fes mœurs rendent fi digne de l'eftime que vous avez pour lui, me flatta agréablement, en m'affurant au nom de la Compagnie, qu'elle étoit toute de mon fentiment. La charmante Julie par un préjugé d'éducation n'ofa m'applaudir hautement ; mais un de fes regards enchanteurs, qu'elle fçait lancer fi à propos, m'affura de fon approbation ; le feul Damon refta dans fon opinion, & me fit connoître qu'il me regardoit moi-même, comme une perfonne dont le commerce étoit dangereux ; il fe retira avec un dépit, qui nous divertit un moment.

Nous fîmes encore quelques réflexions fur ce que j'avois dit, & nous nous féparâmes en re-

grettant fort la longueur de votre abſence. Julie ſe chargea de vous écrire cette converſation ; & comme je n'attendois pas que vous vouluſſiez la ſçavoir de moi, je ne m'occupois que du ſoin de vous aſſurer, que perſonne ici n'a plus d'impatience de votre retour, que votre fidelle URANIE.

A peine Uranie eut-elle achevé de lire, qu'elle reçut un applaudiſſement general ; Mais Thelamon la regardant avec des yeux où ſon amour étoit peint : en vérité, lui dit il, il faut avoüer que vous êtes bien coupable de m'avoir privé ſi long-temps du plaiſir que je viens de partager avec la Compagnie ; mais quel que ſoit le chagrin où me met votre diſcrétion, je ne puis m'empêcher de dire que je trouve Damon très-heureux d'a-

voir donné occaſion à un ouvrage auſſi galant.

Il eſt vrai, dit Florinde, & il faut être auſſi extraordinaire qu'il l'eſt pour n'avoir pas cedé à des raiſons, dont la force porte au cœur.

Pour moi, dit Camille, elles attendriſſent le mien, & je ne ſçais ce qu'il deviendroit, ſi l'on m'offroit un hommage de la façon d'Uranie.

Vous êtes très-digne de vous l'attirer, répondit Felicie, mais il faut convenir qu'il n'eſt guéres d'amour ſemblable à celui-là, & qu'Uranie a fait briller ſon eſprit aux dépens de la vérité.

Je ne conviendrai point de cela, belle Felicie, reprit Orophane, & je ſoûtiendrai contre tout l'Univers, qu'il eſt encore des cœurs tels qu'il les faut pour

ſentir une paſſion vertueuſe. Sans doute, ajoûta Thelamon ; & je ne puis penſer qu'Uranie ait fait cet ouvrage, ſans croire qu'il eſt des hommes tels qu'elle les ſouhaite. Je ne m'en défends point, répondit elle, & j'avoüe que mon amour propre m'a fait imaginer que j'en avois trouvé.

Thelamon ſentit toute la force d'un diſcours ſi obligeant ; & ſans le nombre de leurs amis, il ſe ſeroit jetté à ſes pieds pout la remercier de la juſtice qu'elle lui rendoit. Felicie qui s'apperçut qu'il eût bien voulu lui parler, ſans être entendu, propoſa la promenade pour lui en faciliter les moyens, en diſant qu'elle n'empêcheroit pas de parler ſur ce qu'on venoit d'entendre.

A ces mots on ſe leva : Thelamon donna la main à Uranie ; Camille & Florinde s'étant pri-

ſes ſous le bras, laiſſérent à Orophane la même liberté auprès de Felicie : ainſi, ſans être ſéparés, chacun ſe trouva ſelon ſon inclination.

Je ſuis le plus fortuné des hommes, dit Thelamon à Uranie en marchant, ſi ce que vous venez de dire me regarde, & mon ſort eſt des plus glorieux, ſi je puis me flatter que vous me connoiſſiez aſſez, pour croire que vous m'avez inſpiré tous les ſentimens que vous devez ſouhaiter dans un cœur qui vous adore.

Je vous aſſure, répondit Uranie, qu'en faiſant le portrait de l'Amour parfait, j'ai crû faire celui de l'honnête homme ; & que vous ayant toûjours trouvé tel, mon diſcours ne regarde que vous ; les termes où nous en ſommes ne me permettent pas de vous

vous diſſimuler mes ſentimens: la délicateſſe des vôtres fait tout mon bonheur, & j'ai crû que je leur devois la foible reconnoiſſance de vous faire voir que je connois tout le prix du cœur que je me flatte de poſſéder : vous voyez, Thelamon, que je parle avec l'aſſurance d'une femme qui a donné ſa foi; mais je vous conjure de vous ſouvenir qu'il faut encore une cérémonie pour autoriſer mes paroles, & que je vous prie de remettre à ce jour la réponſe que je vois que vous vous préparez à me faire.

Non, Madame, lui dit Thelamon, à quelque excès que vous portiez mon bonheur, je ne ſortirai jamais du reſpect que m'impoſe mon amour & votre vertu; mais, divine Uranie, ne me privez pas, juſqu'au temps de cette cérémonie, du plaiſir extrême de

vous entretenir de la paſſion la plus fidelle & la plus pure qui ait jamais été.

Je vous le permets, lui dit-elle, quand l'occaſion en pourra naître, ſans bleſſer ce que nous devons à la Compagnie; il eſt même temps de rendre la converſation générale, & j'entends une diſpute entre Felicie & Orophane, qui me fait juger qu'ils ont beſoin de nous.

Thelamon ſoupira d'un arrêt qui le privoit d'un entretien ſi doux; mais toujours ſoûmis à ſes ordres, ils joignirent Florinde & Camille, qui étoient déja auprès de Felicie.

Auſſi-tôt que cette belle fille vit approcher Uranie: Venez, lui dit-elle, je vous prie, juger du différend que j'ai avec Orophane, & voyez lequel de nous deux a raiſon. Orophane ſe

plaint de mon indifférence, & dit qu'il veut eſſayer ſi l'abſence ne me rendra pas plus ſenſible : je lui ſoûtiens que c'eſt un moyen peu propre à cela, & que ſi ſa préſence ne peut rien ſur moi, ſon éloignement ne ſervira qu'à me le faire oublier tout-à-fait. Au contraire, reprit Orophane, vous ſongerez à moi, cette penſée amenera le regret, le regret fera naître la ſenſibilité ; vous me rappellerez, & je ſerai alors le plus heureux des hommes.

Mais, dit Uranie, vous ſuppoſez donc être regretté ? Mon amour extrême, dit-il, mon reſpect infini m'aſſurent que Felicie ne trouvant point d'eſclave plus tendre & plus ſoumis, ſera obligée de me rendre juſtice.

En vérité, dit alors Thelamon, ſi je n'étois perſuadé que vous cherchez à faire briller votre

eſprit plutôt qu'à faire connoître vos véritables ſentimens, je vous blâmerois terriblement d'en avoir de cette nature : un homme parfaitement amoureux peut-il ſonger à s'éloigner de ce qu'il aime de deſſein prémedité? & doit-il préferer à un bien réel un bonheur imaginaire? Enfin, c'eſt un eſſai qu'un amant fidelle ne doit jamais faire, puiſqu'il ſuppoſe peu d'amour, ou trop de préſomption.

En achevant ces mots ils ſe trouverent vis-à-vis la maiſon; ils ſe préparoient à y rentrer, lorſqu'Uranie fit appercevoir à la Compagnie, qu'une calêche à ſix chevaux eſcortée de deux hommes à cheval en prenoit le chemin : effectivement cet équipage entra dans la cour. Uranie s'avança pour voir qui c'étoit, & recevoir ce monde; mais elle fut

agreablement ſurpriſe lorſqu'elle vit Beliſe & Julie deſcendre de la calêche.

Les deux Cavaliers qui étoient promptement deſcendus de cheval, pour leur donner la main, attirerent l'attention d'Uranie & de la Compagnie, perſonne ne les connoiſſant ; ſur tout le plus jeune des deux fit impreſſion ſur elle ; il étoit grand, la taille belle & aiſée, les yeux noirs, le nez bien fait, la bouche admirable, & un air de grandeur & de nobleſſe, qui faiſoit juger de celle de ſa naiſſance ou de ſes ſentimens ; il donnoit la main à Beliſe.

Uranie s'avança avec précipitation pour l'embraſſer : Vous êtes ſans doute ſurpriſe, lui dit-elle, après lui avoir rendu ſes careſſes, & ſalué la Compagnie, de me voir prendre la liberté

d'amener chez vous des perſonnes inconnuës ; mais, ma chere Uranie, mon amitié ne me permet pas de vous laiſſer ignorer mes chagrins ou ma joye, & je viens vous faire partager l'un & l'autre. Comme les perſonnes que vous voyez en ſont les principaux objets, j'ai crû leur préſence néceſſaire à tout ce que j'ai à vous dire.

C'eſt augmenter ma joye bien obligeamment, lui dit Uranie, que d'y ajoûter cette marque de confiance ; & quand je ne ſerois pas diſpoſée, comme je la ſuis, à recevoir avec plaiſir tout ce qui a rapport à vous, les perſonnes qui vous accompagnent ſont faites d'un air à s'attirer la conſidération de tout le monde.

Alors Beliſe ſe tournant vers le Cavalier qui l'aidoit à marcher : Voilà, lui dit-elle, mon

cher Orſame, ce Thelamon & cette Uranie que vous avez tant d'envie de connoître, & dont le mérite a fait une ſi forte impreſſion ſur vous. Je ne les ai point méconnus, Madame, lui répondit il, en s'avançant à Thelamon, qui ouvroit déja les bras pour le recevoir, & cette même impreſſion dont vous parlez m'en a d'abord inſtruit. Alors s'adreſſant à Uranie, il lui rendit ce que tout le monde lui devoit avec une grace infinie.

Thelamon & elle répondirent avec leur eſprit ordinaire à cet obligeant diſcours ; & la Compagnie s'étant jointe, Beliſe & Julie reçurent les amitiés de Felicie, de Camille, & de Florinde: Orophane qui étoit fort connu de Beliſe, fut préſenté de ſa main aux deux inconnus, qui ne démentirent en rien l'opinion que

leur phisionomie donnoit de leur esprit.

Le plus âgé des deux, malgré un grand air de mélancholie, faisoit remarquer tant de graces dans ses actions, qu'on ne pouvoit lui refuser de l'estime & de la considération.

Pour celui que Belise avoit nommé Orsame, une certaine conformité de grandeur d'ame & de sentimens se trouvant entre Thelamon & lui, leurs cœurs se lierent à cette premiere vûë, comme s'ils s'étoient connus depuis long-tems; & l'on peut dire que la simpatie leur abregea celui qu'il faut pour se connoître parfaitement.

Comme l'espace étoit encore long jusqu'au souper, Uranie conduisit la Compagnie sur une terrasse qui donnoit sur l'eau, & d'où l'on découvroit une vûë

délicieuſe : elle étoit entourée d'un nombre infini de lits de gazons, qui donnerent la commodité de s'aſſeoir à la portée les uns des autres.

Après les complimens ordinaires en ces ſortes d'occaſions, Beliſe prenant la parole : Je ne vois perſonne ici, dit-elle, qui puiſſe me diſpenſer d'apprendre à Uranie des avantures, où je ſuis ſûre qu'elle prendra beaucoup de part : ainſi, puiſque nous en avons le tems, je crois qu'il faut l'employer à lui apprendre ce qui m'amene ici indépendamment de l'envie de la voir.

Puiſque perſonne ne nous contraint, répondit Uranie, vous me donnerez une ſatisfaction extrême ; & je vous avouë que je vois un certain air de langueur dans les yeux de l'aimable Julie, qui redouble ma curioſité, m'i-

maginant qu'elle a grand intérêt à ce que vous allez nous conter. Votre pénétration, ma chere Uranie, dit Julie en rougiſſant, ne ſe dément jamais, & vous adreſſez ſi juſte, que je vous prie d'engager Beliſe à me permettre de viſiter ce beau lieu pendant ſon recit. Je vous le permets, s'écria Beliſe en riant ; & quelque chagrin que votre abſence nous puiſſe donner, je vous diſpenſe d'entendre votre hiſtoire.

A ces mots Julie ſe leva, & prenant le plus âgé des deux Cavaliers ſous le bras, elle ſe retira en ſaluant la Compagnie avec une grace charmante : L'Inconnu la ſuivit quelque pas, lui parla bas, il parut qu'elle lui répondoit avec tendreſſe, & il la quitta pour écouter ce que Beliſe avoit à dire, ſa preſence y



étant néceſſaire pour le faire connoître à la Compagnie.

Beliſe voyant qu'on ſe préparoit à l'entendre, commença de cette ſorte en s'adreſſant à Uranie.

HISTOIRE DE BELISE, *d'Orſame, & de Julie.*

VOus ſçavez, ma chere Uranie, que ma famille a tenu un rang aſſez diſtingué, & que quantité des plus belles Charges preſque hereditaires dans ma Maiſon l'ont renduë illuſtre : Quoique vous me connoiſſiez parfaitement, je ſuis obligée de vous faire ſouvenir de ces choſes pour l'éclairciſſement de ce que j'ai à vous apprendre. Mon pere qui avoit amaſſé de gran-

des richesses, tant par ses emplois considerables, que par le retour heureux de plusieurs vaisseaux qu'il avoit envoyé aux Indes, ne laissa d'un mariage avantageux qu'un fils & moi.

Ma mere étant morte la premiere, il me fit élever dans une maison de vos Vierges voilées, & prit un soin particulier de Dorante mon frere, & je puis assurer qu'il en fit un homme digne d'une estime generale : mon pere mourut, & Dorante devenu maître de ses actions & d'un bien immense, ne songea qu'à m'en faire partager les douceurs : il me rappella près de lui, & me montrant les tendresses d'un pere, je ne m'apperçûs pas que je n'en avois plus. Ma felicité eût été parfaite, si l'Amour ne fût venu la troubler.

Mon frere avoit un ami nom-

mé Philinte, qui tenoit un Emploi des plus beaux dans notre armée navale ; sa valeur le lui avoit acquis dans une âge, où les autres ne font que commencer. Ce Philinte avoit une sœur, qui lui étoit aussi chere, que je l'étois à mon frere : c'étoit une veuve de vingt ans, elle avoit un fils qui n'en avoit que deux ; & retirée dans une terre où personne ne la voyoit que son frere, elle ne s'occupoit qu'à faire élever cet enfant qu'elle aimoit avec ardeur. Une si triste vie, de laquelle on avoit voulu la détourner plusieurs fois, sans qu'elle y pût consentir, touchoit Philinte sensiblement ; & désirant faire une derniere tentative, il proposa à Dorante d'aller voir cette chere sœur, esperant, disoit-il, que ma compagnie l'attireroit près de lui ; mon frere y con-

ſentit avec plaiſir, & ma complaiſance pour lui ne m'y fit trouver nulle difficulté.

Juſques-là je ne m'étois point apperçuë que Philinte eût pour moi d'autres ſentimens que ceux de l'amitié : celle qui le lioit avec mon frere autoriſant les devoirs qu'il me rendoit ; & comme rien au monde n'étoit plus aimable que Philinte, j'avois pour lui l'eſtime la plus tendre, ſans croire que mon cœur pût faire plus de chemin.

Dans cette ſituation d'eſprit nous partîmes pour aller voir Arſelne ; c'étoit le nom de la ſœur de Philinte.

Pendant le voyage, mon frere le pria de nous en faire le portrait ; mais nous ne pûmes tirer de lui que ces ſeuls mots : Vous la verrez, & vous en jugerez.

Le ſilence qu'il affecta là-deſ-

ſus, & la retraite volontaire que cette veuve s'étoit impoſée, nous firent croire qu'elle étoit de ces perſonnes diſgraciées de la nature, qu'un bon eſprit conduit ; & que ſe connoiſſant, elle ſe cachoit par une juſtice tacite qu'elle ſe rendoit.

Prévenus de cette idée, nous ceſsâmes de preſſer Philinte, & nous arrivâmes chez ſa ſœur. Comme il l'avoit fait avertir qu'il venoit avec du monde, tout étoit préparé pour nous recevoir.

Quoique ce lieu ſoit bien digne de deſcription, je ne vous la ferai point : Je vous dirai ſeulement que c'eſt un ſéjour enchanté, & que nos yeux furent frappés de tant de beautés, que nous ſoupirions en ſecret Dorante & moi, de ce que, ſelon les apparences, il n'étoit pas ha-

bité par une perſonne aimable : Mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſque nous vîmes Arſeſne au milieu de ſes Femmes, qui nous attendoit ſur un ſuperbe perron qu'il falloit paſſer pour ſe rendre à ſon appartement ! Jamais rien de plus beau ne s'offrit à la vûë. La régularité de ſes traits, la fraîcheur d'une brillante jeuneſſe, une taille avantageuſe & fine, l'embonpoint néceſſaire à l'éclat de la peau, tout cela ſoûtenu de mille graces, qu'on ne peut décrire ; c'eſt le portrait d'Arſeſne.

Soit que l'idée que nous nous en étions faite Dorante & moi, contribuât à notre admiration, ou que ce fût véritablement l'effet des charmes de cette belle Veuve, nous fûmes ſaiſis d'étonnement. Le cœur de Dorante, juſqu'alors ſans engagement, ſe

trouva lié par les plus fortes chaînes.

Philinte qui ne perdoit rien de tous nos mouvemens, les vit avec une joye qui parut ſur ſon viſage : Il me donnoit la main ; & m'ayant préſentée à ſa ſœur, cette charmante femme nous fit un accuëil, qui nous marqua qu'elle avoit autant d'eſprit que de beauté. Dorante étoit ſi charmé, & ſi pénétré de tout ce qu'il voyoit, qu'il ne trouvoit point d'expreſſions aſſez fortes pour ſe faire entendre.

Je ne vous dirai rien de la magnificence dont nous fûmes traités : Il ſuffit de vous apprendre qu'une violente paſſion s'alluma dans l'ame de mon frere ; & que ne pouvant la contenir dans un ſilence, qui troubloit ſon repos, il m'en parla le ſixiéme jour de notre arrivée dans cet

aimable lieu, en me priant de fçavoir là-deffus les fentimens de Philinte ; fon amour lui ayant infpiré une timidité, qu'il lui étoit impoffible de vaincre. Dorante m'étoit trop cher, & Arfefne me paroiffoit trop charmante, pour refufer cette commiffion. Je me chargeai de parler à Philinte ; ce que je fis le même jour.

Il reçut la propofition de ce mariage avec une joye, dont je fus furprife, connoiffant le defintereffement de fon ame : Il m'affura qu'il y feroit confentir Arfefne, que le parti lui étoit trop avantageux, pour qu'elle ofât le refufer ; mais qu'il pourroit y avoir un obftacle, que Dorante feul pouvoit lever : Qu'il me prioit de trouver bon qu'il ne le déclarât qu'à lui ; & que s'il y trouvoit du remede, rien

ne retarderoit ſon bonheur.

Je le preſſai fort de me dire quel étoit cet obſtacle ; mais ſes réponſes me parurent ſi embarraſſées, que me troublant moi-même, je lui laiſſai la liberté qu'il ſouhaitoit. Il fut trouver Dorante, avec lequel il reſta long-tems. Il ne l'eut pas plûtôt quitté, que mon frere vint dans mon Appartement : Je vous dois tout, me dit-il en entrant, ma chere Beliſe ; mais achevez votre ouvrage, & me rendez le plus heureux des hommes, en donnant votre main à Philinte, qui vous adore.

Je vous avouë, ma chere Uranie, que ces mots me deſillerent les yeux, & m'apprirent les ſentimens de mon cœur. Je démêlai en un inſtant la cauſe des ſoins de Philinte, & celle de mon eſtime pour lui ; mais ca-

chant à Dorante l'état ſecret de mon ame, je me fis honneur près de lui du conſentement que je lui donnai de ſuivre ſes volontés ſans répugnance.

Comme j'achevois de parler, Philinte parut avec Arſeſne, qu'il me préſenta comme une ſœur ſoumiſe à ce qu'il avoit réſolu. Je dégage, me dit-elle en m'embraſſant, la parole que je viens de donner, ſi vous vous oppoſez au bonheur de mon frere. Celui de Dorante m'eſt trop précieux, lui répondis-je, pour le retarder : Ainſi, charmante Arſeſne, j'aſſure Philinte en votre préſence que j'accepte avec plaiſir le cœur qu'il veut bien m'offrir. Philinte me répondit de façon à me faire croire que le ſilence qu'il s'étoit impoſé juſqu'alors, n'avoit fait que rendre ſon amour plus violent. Dorante

rendit mille graces à ſa chere Arſeſne de l'aveu qu'elle lui fit de ſon eſtime pour lui. Enfin cette double union concluë, nos freres ne ſongerent plus qu'à la terminer, & jugerent à propos de venir dans la Capitale, Dorante voulant la rendre ſolemnelle.

Arſeſne donna ſes ordres pour la ſureté de ſon fils, qu'elle aimoit d'une tendreſſe infinie ; & peut-être ne ſe fût-elle jamais réſoluë à prendre un ſecond engagement, ſans les avantages conſiderables que Dorante faiſoit à cet enfant.

Toutes nos meſures priſes, il fallut partir ; mais nous fûmes vivement touchés de l'extrême douleur d'Arſeſne en ſe ſéparant du jeune Orſame : cent fois on le lui arracha des bras, & cent fois elle le reprit. Un torrent de

larmes accompagnoit toutes les choſes tendres qu'elle lui diſoit ; & cela fut porté à un tel excès, que Dorante la pria qu'il vint avec nous ; mais la raiſon dominans ſur la tendreſſe, elle ne voulut point y conſentir ; jugeant que le changement de l'air pourroit lui être contraire, ayant pris naiſſance en ce lieu, & n'en étant jamais ſorti : les femmes même qui avoient ſoin de lui, s'y oppoſerent auſſi fortement. Ainſi Arſeſne prenant une forte réſolution, ſe jetta en Caroſſe avec précipitation, & fit ſigne qu'on ôtât Orſame de ſa préſence.

Nous la ſuivîmes promptement, & nous partîmes aſſés triſtement, pour des perſonnes qui avoient lieu d'être contentes. Arſeſne cependant parut reprendre ſa tranquillité en ap-

prochant de la Ville : Elle dit mille choses obligeantes à Dorante, & à moi, qu'elle accompagnoit d'une grace charmante ; & je puis vous assurer que je me trouvois aussi heureuse de m'unir à elle, que mon frere se le trouvoit de devenir son Epoux. Nous arrivâmes chez Dorante, & dès le lendemain il ordonna les préparatifs de cette double union.

Enfin la veille de ce grand jour parut ; mais il ne vint que pour nous accabler de la plus vive douleur. Arsesne fut attaquée d'une violente fiévre, qui la contraignit de se mettre au lit. Allarmés, comme vous pouvez juger, on fit venir du secours ; mais quelques soins que nous prissions, Arsesne tourna à la mort en moins de trois heures : Elle s'en apperçut la premiere,

voyant que tous les remedes qu'on lui faiſoit, augmentoient ſon mal plûtôt que de la ſoulager.

Elle fit approcher Dorante & Philinte: J'étois aſſiſe ſur ſon lit, la tenant entre mes bras. Je vois bien, dit elle à Dorante, que le Ciel ne veut pas que je joüiſſe du bonheur que vous me préparíez : Je vous aſſure, ajoûta-t-elle, en lui prenant la main, que je me faiſois une douce loi de contribuer au vôtre ; mais puiſque cela ne ſe peut, tranſportez à mon fils la tendreſſe que vous avez pour moi, & que j'aye la conſolation de croire, qu'en perdant ſa mere, il retrouvera un pere en vous : Je vous prie auſſi que ma mort ne retarde point l'union de Beliſe & de Philinte. A ces mots elle m'embraſſa, & faiſant approcher Philinte

Philinte encore plus près d'elle, elle nous prit les mains ; & les mettant l'une dans l'autre: Souvenez-vous tous deux, nous dit-elle, d'une fœur qui meurt en vous aimant tendrement. Philinte & moi fondions en larmes.

Mais Dorante étoit dans un état affreux : Je crûs plufieurs fois qu'il alloit expirer. Il étoit à genoux au-devant du lit d'Arfefne, & lui tenoit les mains fans pouvoir dire une feule parole. Cette aimable femme fe fentant prête à perdre la vie, l'embraffa : Adieu, lui dit-elle, cher Epoux : éloignez-vous d'ici, vous m'attendriffez trop ; vivez pour l'amour de moi, & pour mon fils.

A ces mots elle fit figne qu'elle vouloit qu'on fe retirât : on emporta Dorante évanoüi. Philinte le fuivit pour calmer les tranfports de fa douleur.

Pour moi, je ne puis dire ce que je devins : Tout ce que je ſçai, c'eſt que je me trouvai dans mon Appartement & ſur mon lit, auprès duquel étoit Philinte dans une triſteſſe affreuſe ; & ce fut avec une peine extrême qu'il m'avoua qu'Arſeſne venoit d'expirer, & que tout ſon corps s'étoit couvert d'un venin, que la force des remedes n'avoit pû faire ſortir.

Je ſongeai d'abord à mon frere. Philinte m'aſſura qu'il étoit entouré d'amis & de domeſtiques, qui mettoient leurs ſoins à le conſoler. Je me rendis près de lui, je le trouvai dans un état pitoyable : Nous fûmes près d'un mois, ſans pouvoir parvenir à calmer ſa douleur, & dans un accablement qui ne nous permit pas de ſonger à rien, qu'à regretter Arſeſne, laquelle par ſon teſtament

avoit rendu Dorante tuteur de ſon fils, & poſſeſſeur de ſon bien juſques à ſa majorité. Mon frere envoya à ſa Terre, pour faire ſçavoir ſa mort & ſes dernieres volontés, & aſſurer ſes gens qu'il prendroit ſoin d'eux, comme ſi elle eût vêcu.

Philinte eût bien voulu que mon frere terminât notre mariage; mais il n'étoit pas de la bienſéance de le preſſer là-deſſus. Le tems qui s'écoula, me donna celui de connoître Philinte plus parfaitement. Etant beaucoup plus libres de nous voir & de nous parler, notre tendreſſe devint à ce degré de perfection, qui rend les paſſions éternelles, lorſqu'elles ont un caractere de vertu.

Philinte cependant croyant avoir aſſez donné à la douleur de mon frere, lui parla de notre hymen, & le pria de le conclure.

Il y consentit ; & il fut arrêté pour huit jours après.

Nous attendions ce moment avec impatience ; mais comme nous étions destinés Dorante & moi à n'être jamais heureux, Philinte reçut un ordre suprême de se rendre à l'Armée Navale, toute prête à mettre à la voile pour une expédition secrette. Il n'y eut pas moyen de demander du retardement ; il fallut partir & s'embarquer. Jugez du désespoir de Philinte ; il fut inconcevable.

Pour moi, je ne prétends pas ici me peindre en esprit fort : Je fus extrêmement touchée de ce contre-tems ; & le péril que Philinte alloit courir, me rendoit encore son départ plus sensible. Il n'employa le tems qui lui restoit, qu'à me rendre maîtresse absoluë de tout son bien, ne lais-

ſant à ſon neveu, fils d'Arſeſne, que ce qu'il ne pouvoit lui ôter; & nous nous ſéparâmes avec une douleur ſi outrée, qu'elle ſembloit nous prédire que nous ne nous reverrions jamais.

Quelques jours après ſon départ, je priai mon frere de permettre que je fuſſe à la Terre d'Arſeſne, paſſer le tems de l'abſence de Philinte. Il approuva mon deſſein, & me recommanda le jeune Orſame. Je me rendis dans ce beau lieu, qui me parut dénué de tous ſes charmes, Arſeſne n'y étant plus; mais il me devint affreux par le trouble & la douleur où je trouvai cette Maiſon par la fuite ou la perte de la Gouvernante d'Orſame, qui avoit diſparu avec lui depuis deux jours. L'eſpoir de les voir revenir, & la crainte du couroux de Dorante, avoient empêché ces

gens de lui mander une si triste nouvelle, se contentant de faire une exacte recherche dans le païs.

Cet accident renouvella toutes mes douleurs. Je dépêchai un Courier à mon frere, qui crut voir mourir Arsesne une seconde fois. Il ne perdit point de tems, & se servant de sa faveur, & du rang qu'il tenoit, il fit donner des ordres severes dans toutes les Provinces, contre ceux qui ne découvriroient pas où ils sçavoient que pouvoient être Orsame & Argine sa Gouvernante, & promit des récompenses excessives à quiconque en donneroit des nouvelles; mais quelques perquisitions qu'on pût faire, nous n'en apprîmes rien.

Six mois aprés cet accident, mon frere se maria par raison, plutôt que par amour, à une fille de haute naissance, nommée Phi-

limene. Elle étoit jeune & belle, & d'un esprit fort au-dessus de son sexe: Elle prit beaucoup d'inclination pour moi, & j'en eus infiniment pour elle Son mérite lui attira bien-tôt l'amour de son Epoux; & la complaisance qu'elle avoit de lui parler d'Arsesne, & de souhaiter qu'on pût retrouver son fils pour lui servir de mere, l'attacha si fort à elle, qu'on peut dire qu'elle lui fit oublier l'un & l'autre.

Philimene devint grosse, & souhaitoit souvent de mettre une fille au monde, pour en faire la compagnie d'Orsame, s'il pouvoit revenir. Elle étoit prête d'accoucher, lorsque pour dernier coup de foudre, nous reçûmes la nouvelle de la mort de Philinte, qui fut tué dès premiers à l'expédition pour laquelle il étoit parti.

Je tombai malade à l'extremité : Philimene ne me quittoit ni jour ni nuit, malgré l'état où elle étoit ; & ses soins, sa tendresse & les charmes de son esprit me rappellerent à la vie ; mais je n'y revins qu'avec une ferme résolution de ne prendre jamais nul engargement.

Dorante prit toutes les précautions nécessaires pour m'assurer la possession des biens dont le malheureux Philinte m'avoit renduë maîtresse.

Philimene accoucha peu de tems après , & mit au monde une fille dont vous connoissez le mérite , puisque c'est Julie ; & quoique je sois sa tante , je ne puis m'empêcher d'avouer que personne au monde n'est plus aimable , & plus digne d'être aimée qu'elle. Sa naissance rallentit un peu la douleur dans laquelle

quelle j'étois plongée.

Trois années expirerent ainſi, à la fin deſquelles la mort nous enleva encore mon frere, qui en mourant nous recommanda de pourſuivre avec chaleur la découverte du ſort d'Orſame. Il me fit jurer de n'y rien épargner, & de m'employer à l'unir avec Julie, ſi on pouvoit le revoir. Cette perte ne rompit point les nœuds de l'amitié entre Philimene & moi.

Julie avoit trois ans lorſque mon frere mourut; elle fit toute notre occupation juſqu'à l'âge de neuf, que Philimene voulut s'en priver pour rendre ſon éducation parfaite, en la mettant chez les Vierges voilées. Elle y fut trois ans, pendant leſquels elle augmenta ſi conſidérablement en beauté & en eſprit, que cela fit réſoudre Philimene

à la retirer près d'elle. Plusieurs partis considérables s'offrirent pour elle ; mais toujours prévenuës que nous retrouverions Orsame, qui pour lors devoit avoir quinze ans, nous ne voulumes entendre à aucun. Julie même nous témoignoit tant de répugnance à s'engager si jeune, que cela nous rendit encore plus fermes à les refuser.

Les perquisitions sur Orsame continuoient toujours, sans pouvoir parvenir à sçavoir sa destinée, ni celle de sa Gouvernante, que nous ne doutions point avoir été la source de sa perte, puisque cet enfant n'ayant que deux ans, n'avoit pû se laisser conduire que par elle. Nous avions fait arrêter ses parens, qui, malgré une longue prison & plusieurs examens, ne purent nous éclaircir de rien ; ce qui obligea de les élargir.

Nous étions encore dans tous ces mouvemens, lorſqu'une ſœur du pere d'Orſame, que je ne connoiſſois point (Arſeſne n'ayant pas une grande liaiſon avec elle) m'intenta un procès pour me faire rendre les biens d'Orſame & de ſa mere, dont mon frere m'avoit laiſſé la régie par ſon Teſtament. Cette femme qui s'appelloit Armire, prétendoit que la mort d'Orſame étoit aſſez prouvée par la longueur du tems qu'il y avoit de ſa perte, & que ſon bien devoit revenir à un fils unique qu'elle avoit.

La diſcuſſion fut longue & vive. Je produiſis le Teſtament d'Arſeſne, qui rendoit mon frere Tuteur d'Orſame, & celui de Dorante, qui me faiſoit dépoſitaire de ſon bien, avec défenſes expreſſes de m'en déſaiſir que lorſque ſa mort m'auroit été pro-

noncée dans les formes ; mais comme je n'en pouvois donner de sa vie, ni Armire de sa mort, les Juges ordonnerent qu'ils resteroient encore dix ans entre mes mains; & que si dans le cours de ce tems Orsame ne paroissoit point, je les remettrois à Arimon fils d'Armire.

Ce changement ne lui plut pas; & sa fureur fut si violente, qu'elle en tomba malade à la mort. Son fils qui se promene avec Julie, mit tous ses soins pour la rappeller à la vie; mais il fallut partir. Pressée de ses remords, elle pria son fils, qu'elle connoissoit honnête homme, de lui pardonner un crime qu'elle n'avoit commis que par tendresse pour lui : Qu'elle lui avoüoit que c'étoit elle qui avoit fait enlever Orsame de concert avec sa Gouvernante, à laquelle elle avoit don

né une ſomme conſidérable pour trafiquer aux Indes, où elle les avoit fait paſſer ; & que depuis elle n'en avoit eu nulles nouvelles.

Ce diſcours fit frémir Arimon ; mais la voyant dans un état qui ne lui permettoit pas les reproches, il ſe contenta de lui dire qu'il falloit qu'elle déclarât en ma préſence toutes les circonſtances de cette trahiſon ; & pour ne point perdre de tems, il me dépêcha un Courier, qui me rendit une lettre de ſa part avec ces mots : *Partez, Madame, venez, chez Armire, elle ſe meurt, le tems preſſe ; & vous devez être inſtruite de ſa bouche d'un ſecret, duquel dépend votre repos, & l'honneur de celui qui met toute ſa gloire à mériter votre eſtime.*

ARIMON.

Je reçus cette lettre, continua Belise, la veille que vous deviez arriver chez moi, ma chere Uranie ; & elle fut cause que je ne pus profiter du plaisir de vous y recevoir. Je trouvai la mere d'Arimon, en assez bon sens pour m'expliquer sans nuls détours, le crime qu'elle avoit commis, pour faire tomber sur Arimon le bien d'Orsame. Je fis dresser un acte de tout ce qu'elle me déclara, & son cœur se trouvant soulagé d'un fardeau si pesant, elle mourut plus tranquille qu'elle n'avoit vécu, & dans les sentimens d'une grande pieté.

Le procedé d'Arimon me parut si généreux, que je voulus qu'il me suivit chez moi après les derniers devoirs qu'il devoit à sa mere, désirant le présenter à Philimene qui s'étoit retirée depuis quelque tems chez les Vierges

voilées qui avoient élevé Julie, qu'elle avoit confiée à mes ſoins, & à ma tendreſſe. Elle le reçut avec l'applaudiſſement que méritoit l'action qu'il venoit de faire; & nous prîmes pour lui une eſtime, à laquelle il ne donne pas occaſion de repentir.

Munie de l'acte de la déclaration de ſa mere, je me trouvai paiſible dépoſitaire des biens d'Orſame. Nous fimes écrire aux Indes: Il n'y eut ni Gouverneur ni Commandant de Place, qui ne fût inſtruit du nom de la Gouvernante & de celui d'Orſame, qui devoit avoir alors près de ſeize ans; mais nous n'en pûmes rien découvrir.

Nous en avons paſſé ſix depuis dans la même incertitude, lorſque le hazard, ou plûtôt le Ciel nous l'a rendu contre toute apparence & contre notre eſpoir.

Mais, continua Beliſe, la nuit

me paroît avancée, la ſuite de mon récit pourroit nous mener encore loin ; & comme mon deſſein eſt de vous inſtruire ſans vous ennuyer, je crois qu'il vaut mieux la remettre à demain.

Uranie voyant qu'elle ſe levoit en achevant ces mots, en fit de même, ainſi que toute la Compagnie.

Vous nous laiſſez, dit alors Thelamon, dans un endroit qui excite terriblement notre curioſité ; & je lis dans les yeux des Dames qu'elles préféreroient volontiers le plaiſir de vous entendre au ſouper qui nous attend ; d'autant plus que, ne doutant point, que nous n'ayons ici cet Orſame, qui vous eſt ſi cher, l'inclination qu'il nous a inſpirée nous donne une extrême envie de ſçavoir ſes avantures.

Ce n'eſt pas le moindre effet du bonheur de mon étoile, répondit-il ; & il paroît qu'elle me conduit par dégrés à une félicité parfaite.

Pour moi, dit Uranie, je prens trop d'intérêt à ce qui touche Beliſe & Julie, pour n'en prendre pas infiniment à votre ſort ; & j'avoue que je vois avec chagrin l'interruption d'un diſcours où je prévois qu'on doit beaucoup parler de vous.

Il eſt vrai, dit Camille, & mon humeur enjouée s'en trouve alterée.

En verité, dit Orophane, nous ne devons pas permettre que Beliſe remette à demain la ſuite de ſon Hiſtoire ; & je trouve que c'eſt beaucoup faire que de ſouper ſur notre curioſité, ſans nous obliger à paſſer une nuit pleine d'inquiétude.

Je ſuis de votre avis, dit Florinde, Beliſe a mis mon cœur dans une ſituation ſi agitée, qu'elle eſt obligée de l'en tirer.

Je me ferai toujours un plaiſir extrême, dit Beliſe, de contribuer au vôtre; ainſi vous ſerez les Maîtres.

Comme cette converſation ſe faiſoit en marchant, ils arriverent bientôt dans le ſalon où ils trouverent Julie & Arimon prêts à les envoyer avertir qu'on avoit ſervi.

On ſe mit à table, & quoique le repas fût aſſez grand pour la tenir long-tems, l'impatience d'apprendre les avantures d'Orſamе, la fit quitter aſſez promptement.

Julie étant encore convaleſcente d'une maladie qui lui laiſſoit quelque langueur, voyant que Beliſe alloit continuer ſon récit, demanda à ſe retirer. Orſame la conduiſit à l'appartement

deſtiné pour Beliſe ; & comme elle ne ſouhaitoit pas ſe coucher, & que les femmes d'Uranie reſtoient auprès d'elle, il y reſta auſſi, ſa préſence n'étant plus néceſſaire, pour le faire connoître à la compagnie. Cependant cette aimable Société ayant prié Beliſe de continuer, elle reprit ainſi la parole.



SUITE DE L'HISTOIRE d'Orſame.

JE vous ai dit que nous avons paſſé ſix ans depuis la mort d'Armire, ſans pouvoir être informés du ſort d'Orſame; Philimene toujours retirée, & Julie avec moi, ſans vouloir prendre d'engagement, la deſtinée d'Orſame l'intéreſſant autant que nous; l'idée qu'elle s'en étoit formée par le portrait d'Arſeſne, que j'avois, lui donnant une ſenſibilité pour lui, dont la ſeule raiſon reprimoit la violence.

Il y a quinze jours que Philimene ſortit de ſa retraite, pour venir paſſer quelque tems à ma Terre: Elle y eſt encore; & ſans une legere indiſpoſition, elle ſe feroit fait un plaiſir de

nous accompagner ici: il y en a près de huit que Julie, ſe promenant avec nos femmes dans un Bois qui eſt à quelque diſtance de ma Maiſon, ſe trouvant fatiguée de la chaleur du jour, s'aſſit au pied d'un arbre, & s'y endormit. Ses femmes ſe tinrent un peu loin d'elle, à portée de voir & d'entendre ce qui pourroit lui arriver.

Il n'y avoit pas long-tems que Julie étoit endormie, lorſqu'il paſſa dans le même Bois un homme à cheval, dont le chemin s'adreſſoit du côté où elle repoſoit; il ne put ſe diſpenſer de la voir. Il la vit en effet, & la trouvant telle qu'elle eſt, il s'arrêta, deſcendit de cheval, & faiſoit quelques pas pour s'en approcher, lorſque ſes femmes s'avancerent à lui, & le prierent de ne pas troubler le repos de

leur maîtresse. Le Cavalier leur répondit que ce n'étoit pas son intention, mais qu'il avoit voulu contempler de plus près ce qu'il n'avoit admiré que de loin. Comme il étoit fait d'un air à n'inspirer lui-même que de l'admiration, & qu'il prononça ces paroles avec une grace charmante, mes femmes soûrirent, & lui donnerent le temps de regarder Julie : mais comme il vit que sa contemplation pouvoit le mener loin par le plaisir qu'il paroissoit y prendre, il s'arracha de ce lieu en soupirant; & après avoir demandé qui elle étoit, les avoir saluées & remerciées, il remonta à cheval, & s'éloigna assez lentement.

Mes femmes cependant réveillerent Julie, & la prierent de reprendre le chemin du Château, dans la crainte que cette

avanture qui les avoit diverties un moment, n'eût d'autres ſuites. Elles l'inſtruiſirent de ce qui s'étoit paſſé, & lui firent remarquer le Cavalier qui ſe retournoit de tems en tems pour la regarder. Elle gronda fort ſes femmes de ne l'avoir pas éveillée, & les trouva auſſi imprudentes, que l'Inconnu lui parut retenu. Cependant elle s'avançoit toujours ; mais ayant ſenti qu'elle marchoit ſur quelque choſe, & l'ayant fait ramaſſer, on lui remit une boëte à portrait, enrichie de diamans.

La curioſité l'ayant porté à l'ouvrir, elle y vit les traits d'un homme parfaitement beau. Mes femmes qui vouloient voir ſi ce n'étoit point celui qui venoit de les quitter étoient auſſi attentives que Julie à le regarder ; lorſqu'elle, qui n'étoit pas moins

occupée à l'examiner, commençant d'y prendre intérêt, se sentit frappée par derriere d'un coup de poignard au-dessus de l'épaule, & en même tems arracher le portrait.

Le cri qu'elle jetta en fit jetter mille à mes femmes, qui la soûtinrent pour l'empêcher de tomber. Leur frayeur ne les empêcha pas de remarquer que celle qui avoit fait ce coup étoit une Negre qui fuyoit d'une vîtesse incroyable : mais, comme Julie perdoit tout son sang, & qu'elle s'étoit évanouie, les unes s'empresserent à la faire revenir, & les autres coururent au Château pour demander du secours.

Tous ces mouvemens se donnerent avec des cris si perçans, qu'ils firent revenir le Cavalier sur ses pas, qui voyant Julie mourante, & la Negre qui fuyoit, n'hésita

n'héfita point à la pourfuivre. Il l'atteignit, l'arrêta, & lui trouvant encore le poignard fanglant, & le portrait entre les mains, il ne douta plus de fon crime : Alors la faififfant d'un bras vigoureux, & la traînant au galop de fon cheval, il la ramena près de Julie, où nous étions tous accourus. Elle étoit revenuë de fa foibleffe, & fa playe accommodée du mieux qu'on avoit pû.

Le Cavalier mit pied à terre fans lâcher fa prife ; & s'approchant de Julie : Voilà, Madame, lui dit-il, la barbare qui vient de commettre ce crime affreux : elle eft à moi, & je vous la livre non feulement pour lui faire fouffrir les plus cruels fupplices ; mais pour vous découvrir ce qui l'a portée à le commettre. La malheureufe cherchoit à s'écha-

per ; mais nos gens l'ayant entourée, la lierent ſur le cheval de l'Inconnu, qui s'étant mis à genoux devant Julie la ſupplioit tendrement de ne pas faire retomber ſur lui le crime de ſon eſclave.

Julie le regardoit attentivement ſans lui rien dire ; & nous étions ſi troublées Philimene & moi, qu'à peine jettions-nous les yeux ſur lui. Cependant, ſa douleur, & l'air ſuppliant dont il parloit, m'ayant forcée à l'examiner, je fus frappée de la reſſemblance que je lui trouvois avec Arſeſne. Sa beauté, ſa jeuneſſe, & les graces qui paroiſſoient dans toute ſa perſonne me toucherent, & ne pouvant le lui cacher : Hé ! par quel malheur, lui dis-je, Seigneur, un homme fait comme vous, a-t-il près de lui un monſtre comme celui-là ?

Madame, me dit-il, vous voyez l'homme du monde le plus infortuné; mais le lieu n'eſt pas aſſez favorable à ce que j'ai à vous apprendre: Permettez-moi de vous ſuivre chez vous; & de ne ſonger préſentement qu'au ſecours que l'on peut donner à l'adorable Julie.

A ces mots, il la prit d'un côté ſous le bras, & Philimene de l'autre, que ſa douleur & ſon étonnement rendoient preſque immobile.

Nous arrivâmes au Château dans l'état du monde le plus triſte: On mit Julie au lit, & les Chirurgiens ne jugerent ſa bleſſure dangereuſe que par le ſang qu'elle avoit perdu; ils y mirent le premier appareil, & ordonnerent qu'on la laiſsât en repos. Nous fimes mettre la Negre dans un appartement sûr & bien gardé,

ne voulant pas la livrer entre les mains de la justice, que nous n'eussions appris ce que l'Inconnu avoit à nous dire.

Toutes ces choses faites, Philimene & moi le fîmes passer dans mon appartement, & nous le priâmes de nous découvrir la cause d'un malheur si peu attendu; ce qu'il fit en ces termes, avec une grace capable d'attendrir les cœurs les moins sensibles.

Je voudrois, Madame, dit-il, en s'adressant à Philimene, que vous pussiez voir mon cœur à découvert, vous le trouveriez pénétré d'une si vive douleur, qu'elle adouciroit la vôtre; & je crois que vous n'en douterez plus, lorsque vous serez instruite de mon sort.

J'ai été élevé dès l'âge le plus

tendre au Mexique; ma Mere se nommoit Rosemonde, & l'on m'appelle Mosare. Rosemonde ne m'a jamais dit par quelle raison elle fut s'établir si loin, étant de ce pays-ci. Quoiqu'il en soit, elle étoit si bien & si opulente, que sa maison paroissoit une seconde Cour, après celle du Viceroi. Elle faisoit la sienne réguliérement à la Vicereine, qui ayant beaucoup d'amitié pour moi, engagea le Viceroi son époux à me prendre près de lui; ce qu'il fit avec une générosité sans exemple, me donnant une éducation digne d'une naissance plus relevée.

Je mis tous mes soins à répondre aux bontés qu'il me témoignoit: Mon cœur & mes sentimens étoient si bien d'accord avec l'élévation dans laquelle je me voyois que j'en perdis

une partie de la tendresse qu'un Fils doit à sa Mere, quoique la mienne me montrât un grand attachement : mais au milieu de cet amour nous remarquions en nous un fonds de froideur, qui sembloit démentir la nature.

A peine eus-je atteint l'âge de dix-huit ans que le Viceroi me fit donner un emploi considérable dans l'armée du Roi son maître; son amitié pour moi, lui ayant fermé les yeux sur ma jeunesse & mon peu d'expérience. Mon bonheur voulut que je me distinguasse assez dans quatre campagnes que je fis, pour mériter son estime

Je revins au Mexique après quatre ans d'absence, pour voir Rosemonde, qui étoit dans un âge avancé & d'une santé très-foible Je trouvai près d'elle, & fort dans sa confidence cette cri-

minelle Negre; nommée Fatime. Rien n'étoit bien fait dans sa maison, si Fatime ne l'avoit ordonné.

Pour moi qui ne bougeois du Palais du Viceroi, & qu'un orgueil dont j'ignorois la cause, mettoit au-dessus de certaines attentions, je ne m'embarassai point d'une liaison si extraordinaire. Je remarquois cependant que toutes les fois que j'allois voir Rosemonde, Fatime me faisoit des amitiés qui passoient les bornes de la civilité. Cet attachement me divertit, & j'y répondois aussi galamment qu'un pareil objet le pouvoit mériter.

Deux ans s'écoulerent de cette sorte: Ma mere accablée d'âge & de maladie mourut en me recommandant Fatime qu'elle m'assura être très-néceſſaire au reste de ma vie. Je n'eus pas de

peine à ſuivre cet ordre; Fatime me témoignant un zele qui malgré moi, m'attachoit à elle.

Quelque tems après la mort de Roſemonde, on me propoſa un mariage avantageux; l'ambition étoit alors ma ſeule paſſion, & je regardois un engagement comme un obſtacle à ma fortune; ainſi je le refuſai.

Mais un jour que j'en parlois à Fatime, je fus aſſez ſurpris de ce qu'elle me dit en répandant quelques larmes. Ah! Seigneur, votre ſort n'eſt pas aſſez bien décidé pour que vous preniez les ſoins & d'Epoux & de Pere, & s'il eſt quelque Femme qui puiſſe mériter cet honneur, qui peut mieux y prétendre que la tendre Fatime? elle eſt maîtreſſe de votre deſtinée: ainſi il ſeroit juſte qu'elle la fût de votre cœur.

Un pareil diſcours me ſaiſit d'étonnement : Je vis clairement, que l'amour avoit eu beaucoup de part aux ſoins de Fatime. Je connois, dis-je, votre zéle pour moi, j'en ai une vive reconnoiſſance ; mais, Fatime, vous devez vous dire à vous-même, que nous ne ſommes pas faits l'un pour l'autre, & que l'attachement que vous me témoignez, ne vous donne nul droit d'être maîtreſſe de ma deſtinée.

Je la ſuis pourtant, me répondit-elle avec vivacité : Vous n'êtes point ce que vous croyez être ; Roſemonde n'étoit point votre mere, & tous ſes ſecrets ſont en mon pouvoir : Seigneur, puiſqu'il faut vous parler ſans feinte, je vous aime ; je puis vous rendre un ſervice important ; mais ce ne ſera qu'à condition

que vous partagerez votre ſort avec moi ; je vous donne huit jours pour y penſer : ſongez pendant ce tems, que je puis vous rendre une naiſſance illuſtre, des biens immenſes, & un ſort des plus heureux, & que ſi vous me refuſez, je mourrai avec votre ſecret.

Elle me quitta en achevant ces mots, & me laiſſa dans un embarras difficile à comprendre : j'y trouvois une ombre de vérité, qui me frappoit par le peu de tendreſſe que j'avois toujours eu pour Roſemonde ; mais les conditions que Fatime m'impoſoit, me paroiſſoient encore plus rudes que l'obſcurité qu'elle répandoit ſur ma naiſſance. Cependant le caractere de ces ſortes de gens, que la violence rend capable de tout, me fit reſoudre à l'adoucir.

Je fus huit jours & huit nuits à me déterminer ſur la réponſe que j'avois à lui faire, & jamais incertitude ne fut plus terrible que la mienne : Enfin je pris ma réſolution, & je revins trouver Fatime, à laquelle je dis que j'étois prêt à faire ce qu'elle ſouhaitoit, que j'allois lui donner un écrit ſigné de ma main, pourvû qu'elle ne m'en imposât point, & qu'elle me fît connoître ma véritable famille ; mais que juſqu'à cette parfaite connoiſſance elle n'avoit rien à eſpérer de moi.

J'y conſèns, me dit-elle ; & pour commencer de vous éclaircir, du moins ſur un article, ſçachez que le nom de Moſare que vous portez, renferme celui d'Orſame, qui eſt le vôtre véritable : que Roſemonde s'appelloit Argine, & que votre

mere se nommoit Arsesne.

A peine l'Inconnu eut-il prononcé les noms d'Arsesne & d'Orsame, que Philimene & moi fîmes un cri de joye, qui le surprit autant qu'il l'avoit paru du discours de Fatime; mais faisant un effort sur nous-mêmes : Achevez, Seigneur, lui dit Philimene, vous êtes devant des personnes toutes disposées à vous rendre service, & ceux que vous nommez dans votre récit nous ont été si chers, que vous nous le devenez infiniment. Je ne me trouve plus à plaindre, Madame, répondit-il, après une telle assurance.

Fatime, continua-t-il, me dit encore qu'elle étoit dépositaire de certaines preuves, qui ne seroient peut-être pas considérables pour moi, mais qu'elles le

feroient pour ceux à qui j'appartenois : mais que pour être parfaitement éclairci, il falloit quitter le Mexique, se rendre en ce païs-ci : Et pour vous convaincre, ajouta-t-elle, de la verité de mes paroles, voici ditelle, en m'apportant une caffette qu'elle ferroit toujours avec soin, ce qui vous instruira d'une partie de ce que je vous dis. A ces mots elle l'ouvrit, & me fit voir la robe & le bonnet avec lesquels elle prétendoit qu'on m'avoit enlevé.

Vous jugez bien, me dit elle, qu'il n'y a que ceux qui vous ont perdu, qui puissent reconnoître ceci. Appuyée de ce que m'a révelé Argine avant que de mourir, mes paroles ne souffriront point de difficulté, puisque je suis d'un païs trop éloigné du vôtre, pour être instruite de votre

ſort, ſans que quelqu'un déſintereſſé ne l'ait déclaré. Votre nom, celui de votre mere, & les interêts de votre famille, que je ſçai parfaitement, feront autant de preuves convainquantes. Enfin, Seigneur, il faut partir, & m'aſſurer votre main.

La curioſité me fit paſſer par deſſus les loix de la raiſon: Je donnai un écrit à Fatime, par lequel je lui promettois de l'épouſer, ſi par ſes ſoins, & la déclaration de ce qu'elle ſçavoit, elle me faiſoit connoître mes parens: Je joignis à cette promeſſe mon portrait, qu'elle m'avoit déja témoigné avoir envie d'avoir; & enfin, je fis en ce moment, tout ce qu'un homme aveuglé d'une grande paſſion auroit pû faire. Je n'en avois pourtant point, & je me ſentois une horreur pour cette union

que j'avois bien de la peine à cacher, mais j'en avois trop fait pour reculer; & voulant, à quelque prix que ce fût, être éclairci de la verité, je fus trouver le Viceroi, qui n'étoit pas le même qui m'avoit élevé & employé, mais qui n'avoit pas moins d'estime pour moi (car vous sçavez, Madame, que les Rois d'Espagne ne donnent ces sortes de Dignités que pour trois ans) mon Protecteur l'avoit été six par grace spéciale; & en quittant ce glorieux poste, il m'avoit si bien recommandé à son Successeur, que je l'ai toujours trouvé prêt à me rendre service.

Je lui contai une partie de ce que m'avoit dit Fatime, & le dessein que j'avois fait de venir avec elle en ce païs: Il m'approuva, & me permit de pro-

fiter des Vaiſſeaux qui partoient pour l'Europe. Je mis tout en état pour mon départ, laiſſant des gens de confiance dans ma maiſon ; & m'étant muni d'une aſſez grande quantité d'argent & de pierreries, je m'embarquai avec Fatime & ſa miſterieuſe caſſette.

A meſure que nous avancions, ſa joye augmentoit, & le chagrin me dévoroit : Je me repentis cent fois des promeſſes que je lui avois faites ; & bien loin de répondre à la tendreſſe qu'elle me témoignoit, je ne m'occupois qu'à chercher les moyens de me dégager.

Enfin nous débarquâmes en Bretagne, où Fatime me dit qu'il falloit commencer nos recherches, m'aſſurant que je devois y avoir une Tante nommée Armire ; mais qu'étant mon ennemie,

il ne falloit pas me découvrir à elle. Je fis ce qu'elle voulut : Après bien des perquifitions, nous apprîmes que cette Dame étoit morte, & qu'un fils unique qu'elle avoit, faifoit fon féjour dans votre Ville Capitale. Fatime me dit qu'il étoit de la derniere importance de nous y tranfporter, pour des raifons qu'elle me diroit.

Je me laiffai encore conduire : Nous partîmes ; mais le trouble de mon efprit, joint aux fatigues d'un long voyage, m'ayant caufé quelques accès de fievre, j'ai été obligé de féjourner depuis huit jours à un Bourg qui eft à une lieue d'ici, & voulant me rétablir entiérement avant que de pouffer plus loin, j'ai pris malgré Fatime, une maifon affez voifine de ce Château, pour jouir de la fraîcheur du Bois

qui nous sépare. Fatime m'a paru mécontente de mon retardement ; mais sans m'en embarrasser, j'ai suivi mon dessein ; & me trouvant aujourd'hui dans une assiette plus tranquille qu'à l'ordinaire, j'ai voulu m'aller promener, & visiter les belles maisons dont cette campagne est remplie.

Je passois dans le Bois, lorsque mes yeux ayant été frappés de la beauté d'une Dame, qui dormoit au pied d'un arbre, j'ai pris la résolution de m'en approcher. Mes regards étant fatigués de l'aspect de Fatime, je fus charmé de trouver l'occasion de m'en arracher l'idée par la vûe de ce charmant objet. J'ai sçû par ses femmes que cette divine personne s'appelloit Julie, & qu'elle habitoit ce Château avec sa mere & sa tante : J'ai

ſoupiré de douleur d'être obligé de m'en éloigner ; j'ai remonté à cheval, & me retirois aſſez lentement, pour pouvoir la regarder encore quelque tems, me retournant à tous momens. Je l'ai vû lever, & prendre ce chemin. Nous nous éloignions toujours, lorſque j'ai entendu des cris, qui m'ont fait retourner ſur mes pas, j'ai vû fuïr Fatime un poignard à la main ; & le portrait qu'elle tenoit encore, m'a fait juger que la jalouſie l'a portée à cette horrible action, puiſqu'on m'a conté qu'elle a donné ce coup, en arrachant cette peinture des belles mains de Julie, qui l'avoit trouvé ſous ſes pieds.

Rien ne peut excuſer une action ſi barbare ; elle eſt en vos mains, & je m'y livre moi-même, heureux ſi ma mort peut

satisfaire votre juste vengeance. L'aveu téméraire que je vous fais de mon amour pour Julie, qui est aussi violent que prompt, vous doit faire juger du désespoir d'un homme, qui voit assassiner ce qu'il aime, par une femme qui tient le secret de sa vie entre ses mains, & vous persuadera facilement le peu de regret qu'il aura de mourir après une si funeste avanture.

Le Ciel, lui dit Philimene, voyant qu'il avoit cessé de parler, conduit les mortels à leur felicité par des détours secrets, & vous devez tout attendre de l'invisible main qui vous a amené, contre votre attente, dans le seul endroit où vous puissiez être éclairci de votre sort.

Oui sans doute, lui dis-je, & je ne doute point que vous ne

ſoyez cet Orſame, qui nous a tant coûté de pleurs : ſi nous en deſirons de plus grandes preuves, c'eſt bien moins par défiance, que pour aſſurer votre repos & votre bonheur. Fatime nous eſt trop néceſſaire pour la perdre ; & ſi Julie n'eſt point en danger, les voyes de la douceur ſeront celles que nous prendrons pour nous éclaircir. En attendant, regardez cette maiſon, comme la vôtre : Si vous êtes Orſame (comme il y a toute apparence) vous y trouverez vos parens, vos amis, & les perſonnes qui vous doivent être les plus cheres.

Ce diſcours jetta Moſare dans un grand étonnement ; mais il ne l'empêcha pas de répondre avec les termes les plus forts, en nous aſſurant qu'il s'abandonnoit entierement à nous.

Il nous fit même appercevoir, que nous devions envoyer chercher chez lui la cassette de Fatime.

Nous le priâmes d'y aller lui-même, n'hesitant point à lui donner cette marque de confiance, n'étant point en doute qu'il fût Orsame. Il monta à cheval à l'instant, & pendant son absence, nous entrâmes dans la Chambre de Julie, qui avoit une fiévre violente ; ce qui nous inquiéta terriblement.

J'y laissai Philimene, & me rendis près de Fatime : elle étoit assise lorsque j'entrai, & dans une si profonde rêverie, qu'elle ne me vit que long-tems après que je me fus mise dans un fauteuil vis-à-vis d'elle ; mais enfin m'ayant apperçûe, elle se leva, & m'ayant regardée avec une assurance extrême : Mon

parti eſt pris, Madame, me dit-elle, & ſi vous venez m'annoncer la mort, ſoyez aſſurée que je ne la crains point. Si vous ne craignez pas la mort, lui dis-je, tremblez pour celle de votre Amant; car enfin, ſi votre ſexe & votre aveugle paſſion nous inſpire de la pitié, la tête de Moſare nous vengera; & ſi votre réſolution eſt priſe, la nôtre l'eſt auſſi.

Ah! s'écria-t-elle, voilà le ſeul endroit par où je ſuis ſenſible, voilà ce qui me va coûter la vie: Je ſauverai la ſienne, Madame, & je ſçaurai ſi bien vous intéreſſer à ſon ſort, que vous tremblerez pour lui autant que moi; mais avant toute choſe, permettez que je le voye, & que je lui parle ſans témoins; & je vous jure qu'après cette entrevûe vous ſerez inſtruite

d'un ſecret qu'il vous eſt important de ſçavoir. Je le veux bien, lui dis-je ; mais promettez-moi que vous n'attenterez point à votre vie, de quelque façon que ce ſoit. Elle me le jura, & je fus rendre compte à Philimene de cette converſation, qui fut très-contente du tour que j'avois pris pour l'intimider.

Moſare revint avec la caſſette ; mais Fatime en ayant la clef, nous ne voulûmes pas l'ouvrir de force, dans la crainte de l'irriter, & de nous priver par là de tout notre eſpoir : Nous jugeâmes à propos d'attendre au lendemain pour conduire Moſare auprès d'elle : Cependant il avoit à nos yeux des charmes ſi puiſſans, que nous ne pouvions nous laſſer de l'admirer. Nous lui fîmes remarquer le portrait d'Arſeſne,

d'Arsesne, & il nous assura qu'il ressentoit par cette peinture, des mouvemens de tendresse, que Rosemonde ne lui avoit jamais inspiré.

Nous passâmes le reste du jour à lui conter la vie & la mort de cette aimable femme, mais sans lui rien dire des particularités que nous espérions que Fatime sçauroit. Il parut extrêmement sensible à ce récit, & la force du sang sembloit se manifester en lui, toutes les fois que nous prononcions le nom d'Arsesne.

Après nous être quelque tems entretenus de cette sorte, nous repassâmes chez Julie, que nous trouvâmes un peu mieux, mais dans un accablement très-grand. Mosare vouloit la veiller avec nos femmes, ne la croyant vivante que lorsqu'il la regardoit : Nous ne voulûmes

pas le souffrir ; mais pour le satisfaire en partie, nous lui donnâmes une Chambre assez près de la sienne, pour en avoir des nouvelles à tous momens. La nuit étant déja avancée, nous le fîmes retirer : nous ne nous couchâmes que tard Philimene & moi, mais avec la satisfaction de laisser Julie sans fiévre ; ce qui nous fit goûter quelques heures de repos.

Le jour parut, & lorsque Mosare crut qu'on pouvoit nous voir, il nous en fit demander la permission. Il vint dans l'Appartement de Philimene : Madame, lui dit-il, je viens vous supplier de permettre mon entrevûe avec Fatime : je ne puis vivre dans l'incertitude où je suis : les bontés que vous me témoignez sont trop précieuses pour vous les laisser prodiguer.

Je crains de n'être point Orsame, & par conséquent de ne les pas mériter. Je vous assure, Seigneur, lui dit Philimene, que quand vous ne le seriez point, je ne cesserois point de vous estimer ; mais je suis persuadée que vous l'êtes ; & voilà Belise, dit-elle, en me voyant rentrer, qui en est encore plus sûre que moi.

Ma sœur, ajouta t-elle, satisfaites l'impatience de Mosare, menez-le à Fatime, & conduisez les choses à leur perfection, pour notre commun bonheur. J'avois trop d'intérêt à cette décision, pour m'y opposer. Je pris Mosare par la main, & le conduisis à la Chambre de Fatime, elle étoit encore au lit. Les femmes, que je lui avois laissées, nous dirent qu'elle n'avoit pas fermé l'œil de la nuit, & qu'elle l'avoit passée dans une agitation

continuelle. Je lui fis annoncer Moſare ; elle nous pria d'approcher.

Je vous demande pardon, Madame, me dit-elle, de vous recevoir ainſi ; mais les réſolutions que j'ai priſes, & que vous ſçaurez, lorſque j'aurai parlé à Moſare, me ſerviront d'excuſes. Je répondis avec la douceur que méritoit un ſemblable diſcours ; & lui ayant dit qu'elle étoit libre de l'entretenir, je ſortis en ordonnant à mes femmes de ſe tenir éloignées.

Je ne fus pas plûtôt partie ; qu'ayant fait aſſeoir Moſare vis-à-vis d'elle : Hé bien, Seigneur, lui dit-elle, ce n'étoit pas aſſez pour la malheureuſe Fatime, de ne pouvoir vous donner de l'amour, il falloit qu'elle vous inſpirât de la haine : cependant c'eſt

la force de ma tendreſſe, qui m'a rendue coupable, & le motif vous en devroit faire pardonner l'effet.

Il n'eſt plus ici queſtion d'amour, lui répondit-il, vous avez commis un grand crime ; vous avez mis le trouble, & peut être la mort dans une famille ; ma vie méme eſt en danger : Mais, Fatime, le pardon de tant de maux eſt en vos mains, en découvrant ici ce que vous ſçavez de ma naiſſance. Je ne parle point de renoncer à l'union que je vous ai promis ; vous venez d'y mettre un obſtacle invincible.

Je n'attendois pas moins de votre courroux, lui dit-elle, & de votre amour naiſſant pour Julie : mais, Seigneur, ſi je n'étois pas réſolue à ſauver votre vie aux dépens de la mienne,

rien sur la terre ne seroit capable de m'arracher mon secret. Je vais le déclarer, je ne balance point : la seule grace que je vous demande, est de vous souvenir, que si mon amour vous a causé quelque chagrin, ce même amour va pour jamais établir votre félicité. Après cela, Seigneur, faites rentrer Belise & Philimene, ce n'est plus que devant elles, que je veux m'expliquer, & qu'on apporte la cassette qui m'a été confiée.

Orsame appella promptement mes femmes, & les pria de nous faire venir La vivacité avec laquelle il obéit à Fatime la fit soûpirer de douleur ; mais son parti étant pris, elle n'en témoigna rien.

Nous arrivâmes, & nous étant assises, Fatime m'adressant la parole : C'est à vous, Madame,

me dit-elle, que je dois compte du ſort de Moſare : Ainſi c'eſt à vous que je déclare qu'il eſt fils d'Arſeſne, & qu'il ſe nomme Orſame. Argine ſa Gouvernante, ſous le nom de Roſemonde a paſſé pour ſa mere : elle ne lui a jamais manqué de tendreſſe, qu'en l'arrachant de vos bras. Je m'étois acquiſe une ſi grande confiance dans ſon cœur, que j'appris d'elle tout ce qu'Armire, belle-ſœur d'Arſeſne, avoit fait pour l'engager à cet enlévement, pour faire paſſer ſes biens à ſon fils Arimon : Elle m'apprit auſſi que Dorante, votre frere, étoit Tuteur d'Orſame, & que vous deviez épouſer Philinte, frere d'Arſeſne, lorſqu'il fut tué ſur le Vaiſſeau qu'il commandoit. Elle me remit une caſſette où ſont renfermés la robe & le bonnet, que portoit Orſame, lorſqu'elle

l'enleva, avec les noms de toute sa famille, & de la vôtre : J'en ai si souvent fait la lecture, que je n'ai pas eu de peine à les retenir.

L'amour que je pris pour Orsame, la premiere fois que je le vis, m'engagea à ne lui rien découvrir de ce que je sçavois, esperant que ne se croyant que le fils de Rosemonde, il en auroit moins de peine à m'épouser, mais la mort de cette femme me donna d'autres idées : Je me fis un plaisir secret d'être la cause du bonheur d'Orsame, & je crus qu'il me seroit assez redevable pour ne me pas refuser. Je lui déclarai une partie de ce que je viens de vous dire, & le pressai de partir pour en sçavoir davantage. Il s'est laissé conduire à mes soins : Nous débarquâmes en Bretagne, & comme

Argin

Argine m'avoit appris qu'Armire étoit de cette Province, je m'informai ſecretement de ce qu'elle étoit devenue.

On m'inſtruiſit du procès qu'elle avoit eu avec vous, Madame: ſa mort, la déclaration qu'elle vous avoit faite en mourant. On me dit auſſi celle de Dorante, qui s'étoit marié, & qui avoit eu une fille depuis la perte d'Orſame; ce que Roſemonde ne pouvoit ſçavoir. Enfin, ne pouvant être inſtruite que par vous, je priai Orſame de venir dans votre Ville Capitale, ayant deſſein de vous y chercher; mais étant tombé malade à une lieue d'ici, il fut obligé d'y ſéjourner long tems. J'y fis quelques habitudes; & comme le Bourg releve de votre Château, j'appris bien tôt que vous y étiez avec une jeune perſonne votre niéce, nommée Julie, que ſon

pere avoit deſtinée à devenir l'épouſe d'Orſame, en cas qu'on le trouvât, & que vous viviez toutes deux dans une grande retraite.

Ce diſcours me fit une impreſſion terrible ; la crainte de perdre Orſame par l'endroit, où j'avois cru le pouvoir acquerir, me fit réſoudre à le preſſer de retourner au Mexique, aimant mieux paſſer dans ſon eſprit pour viſionnaire, que de le livrer moi-même à ma rivale : Cependant, le voyant déterminé à prendre l'air de la campagne, je voulus du moins l'obliger à s'éloigner d'ici ; mais malgré tout ce que je pus lui dire, il prit une Maiſon aſſez proche de ce Château.

Je venois ſouvent rêver dans le bois qui en eſt proche. Je vous y vis un jour avec cette fatale

Julie, que je trouvai trop belle pour mon repos, ne doutant nullement qu'Orſame ne m'abandonnât, s'il la voyoit ! Je rentrai dans la Maiſon pénétrée de douleur, de rage & de jalouſie, quoique je n'en euſſe pas encore de juſtes ſujets. Je perſécutois Orſame pour quitter ces lieux: mais ſon étoile plus forte que mes raiſons, lui en fit trouver pour reſter. Je me réſolus à ne le point quitter, m'attachant à ſuivre inceſſamment ſes pas.

Il y a quelques jours que je perdis ſon portrait dans le bois; je ne lui en voulus rien dire; mais hier l'ayant vû monter à cheval, je lui déclarai cette perte, & pris ce prétexte pour le ſuivre, & ſortir avec lui: Je le vis prendre le chemin du bois, je me jettai dans le plus épais, d'où mes yeux le ſuivirent exactement. Je

le vis s'arrêter, & descendre de cheval : Je m'approchai doucement, & j'apperçûs Julie & ses femmes ; je connus tous les mouvemens de l'ame d'Orsame.

A cette vûe, je vis mon malheur écrit sur son visage, & j'eus mille peines à m'empêcher de paroître pour troubler le plaisir qu'il prenoit à cette contemplation ; mais l'ayant vû monter à cheval, & reprendre son chemin, je me retins, & j'allois suivre le mien, lorsque je vis le portrait d'Orsame entre les mains de Julie : Je crus qu'elle le tenoit de lui, & que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il l'avoit vûe, & que cette promenade cachoit un mystere funeste à mon amour. Alors n'étant plus maîtresse de mon désespoir, je tirai un poignard dont je m'étois munie dans nos voyages, & que je portois

toujours, j'en perçai Julie en lui arrachant le portrait.

Vous ſçavez le reſte, Madame : il ne me reſte plus qu'à vous montrer la robe & le bonnet que vous reconnoîtrez facilement ; Argine m'ayant dit pluſieurs fois que vous lui en aviez fait préſent, lorſque ſa mere alloit épouſer Dorante.

A ces mots, lui ayant fait préſenter la caſſette, pendant qu'elle l'ouvrit, je lui dis de quelle façon devoit être la robe & le bonnet que j'avois brodé moi-même, & enrichi de perles. Cela ſe trouva conforme à ce que j'avois dit, & je reconnu cet équipage enfantin pour être celui d'Orſame. Elle en tira un papier écrit de la main d'Argine, dont je connoiſſois le caractere, dans lequel étoient les noms des principaux

de la famille d'Orſame, & de la mienne, avec leurs Charges & leurs Emplois.

Tout cela bien examiné, voilà, Madame, continua Fatime, un ample éclairciſſement du ſort d'Orſame. Heureuſe ! ſi ce que je fais aujourd'hui pour lui, peut vous faire oublier une action qui commence à me faire horreur.

Elle ne put achever ces mots ſans répandre des larmes : nous en verſâmes auſſi, Philimene & moi, trouvant une eſpece de grandeur d'ame à ce qu'elle faiſoit. Cette femme nous ayant pénetrées de joye par la reconnoiſſance d'Orſame, nous l'embraſſâmes tendrement. Philimene la pria de la regarder comme ſa mere, & l'aſſura qu'elle voyoit avec plaiſir que ſon inclination

s'accordoit avec les dernieres volontés de Dorante.

Orſame fit voir une joye ſi exceſſive, que Fatime en fut ſaiſie & s'évanouit : Nous la fîmes revenir ; mais elle étoit dans un état ſi cruel, que la fiévre lui en prit. Orſame lui aſſura qu'il oublioit tout, & qu'il lui feroit un ſort digne d'envie. Elle le remercia tendrement ; mais nous ayant prié de la laiſſer un moment à elle, nous paſſâmes dans l'appartement de Julie, que nous trouvâmes abſolument hors de danger : nous lui contâmes toute cette Hiſtoire; Philimene lui préſenta Orſame comme un homme qu'elle devoit avoir pour Epoux, & elle nous témoigna qu'elle obéiſſoit avec plaiſir.

Je dépêchai un homme à Arimon pour le prier de venir promptement, & de ſe faire ac-

compagner des perſonnes néceſſaires à la reconnoiſſance d'Orſame. Il prit la poſte, & nous le vîmes bien-tôt ſuivi de ceux qui devoient être témoins de ce qu'avoit déclaré Fatime. Son mal empiroit, & les combats qu'elle s'étoit livrés elle même, la mirent hors d'état d'en revenir.

Elle commença devant les Commiſſaires appellés, tout ce qu'elle nous avoit dit ; & comme elle avoit été élevée dans le Chriſtianiſme & baptiſée, elle mourut dans cette Foi, ſans qu'elle voulût revoir Orſame, auquel elle fit rendre ſon portrait, & ſa promeſſe.

Nous fûmes très-touchés de cette mort ; mais ce qu'elle nous procuroit, nous donnoit une ſatisfaction ſi grande, qu'elle ne nous permît pas d'être long-tems dans la triſteſſe.

Arimon charmé d'Orſame, a fait tous les pas néceſſaires pour lui prouver qu'il préferoit le plaiſir de retrouver un parent tel que lui, au bien que ſa mort lui eût procuré.

Nous avons paſſé huit jours à l'établiſſement de cette reconnoiſſance, pendant leſquels Julie s'eſt entierement rétablie, à une petite langueur près ; & comme nous avons ſouvent entretenu Orſame des perſonnes que nous cheriſſons le plus, il a ſouhaité m'accompagner avec Arimon, pour vous prier, ma chere Uranie, de venir partager notre joye. Je voulois laiſſer Julie auprès de Philimene ; mais elle n'a pas voulu la priver du plaiſir de vous voir, ni la ſéparer d'Orſame, qui ne peut vivre un moment éloigné d'elle. Ils doivent être mariés dans huit jours ;

& je viens vous prier d'honorer cette cérémonie de votre préſence, & de celle de vos amis, qui ſe fera à ma Terre, pour éviter le fracas, & le nombre des viſites.

Beliſe ayant ceſſé de parler; Uranie & Thelamon la remercierent, & toute la Compagnie fut charmée de la concluſion de cette Hiſtoire, & de la maniere dont Beliſe l'avoit contée. Comme il étoit tard, ils la conduiſirent à ſon appartement, où ils trouverent Julie & Orſame. Thelamon l'embraſſa encore, & le felicita ſur le bonheur dont il alloit jouir; & toute cette aimable Societé prit part à leur deſtinée, & leur en fit compliment; après quoi chacun ſe retira pour jouir des douceurs du ſommeil; en ſouhaitant que les journées

qu'ils devoient paſſer en ce lieu, fuſſent auſſi agréablement remplies, que cette premiere l'avoit été.



SECONDE JOURNE'E.

LES avantures d'Orſame toutes finies qu'elles étoient, ne laiſſerent pas encore d'occuper pendant la nuit les habitans de la Maiſon d'Uranie. Thelamon ſoupira plus d'une fois, de voir que le Ciel conduiſoit Orſame à ſon bonheur par des routes ſi extraordinaires, au moment que par un effet des caprices du ſort, il ne pouvoit eſperer de longtems la même felicité. Il ne fut pas le ſeul à faire des réflexions fâcheuſes ; Uranie les partagea, & s'entretint avec Felicie de ces enchaînemens d'incidens de la vie d'Orſame, qui le rendoient enfin heureux, tandis qu'une

conduite unie, ſage & moderée comme la ſienne, trouvoit des obſtacles preſque invincibles, à la ſeule choſe qui pouvoit la rendre heureuſe. Arimon, de ſon côté, n'étoit pas ſans chagrin; une paſſion violente & malheureuſe déchiroit ſon ame, & le ſommeil lui préſentoit en vain les douceurs du repos, il n'étoit plus en état d'en jouir. Orſame & Julie, tout ſatisfaits qu'ils étoient, craignoient encore que quelque nouvel accident ne retardât leur felicité. Orophane & Felicie s'aimoient, & n'étoient point unis; c'en étoit aſſez pour n'être point contens. Beliſe qui ne devoit ſa tranquillité qu'à ſon âge & à ſa Philoſophie, la voyoit ſouvent troublée par des ſouvenirs fâcheux; & l'on peut dire que Camille & Florinde furent les ſeules qui goûterent parfaitement les

douceurs d'un ſommeil tranquille.

La nuit diſparut ; le jour prit ſa place, l'heure du lever des Dames ayant averti Uranie qu'elle pouvoit voir Beliſe, elle paſſa dans ſon appartement avec Felicie ; elles ſe renouvellerent les tendres aſſurances d'une amitié ſincere. Uranie inſtruiſit Beliſe de la conduite qu'elle & ſes amis s'étoient impoſée dans cet aimable lieu. Beliſe trouva cette idée ſi fort de ſon goût, qu'elle lui promit qu'auſſi-tôt après le mariage de Julie, elle viendroit ſe conformer à des Loix ſi agréables & utiles.

Cependant Thelamon, Orſame, Orophane, & Arimon ayant fait demander ſi on pouvoit les voir, ſe rendirent près d'elles avec Camille & Florinde, qui ſortoient dans le même deſſein.

Comme il faisoit de ces jours sereins qui laissent la liberté de la promenade, Uranie proposa de faire un tour jusqu'au dîner : On y consentit, & l'on se rendit sur la terrasse qui donnoit sur l'eau. Après avoir admiré la vûe, l'heureuse situation de la Maison, & loué Uranie de la maniere aisée & galante avec laquelle elle y recevoit son monde, chacun s'assit. Je vous assure, dit alors Uranie, que vous me donnez un mérite que je tire de vous seuls : Comme je vous aime, & vous estime tous infiniment, cela anime mes actions, ce qui part du cœur, donnant toujours un air d'aisance qu'on ne peut détruire ; puisque, de l'humeur dont je suis, si la Compagnie me plaisoit moins, peut être ne seroit-elle pas si contente de moi ; & quoique je ne voulusse manquer en rien à

l'exacte politesse, il y auroit une espece de contrainte qui troubleroit la réception.

Il est vrai, dit Felicie, que j'ai vû Uranie en pareille occasion, & que ce n'est pas la même personne ; elle devient aussi sérieuse, & même quelque chose de plus, avec les personnes qu'elle n'aime pas, qu'elle est enjouée, badine & pleine d'heureuses saillies avec ceux qu'elle aime ; & tout ce qui passe dans son cœur se voit sur son visage.

Il faut pourtant un peu de politique, dit Orophane, & quoique tout le monde ne nous plaise pas, il faut faire en sorte de plaire à tous.

Ce que vous nommez politique, dit alors Camille, n'est autre chose que dissimulation, & c'est un défaut que je ne puis pardonner : on l'appelle politique pour

pour les Princes ; mais chez les Particuliers cela ressemble bien à la fourberie.

Vous décidez un peu vîte, aimable Camille, répondit Themalamon ; il est des occasions où la politique est nécessaire, sans elle les Rois ne pourroient soutenir le poids de leur Couronne, défendre ou agrandir leurs Etats, & démêler les differens intérêts de leurs Alliés, ou de leurs Ennemis.

Louis XI. étoit le plus grand politique, & le Prince le plus spirituel de son tems ; & par des traits portés sans risque, il a souvent fait plus de mal à ses Ennemis, que s'il avoit conduit ses Armées dans leurs pays. La politique est d'un si grand prix pour les Potentats, que Charles-Quint portoit la vie de Louis XI. sur lui dans tous ses voyages ; & l'on

remarque qu'au milieu de la plus brillante Cour qu'on ait vû depuis les Empereurs Romains, il lisoit la vie de ce Monarque deux heures par jour. Henry VIII. Roi d'Angleterre en faisoit de même; mais par malheur ce Prince n'en retint que la cruauté.

Voilà justement où je vous attendois, répondit Camille, & vous conviendrez avec moi, que la cruauté est souvent un enfant de la politique.

Il est vrai, dit Orophane, que la politique porte quelquefois les Princes à de cruelles actions, mais on ne peut les blâmer, lorsque c'est pour le bien d'un Etat, ou pour la sûreté du Souverain. La dissimulation est une politique nécessaire, pour parvenir à d'heureuses fins, quand on l'employe à des choses glorieuses; c'est même une vertu, que de

ſçavoir diſſimuler, & je loue cette ſcience en certaines occaſions, autant que je la trouve blâmable, lorſqu'on s'en ſert pour commettre des crimes.

Embraſſer ſon frere, & cacher ſa haine, pour mieux trouver le tems de s'en défaire, ainſi que fit Néron avec Britannicus, eſt une diſſimulation criminelle.

L'action d'Artaxerces envers Artaban, qui feignit que ſa cuiraſſe le bleſſoit, & pria ce Guerrier de lui donner la ſienne, ce qu'il fit; mais il n'en fut pas plûtôt dépouillé, qu'Artaxerces lui plongea un poignard dans le ſein. Ce ſont des traits de diſſimulation indignes de la Majeſté Royale, & que les Princes doivent éviter, comme l'écueil de leur gloire & de leur réputation.

Louis XI. fit une action qui

n'étoit ni de politique, ni de diſſimulation néceſſaire, mais qui vous fera voir que lorſque le Prince eſt cruel, il regarde ſes ſujets comme un bien, dont il peut diſpoſer ſelon les tems, les lieux, & ſon caprice.

Du Regne de ce Monarque, on étoit encore dans le goût du voyage d'Outre-mer. Le Prieur de Saint Coſme, près le Pleſſis-lez-Tours, homme d'une pieté exemplaire, par un excès de dévotion ſe détermina à le faire: il en demanda la permiſſion à la Cour; l'obtint, partit, & fit ſon voyage heureuſement juſqu'à Jeruſalem; mais à ſon retour il fut pris par les Bulgares, & fait eſclave. Il reſta douze ans dans cette triſte ſituation.

Cet eſpace de tems perſuada un Aumônier de la Chapelle du

Roi que le Prieur étoit mort, & le Prieuré vacant. Sur cette idée il le demanda à Louis XI. qui lui donna, & s'en mit en possession. Cependant quelques années après, le vieux Prieur ayant recouvré sa liberté, revint en France accablé d'années & de misere. Son premier soin fut de se rendre à son Prieuré ; mais le trouvant occupé, il vint à la Cour, qui étoit alors au Plessis-lez-Tours. Son air venerable, qu'une longue barbe rendoit encore plus respectable, le récit de ses infortunes, & le malheureux état où il étoit, inspira de la compassion à tout le monde. Louis XI. auquel il se présenta, lui promit de lui rendre son Benefice, ou quelqu'autre qui l'en dédommageât ; mais ce Prince ne se pressant pas d'effectuer ses promesses, le malheureux Prieur ne le laissoit point

en repos. Le Roi s'en trouvant importuné, & n'étant pas d'humeur de faire ceſſer ſes importunités par des bienfaits, fit un ſoir appeller Triſtan l'Hermite ſon Grand Prevôt, & lui ordonna de le défaire du Prieur de Saint Coſme.

Triſtan accoutumé à de pareilles exécutions, ne ſongea qu'à montrer ſon obéiſſance, & ſe faiſant accompagner d'un Confeſſeur, il ſe rendit au Prieuré, où il trouva le Prieur à table avec ſes amis, qui inviterent le Grand-Prevôt à manger avec eux; mais lui, que l'ordre preſſoit, l'expoſa patétiquement au Prieur. Ses amis & lui crurent d'abord que Triſtan vouloit ſe réjouir; mais leur ayant parlé ſérieuſement, & d'un ton à ne pouvoir douter de la vérité, le Prieur fut obligé de mettte ordre à ſa con-

ſcience ; après quoi Triſtan le fit mettre dans un ſac, avec une pierre de cent livres, & le fit jetter dans la Loire. Le lendemain Triſtan s'étant rendu au lever, le Roi lui demanda s'il avoit exécuté ſes ordres, le Grand-Prevôt l'en aſſura.

Quelques heures après, le Roi ſe promenant dans les Jardins du Pleſſis, vit venir à lui le vénérable Prieur de Saint Coſme. Alors ſe tournant vers Triſtan : Malheureux ! lui dit-il, vous m'avez impoſé, mais votre vie me répondra de votre impudence. Triſtan fort allarmé, ſe jetta à ſes pieds, en lui jurant qu'il avoit ſuivi ſes ordres ponctuellement. Mais le voilà devant moi, lui dit le Roi, en lui montrant le vieux Prieur. Sire, lui dit alors le Grand-Prevôt, c'eſt la faute de Votre Majeſté ; elle m'a com-

mandée de la défaire du Prieur de Saint Cosme : J'ai été au Prieuré, j'ai pris celui qui l'occupoit, & je l'ai noyé : mais, Sire, il est aisé de réparer ce que j'ai fait, en vous défaisant encore de celui-ci. Non; dit le Roi, c'est assez; & se tournant vers le Prieur : Bon homme, lui dit-il, allez prendre possession de votre Prieuré, il est vacant.

Voyez, continua Orophane, de quelle utilité la mort du Prieur de Saint Cosme étoit à l'Etat, & convenez par ce trait, que Louis XI. étoit pour le moins aussi cruel, que grand politique.

Il faut avouer, dit Belise, que l'avanture du Prieur est des plus extraordinaires. Puisque nous tombons sur les actions des Princes, & que notre conversation peut rouler sur différens sujets, il

il faut que je vous rapporte un Jugement de Charles-Quint, qui me paroît admirable, quoique ce ſoit une bagatelle.

Cet Empereur étant à Bruxelles, y tenant une Cour ſuperbe & magnifique, les plus grands Princes de l'Europe en faiſant l'ornement, en avoit banni le cérémonial, afin de la rendre auſſi libre que pompeuſe.

Deux Dames d'un rang diſtingué s'aviſerent de troubler cette liberté, par la querelle qu'elles prirent ſur la prééminence du pas : la choſe fut pouſſée loin, & Charles voyant que les plaiſirs de ſa Cour étoient troublés par les différends de ces deux Dames, en voulut être le Juge, & donnant jour pour cette affaire, on lui dreſſa un Trône ſuperbe : il y monta, & environné de tous les Grands, il écouta les Avocats des

Parties intereſſées, qui étoient préſentes. La choſe fut plaidée avec vivacité de part & d'autre; mais l'Empereur trouvant les raiſons preſque égales, & voulant terminer ce differend ſans déſobliger perſonne, prononça : que la moins ſage des deux paſſeroit la premiere, & rompit l'Aſſemblée en recevant un applaudiſſement général d'une pareille déciſion.

Ce trait, dit Uranie, eſt tout-à fait joli; mais inſenſiblement il nous ramene à la politique. Charles-Quint fit voir la ſienne dans ce Jugement, puiſque ſouvent les différends des Dames donnent occaſion aux hommes de prendre parti; & une choſe qui paroît dans le fonds de peu de conſéquence, devient quelquefois une affaire d'Etat : & par la prudence de Charles, il prévint tou

les accidens qui en pouvoient arriver.

Sans doute, ajouta Belise ; & comme chacune de ces Dames avoit intérêt à paroître la plus sage, elles se virent contraintes à se céder le pas conjointement, ou à suivre l'aimable liberté que l'Empereur avoit établie à sa Cour, & les hommes de leur parti furent obligés de badiner de cette affaire, que l'indiscrete fierté de notre sexe pouvoit rendre très-sérieuse.

Thelamon, dit Arimon, doit être bien satisfait du degré de nécessité, où la Compagnie fait monter la politique. Pour moi, ajouta Orsame, je crois qu'elle est absolument utile aux Princes ; qui veulent bien gouverner, & que sans l'étude & la science politique, un Roi peut faire de grandes fautes. Sans doute, dit Orophane,

un Prince né pour tenir les rênes d'un Empire, doit sans cesse s'appliquer à l'étude, l'Histoire lui fournissant des exemples de sagesse, de prudence, d'équité, de justice & de politique, sur lesquels il doit se modéler pour se faire aimer & craindre.

Mais, dit Arimon, les hommes ne peuvent ils pas se conduire par leurs propres expériences & par leurs seules lumieres, sans avoir besoin du secours de l'étude? Faut-il toujours se regler sur les autres, & ne peut-on pas agir de soi-même?

Il est quelques gens de ce sentiment, dit alors Thelamon; mais je ne puis souffrir qu'un homme d'esprit, comme vous, soit dans la même erreur; & je vous assure que je n'épargnerai rien pour la détruire. Les hommes peuvent avoir, continua-t-il, des semences

de vertus, mais sans l'étude, & la connoissance des choses passées, ils ne peuvent les perfectionner & les faire éclater.

Les Rois, plus que les autres hommes, ont besoin de l'exemple des Potentats, qui les ont dévancés ; c'est un flambeau qui éclaire leurs actions tout le tems de leur vie. S'il est vrai qu'il y ait une science en toutes choses, jusqu'à la conduite d'un Chariot, d'un Vaisseau, ou d'une Maison, comment n'y en auroit-il pas dans l'administration d'un Etat Monarchique, ou d'une République? Vaisseau dont le gouvernail entre les mains d'un seul, de plusieurs, & de tous en général, est exposé à tant d'orages, & sur un Ocean si plein de tempêtes, que le plus souvent il fait naufrage.

Celui qui veut élever un Fau-

con, doit en apprendre la façon, & à plus forte raiſon celui qui veut commander à l'Homme, qui eſt l'animal le plus fantaſtique de tous, & qui veut être mené avec le plus de dexterité: l'animal qui commande le plus facilement aux autres animaux, & qui ne ſe laiſſe commander que difficilement par ſon ſemblable : les autres deviennent ſouples, doux & obéiſſans, mais l'homme ne ſouffre qu'avec peine la ſupériorité.

C'eſt donc bien autre choſe encore que de commander à tout un peuple, qui eſt un animal ſi puiſſant, ſi farouche, & ſi dédaigneux, enclin au courroux, bouillant dans ſes paſſions, effeminé dans ſes plaiſirs, abattu dans ſes peines, furieux à la moindre lueur de proſperité, & le plus perfide dans ſon indignation.

Si pour dompter un Peuple, il n'y avoit qu'à l'entreprendre, & se laisser conduire par ses propres lumieres, ou pour parler comme les nouveaux Sectateurs en politique, laisser aller toutes choses au destin de l'Etat, ou au hazard; ce seroit bien en vain que tant de fameux Historiens, de grands Poëtes, de sublimes Orateurs, & de profonds Philosophes auroient employé leurs soins & leurs veilles pour l'instruction des Princes, des Magistrats, & de ceux qui ont le maniement des affaires, & je ne crois pas qu'il puisse se trouver une seule personne, qui ne reconnoisse qu'ils ont rendu des services infinis à la posterité, & qui ne regarde leurs divins écrits comme des trésors, qui contiennent les conseils & les maximes nécessaires pour bien gouverner; puisque

c'eſt chez eux que les plus grands Miniſtres ont puiſé le fonds de leur ſcience. C'eſt par leurs ſoins que nous rappellons tous les jours les exemples des Egyptiens, des Perſes, des Athéniens, & des Romains.

Si les principes de ceux qui penſent, comme Arimon, étoient fondés, qu'aurions-nous à faire de ſçavoir les actions des Princes & des Magiſtrats qui ont gouverné tant de Royaumes, & de Républiques? Pourquoi employer tant d'années à étudier leur politique, & les motifs de la guerre & de la paix qu'ils ont faites? Il ſeroit même inutile à nos neveux de ſçavoir ce qui ſe paſſe dans notre âge, ſi ce n'étoit qu'on eſt perſuadé qu'il y a une ſcience pour bien gouverner, qui ne peut s'acquerir que par les conſidérations des choſes paſſées; &

que l'Hiſtoire ne les repréſente que pour ſervir de Miroirs, & de niveau dans la direction des affaires préſentes & à venir.

Hé ! quelle plus belle ſcience peut on déſirer que celle qui maintient la paix, & qui fait le bonheur des peuples ? Cette ſcience eſt ſi belle, que le tems, bien loin de la détruire, l'enrichit, l'augmente, l'éclaircit, & la perfectionne. Tout fleurit dans un Etat, tant qu'elle y eſt cultivée, & ſi-tôt qu'on la néglige, tout tombe dans le déſordre, la perdition, & une décadence totale.

Je ſçai bien que, malgré l'étude de la ſageſſe & de la politique, il eſt difficile aux Princes, aux Miniſtres, & aux Magiſtrats chargés des affaires de l'Etat, de contenter tout le monde : Les évenemens imprévûs

qui arrivent journellement, l'envie des courtiſans, les calomnies qui ſe répandent dans le public, & les ſoins des mal-intentionnés, qui prennent celui d'empoiſonner les actions les plus innocentes, en ſont le plus ſouvent la cauſe; car, il eſt auſſi difficile, diſoit plaiſamment Simonides, de ſatisfaire généralement tout le monde, que de faire une robe juſte à la Lune qu'on ne trouve jamais au même point.

Mais auſſi quelle gloire pour un Prince, ou un Miniſtre, qui, mépriſant ces vils animaux, va toujours au bien de l'Etat qu'on voit proſpérer, & reſpecté de ſes voiſins & de ſes ſujets!

Il eſt certain, dit Orophane, que la ſcience politique ne peut s'acquerir que par l'étude & l'experience; & que pluſieurs

hommes peuvent dire avec l'Empereur Comode, qu'ils sont Princes & Rois de naissance ; mais que personne ne peut se vanter d'avoir apporté en naissant, la science politique, ou doctrine necessaire pour bien gouverner : ensorte que celui qui veut se rendre habile dans l'art de regner, ne peut y parvenir que par une étude exacte, & une longue expérience.

Les nouveaux Docteurs en politique, reprit Arimon, soutiennent cependant, que les Monarchies ont leur commencement, leur milieu, & leur fin ; & qu'ainsi toute science politique est inutile ; & disent après Licinius que les Lettres sont la perte & la ruine des Républiques, qu'ils regardent comme pernicieuses, rejettant toutes sortes de Livres, comme peu

neceſſaires au bon gouvernement.

Groſſiéreté condamnable, interrompit Thelamon, & qui précipiteroit les Monarques & les Etats dans des gouffres de malheurs & de maux dont ils ne pourroient ſe relever.

Alexandre Conquerant, & Philoſophe, étoit d'un ſentiment bien oppoſé : Il appelloit l'Illiade d'Homere la véritable inſtruction des affaires militaires, & l'avoit toujours ſous ſon chevet avec ſon épée.

Jules Ceſar, dans ſes expéditions faiſoit ſuivre une Bibliotheque qu'il étudioit ſans ceſſe, & communiquoit ſes remarques à ſes Generaux, aux Magiſtrats, & à ceux qui commandoient dans les Provinces. Ces Princes auroient ſans doute bien blâmé le ſentiment de ceux qui croyent

que l'expérience tient lieu de tout.

Quel malheur pour un Monarque & pour son peuple, lorsqu'il néglige la science solide qui s'acquiert par l'étude ! Et quel crime à ceux qui en ont gouverné un nombre infini, que l'Histoire nous marque, de n'avoir pas pratiqué ce que nous voyons faire, sous nos yeux, à notre auguste & jeune Monarque, par les illustres Personnes qui prennent soin de son éducation !

Vous voyez d'un côté un Héros attaché à ne lui rien conseiller que de juste, de glorieux & de magnanime, & qui l'instruisant par les exemples de ses Ayeux, lui en rend les vertus si familieres, que toutes ses actions tendront à les imiter. De l'autre, un Aristote Chrétien nourrit son esprit & son ame des fruits qu'on retire d'une étude nécessaire pour

pratiquer l'équité, la clemence; & la veritable pieté; & tous deux conjointement en former un Monarque accompli. Quel espoir ne donne par un Prince élevé de la sorte! & quelles obligations n'a-t-on pas aux grands Hommes qui prennent soin de lui enseigner une science si nécessaire à sa gloire, & au bonheur de son peuple!

Alexandre disoit qu'il devoit beaucoup plus à son Précepteur Aristote, qu'à Philippes de Macédoine son pere. Ce grand Prince qui avoit le cœur si porté aux armes & à la gloire, se plaignoit modestement dans une Lettre qu'il écrivit à Aristote, qu'il étoit fâché qu'il eût mis en lumiere ce qu'il lui avoit enseigné, parce qu'il aimoit bien mieux surpasser les autres en doctrine, qu'en grandeur & en richesses. Deme-

trius Phalerœem conſeilloit au Roi Ptolomée d'étudier nuit & jour, & conſeilloit la même choſe à tous les autres Princes. Platon diſoit que les Républiques ſeroient heureuſes, où les Philoſophes regneroient.

L'étude ouvre l'entendement, & conduit les hommes à la connoiſſance de ſoi-même ; ce qui les rend plus conſidérés, plus humains, & les excite à la vertu. Les trophées de Miltiade éveillerent Themiſtocle : Ainſi pluſieurs Héros ont été émûs par l'exemple de ceux qui les ont précedés, comme les Scipions, les Catons, les Emiliens, & les Céſars.

Les Lettres acquierent de l'autorité, de la créance, & de la conſidération parmi les hommes, & c'eſt toujours le fruit de la ſageſſe d'être l'amour de tout

le monde. Le moyen qu'un Prince, que son rang éloigne si fort du vulgaire, puisse apprendre & prévenir, sans le secours de l'étude, les calamités dans lesquelles son peuple peut tomber? Comment peut-il arrêter les menées secrettes, qu'on met en usage pour le surprendre, & se garentir du mensonge, de la calomnie, & de la flatterie?

Les Livres ont un plus grand privilege que les hommes; ils pénétrent dans le Cabinet des Rois, ils s'expliquent hardiment & sans intérêt; on communique avec eux sans crainte, & l'on entend leurs avis & leurs reproches sans honte; ils servent d'antidote contre le poison des flatteurs; on les porte à la main, & l'on peut en tout tems & en tous lieux les consulter sur toutes sortes d'affaires.

Veut-

Veut-on voir ce que fait dans l'ame le désir de la liberté, ce que coûte une lâcheté, l'horreur d'une cruauté, de quel prix est la clemence, & comme la condition de l'homme est sujette au changement? L'Histoire vous le fait voir sans déguisement; c'est le grand théatre du monde: c'est-là que l'homme trouve ses besoins; là se voyent les naufrages sans effroi, les batailles & les siéges sans danger, les Coutumes & les Gouvernemens sans dépense: & c'est-là que s'examinent les causes du commencement, du progrès, de la fin, de l'agrandissement, ou de la ruine des Empires.

Je me rends, dit Arimon, & je trouve vos raisons si justes, & si bien fondées, que je blâme à présent ceux qui veulent que la

ſeule expérience ſuffit autant que je le ſoutenois ; mais je ne puis me repentir d'avoir donné occaſion au diſcours que vous venez de faire, par les beautés que j'y ai découvert.

Il faut avouer, dit Beliſe, que Thelamon m'a charmé, & qu'il a ſoutenu ſon opinion avec une éloquence & une érudition digne d'admiration. Thelamon répondit avec modeſtie à des louanges ſi bien acquiſes ; mais cherchant à les interrompre, il fit appercevoir à la Compagnie que l'heure du dîner approchoit : elle ſe leva, & reprenant le chemin de la Maiſon, on trouva effectivement que tout étoit prêt pour ſe mettre à table. La joye, la confiance, & une noble liberté animant cette aimable Societé, on peut dire que leurs plaiſirs étoient parfaits.

Après le repas, Belise voulut qu'on suivît avec elle le plan qu'on s'étoit fait, & pria tout le monde de se rendre à la Bibliotheque : On y consentit, & chacun, comme la veille, ayant pris sa place & un Livre, on n'entendit plus que le bruit des feuillets retournés.

Cette occupation ayant fait garder le silence assez long-tems; Belise le rompit la premiere. Je suis tombée, dit elle, sur les instructions que Bussi donne à son fils, & cela me fait souvenir de celles que Philimene a écrites pour Julie ; c'est un morceau digne de votre attention, & qui vous fera connoître l'esprit de cette aimable femme.

A ces mots, la Compagnie la pria de ne pas retarder le plaisir qu'elle se préparoit d'avoir à cette lecture. Comme je désire, dit

Julie, ne me jamais écarter de la route que Philimene veut me faire suivre, je porte toujours cet ouvrage sur moi: Ainsi il est aisé de satisfaire votre curiosité, ajouta-t-elle, en présentant un Livre manuscrit à Uranie. Ses amis étant disposés à l'écouter, elle commença de cette sorte.



INSTRUCTIONS d'une Mere à sa Fille, pour la conduite générale de sa vie.

DAns le plan que je me suis fait de votre éducation, ma chere Julie, j'ai bien moins regardé la gloire qui peut m'en revenir, que celle que vous pouvez acquerir ; & j'ai là-dessus un rafinement de vanité, qui me porte à chercher les moyens de vous rendre parfaite, sans avoir égard au plaisir de me voir mere d'une fille, que j'aurai formée doublement, par le sang & par les préceptes. La docilité que vous avez à les écouter, me donne un grand espoir de vous les voir

ſuivre ; & c'eſt le fruit le plus doux que je puiſſe attendre de mes ſoins.

Je vous écris mes inſtructions ; afin qu'elles vous ſoient préſentes dans quelque état & quelque lieu que vous ſoyiez : & que lorſque la mort m'aura ſeparée de vous, elle n'en puiſſe ſéparer ce qui vous ſera toujours plus utile que moi.

Un uſage ſagement établi, m'ayant fait confier votre enfance aux ſoins de ces Filles, que la clôture met à l'abri des embarras du monde : Je crains, & veux prévenir en vous, deux choſes également fâcheuſes ; le trop de penchant pour la vie Religieuſe, ou la tiédeur pour des devoirs, qui ſont ſacrés. Soyez en garde ſur l'un & ſur l'autre, ma chere Julie ; la jeuneſſe toujours amatrice de nouveauté, s'y

livre ſouvent ſans conſulter la raiſon ; la tranquillité de la Vie Monaſtique, les diſcours attrayans de celles qui n'ont pour but que de vous engager à faire des vœux, dont elles ſont elles-mêmes les victimes, me font apprehender que vous n'augmentiez le nombre de tant de Filles, qu'une grille inacceſſible a rendues tant de fois plus à plaindre, que celles dont le monde a corrompu les mœurs.

Lorſque les remords viennent aſſaillir dans le Cloître, il faut des graces toutes particulieres pour y apporter du remede, puiſque les ſeules qui pourroient être efficaces, ſont les mêmes qui cauſent notre douleur. La retraite, la priere, une vie unie & pénitente faiſant notre chagrin ; elles ne peuvent plus ſervir à notre conſolation : On ſe

peint le monde avec des couleurs si vives & si belles, que l'on brûle du désir d'y paroître, & que l'on gémit de l'impossibilité de suivre ses désirs. Dans quel abîme alors l'ame n'est-elle pas plongée ? Dans quel désordre affreux le cœur ne tombe-t-il pas ? L'imagination se forme des objets pleins de charmes, des choses qui ne sont réellement que des sujets de douleur & d'amertume : Le vice prend la forme de la vertu, & sans pécher selon le monde, on péche doublement selon Dieu.

Lorsqu'on a vêcu dans le monde, qu'on a eu le malheur de s'y livrer, les remords d'une conduite irreguliere, & le dégoût d'une vie mêlée d'intrigues ramenent insensiblement à son devoir, & les objets paroissans tels

tels qu'ils sont : on envisage la Retraite & la Priere comme le souverain bonheur. Il faut donc bien s'éprouver soi-même avant que de prendre le parti de la Retraite, & ne s'y jamais engager sans une veritable vocation.

Mais, me direz-vous, il faut donc se plonger dans le vice pour revenir à la vertu ; & sans se livrer à l'un, on ne peut connoître l'autre parfaitement ? Ce n'est pas là ce que j'entends. L'ame ne seroit pas digne de la main qui l'a créée, si elle ne pouvoit posseder la sagesse, sans être tombée dans le déreglement ; j'entends que, sans faillir vous-même, vous soyiez témoin des fautes des autres ; que leur exemple vous serve de préservatif, & que la corruption des mœurs d'autrui fasse épurer les vôtres ;

qu'étant dans le monde ſans vous y livrer, vous faſſiez le parallé-le de ſon trouble, de ſes intrigues, de la mauvaiſe foi, & du peu de Religion qui y regne, avec la douceur de la vie ſainte, la conſolation de la priere & la tranquillité de la retraite, afin d'éprouver votre cœur ſur ces deux genres de vie, & de ſuivre alors votre penchant.

On peut vivre dans le monde auſſi reguliérement que dans les Cloîtres, & peut-être encore mieux; lorſque le cœur eſt porté au bien, la facilité de faire ce que l'on veut, empêche ſouvent de mal faire. Dans le monde on a des retours à Dieu, & dans les Cloîtres les retours ſont pour le monde.

Toutes les paſſions ſont en nous: lorſqu'elles peuvent s'évaporer, elles ſe ralentiſſent; mais

quand on eſt condamné à les renfermer pour jamais, elles prennent ſur nous un empire qu'on ne peut preſque ſurmonter.

Si vous ne vous ſentez pas portée à la retraite, n'en ayez pas moins de ferveur à ſervir Dieu. Prenez dans ſa Maiſon les préſervatifs qui vous ſont néceſſaires pour vous bien conduire dans le monde : Ne faites rien pour lui par devoir, faites tout par amour : il pardonne les fautes, quand il ſçait qu'il a le cœur; mais il ne reçoit jamais les dons qu'on lui fait avec tiédeur.

Les charmes dont le Ciel vous a pourvûe, en ſatisfaiſant mes yeux, me font trembler pour l'avenir. La beauté fut toujours l'écueil de la vertu, lorſqu'on ne prend pas le ſoin d'enrichir ſon ame des tréſors qui peuvent la

ſoutenir dans les divers changemens de la vie.

Une fortune brillante, une aiſance certaine, une pleine abondance amenent le luxe, & la coqueterie le ſuit de près. Le monde, les louanges, un encens perpétuel accoutument à la flatterie, qui, conduiſant à la vanité, porte ſouvent à ſe faire une gloire du nombre de ſes adorateurs. L'ame s'amollit, le cœur s'égare, & l'on abandonne à la foule une réputation qui doit être plus chere que la vie.

L'indigence, les malheurs, d'éternels chagrins, une vie mêlée d'amertume n'eſt pas moins fatale à la vertu : On ſe ſert de la beauté pour vaincre ſes ennemis, pour ſe faire des partiſans dans ſon infortune : on profite de ſes charmes ſéducteurs, on trouve des conſolateurs ; & la réputa-

tion cede bien-tôt à la reconnoiſſance.

Pour prévenir ces funeſtes accidens, il faut connoître de bonne heure ce que l'on eſt, & ce que l'on doit être.

Plus vous ſçavez que le Ciel vous a donné tout ce qu'il faut pour plaire, & moins vous devez en tirer de vanité. Rendez-lui grace des dons qu'il vous a faits ; & par-là, remontant à leur cauſe, vous connoîtrez qu'il faut que celui qui vous les a répandus avec tant de prodigalité, en ſoit lui-même une ſource inépuiſable ; ce qui vous faiſant voir fort au-deſſous de lui, vous rendra la plus humble de ſes créatures.

Soyez modeſte, ſage, & prudente : Que votre modeſtie ſoit ſpirituelle ; ſoyez prudente ſans être prude, & ſoyez ſage ſans

affectation ; la veritable ſageſſe demandant moins d'éclat dans l'extérieur, que de ſévérité dans l'intérieur : Combattez l'amour propre, & pour vous rendre aimable aux autres, ne vous la paroiſſez pas à vous-même.

Pour embellir votre ame, ornez votre eſprit des ſciences qui peuvent lui donner de l'élevation. Ne tirez point d'orgueil de ce que vous ſçaurez, mais ſeulement la connoiſſance de ce que vous ne ſçaurez pas ; l'ignorance étant, ſelon moi, capable de cauſer des déſordres, qu'on répare d'autant moins, que l'eſprit n'a pas le pouvoir d'y faire trouver des remedes.

Que votre Philoſophie ſoit Chrétienne, & ſçachez accorder la ſenſibilité humaine avec la ſoumiſſion dûe aux décrets de la Providence. Si cette Pro-

vidence vous met dans un état brillant, usez bien de la douceur de votre sort. Soyez bienfaisante & affable ; compatissez aux malheurs, quoique vous ne les sentiez pas ; soulagez les malheureux, sans hauteur avec vos égaux ; soyez sans mépris pour ceux qui sont au-dessous de vous ; ne faites rien qui ne soit louable, sans avoir envie d'en être louée. La vanité qu'on tire d'une bonne action, ternit souvent la gloire qu'elle auroit fait acquerir.

Si votre heureux destin vous fait jouir d'un Hymen fortuné, que l'amour, la confiance, & la vertu vous y maintiennent, Si au contraire, le Ciel vous fait tomber dans un état fâcheux, troublé par la misere & les chagrins domestiques, cherchez des amis moins touchés de votre

beauté, que ſenſibles à votre vertu : N'adouciſſez la rigueur de votre ſort, que par les ſecours que cette vertu vous peut donner ; & ſi cette conduite trouve des cœurs endurcis, n'en demandez qu'à celui, qui ſeul peut tirer les Mortels des abîmes les plus profonds.

Si vous aimez votre Epoux ; & qu'il réponde mal à votre tendreſſe, que la douceur, la complaiſance, & la pureté de vos mœurs ſoient les ſeules armes dont vous vous ſerviez pour le ramener à vous. Si vos ſoins ne peuvent rien ſur lui, ne cherchez à vous en conſoler. Si c'eſt un nœud mal aſſorti, & que vous ſentiez la même indifférence l'un pour l'autre, faites enſorte qu'elle n'attire point chez vous le déreglement, & fuyez les occaſions de trouver dans un autre les

charmes qui manquent à votre Epoux : Que la force du devoir vous tienne lieu de la tendreſſe que vous ne ſentez pas : C'eſt dans ces ſortes de ſituations que la vertu eſt difficile à pratiquer ; mais c'eſt auſſi le tems où elle eſt la plus néceſſaire, & qu'elle ſe fait voir avec le plus d'éclat.

Une femme parfaitement heureuſe, qui ne manque en rien à ſes devoirs, eſt eſtimée ſans être louée, parce qu'elle eſt obligée à cette conduite dès ſa naiſſance ; mais une femme malheureuſe & ſage eſt eſtimée & louée avec bien plus de force : On croit qu'elle en fait plus qu'elle ne peut, lorſqu'on la voit oppoſer avec fermeté ſa vertu à ſes malheurs.

L'état de Fille ou de Veuve mérite encore quelque atten-

tion, & je le trouve expoſé à des accidens qui ne me paroiſſent pas moins dangereux. Une fille qui reſte ſans pere & ſans mere, libre de ſes actions, ne ſçauroit trop s'obſerver : Tout lui fait tort, elle ne fait aucun pas qui ne porte coup à ſa réputation : Si elle voit grand monde, elle paſſe pour coquette ; ſi elle n'a qu'un certain nombre d'amis, on lui donne une intrigue ſecrette, & enfin on juge d'elle avec d'autant moins de charité, qu'on ſçait que perſonne ne peut répondre de ſa conduite C'eſt alors que je conſeillerois la retraite ; mais ſans faire de vœux, ou du moins je voudrois qu'elle choisît, dans les femmes les plus ſages, celle qui lui paroîtroit la plus capable de conſerver ſa réputation, & qui la regardant comme ſa mere, la mît à l'abri

d'une médiſance qui ne trouve toujours que trop à ſe manifeſter.

Songez-y donc, ma chere Julie, ſi le Ciel vous portoit à vouloir reſter libre, ne profitez de cette liberté, que pour rendre votre ſageſſe plus parfaite & plus pure.

Si vous prenez un époux, & que le Maître de nos vies vous l'enleve ; gardez-vous d'imiter ces femmes, qui n'ayant plus à répondre d'elles à perſonne, menent une conduite irréguliere, & qui, ſous l'épaiſſeur d'un crêpe, croyent pouvoir cacher l'iniquité de leurs cœurs : Une veuve a bien plus de compte à rendre de ſes actions, qu'une femme, ou qu'une fille. L'état par lequel elle a paſſé, lui doit faire garder un *decorum* bien plus grand, puiſqu'elle doit repren-

dre la modeſtie d'une fille, en poſſedant la ſcience d'une femme : La ſageſſe & la prudence doivent inceſſamment la ſuivre & la guider, & lorſqu'elle peut ſe voir dégagée des ſoins d'une famille, ou des embarras qui la retiennent dans le monde, le meilleur eſt pour elle de s'en priver pour jamais : elle en connoît tous les défauts, elle en ſçait toutes les injuſtices & les chagrins, les douceurs qu'elle peut y avoir goûtées, ne pouvant en égaler les malheurs, le Cloître eſt pour elle un azyle ſûr & tranquille. Ah ! qu'une Religieuſe de cette nature eſt une offrande agréable à Dieu. Qu'elle ſent bien toute la force de la grace, & qu'elle eſt pénétrée du plaiſir de ſe livrer ! Revenue & détachée des choſes du monde, le bandeau, le voile, & la gril-

le lui deviennent des ſujets de joye & de conſolation.

Si j'étois maîtreſſe d'inſtruire les femmes, comme je la ſuis de vous donner des leçons, on ne verroit dans les Cloîtres que les filles qu'un âge mur a portées à faire des vœux avec réflexion, & des veuves, à qui l'experience donnant encore plus de lumieres, ne choiſiſſent la retraite que par leur ſeule volonté : On ne verroit plus de ces Vocations forcées, de ces victimes de famille & d'intérêt, dont l'enfance ſoumiſe & timide, n'a pas la force de s'oppoſer à des ordres abſolus.

Je ne prétends pas cependant faire entendre qu'une jeune perſonne ne puiſſe avoir une véritable vocation ; la grace opere ſur tous les cœurs, & les plus purs ſont les plus dignes d'être offerts à Dieu ; mais il eſt bien rare,

aujourd'hui, de trouver de semblables holocaustes : & dans le grand nombre de nos Vierges voilées, celles qui sont contentes en forment la plus petite partie.

Faites donc attention, ma chere Julie, à tout ce que je viens de vous dire, & ne vous engagez jamais dans l'un ou dans l'autre genre de vie, sans de solides réflexions : Consultez toujours la raison, elle vous fera connoître vos forces ; & lorsque vous voudrez prendre un parti, dépouillez-vous de passion, vous choisirez juste.

Je vous ai conduite dans les differens états de la vie, je crois n'avoir rien oublié de ce qui peut vous servir à les connoître ; il est des choses que j'aurois pû étendre davantage ; mais j'ai voulu vous instruire, sans vous en-

nuyer ; les inſtructions ayant toujours quelque choſe de dur & de ſérieux qui dégoûte la jeuneſſe : Je me ſuis attachée à vous rendre mes préceptes doux & humains, ne voulant pas vous donner une vertu farouche & difficile à ſuivre ; Je vous l'ai fait voir telle qu'elle ſe doit pratiquer, ſans chercher à ſatisfaire l'eſprit.

J'ai voulu toucher votre cœur par les endroits qui pourront un jour lui devenir ſenſibles. Comme c'eſt le cœur qui cauſe ſouvent la plus grande partie de nos malheurs, c'eſt à lui que j'ai parlé : En vous écrivant, j'aurois peut-être dû vous citer des exemples ; mais, perſuadée que ce que nous n'avons pas vû, ne nous touche que foiblement, je n'ai employé que des traits généraux pour vous convaincre ; bien

assurée que vous connoîtrez la vérité de mes paroles, lorsque le monde vous sera connu.

Voilà, ma chere Julie, ce que j'ai crû devoir faire pour votre repos & pour le mien. Quand vous lirez cet écrit, imaginez-vous, pour le goûter, qu'il part bien moins d'une Mere que l'âge rend sévére, que d'une amie dont la tendresse a cherché les moyens de vous perfectionner; n'allez point développer si celle qui vous donne des leçons les a suivies pour elle-même, & songez seulement que quiconque les peut donner, a pû les suivre; les défauts d'autrui ne devant point nous servir de modéle, mais simplement d'exemple pour les éviter. Vous m'avez fait voir tant d'empressement à suivre mes volontés, que j'espere que cet abregé de votre conduite pourra

servir

ſervir à tous les inſtans de votre vie, ſur laquelle je prie le ſouverain Etre de répandre ſes dons ſacrés & précieux.

Lorſqu'Uranie eut achevé de lire : Il faut convenir, dit Thelamon, que voilà une aimable façon d'inſtruire. Il regne dans cet Ouvrage un caractere de tendreſſe & de douceur qui en augmente le prix J'en ſuis charmée, dit Felicie, & je trouve Julie ſi capable de ſuivre ces conſeils, que l'Auteur & l'objet m'en ſont mille fois plus recommandables.

Pour moi, dit Orſame, je mettrai tous mes ſoins à rendre l'adorable Julie ſi heureuſe ſous les loix de l'Hymen, que j'eſpere qu'elle n'aura point à ſe ſervir des leçons de Philimene pour ſoutenir le poids d'un nœud mal

assorti. Vous êtes tout propre à cela, dit Orophane, & je ne doute nullement que vous ne jouissiez l'un & l'autre d'un bonheur parfait.

Avouez, ajouta Florinde, que cette maniere d'instruire la jeunesse, est bien meilleure qu'une fâcheuse sévérité : & que le cœur se porte aisément à la vertu, lorsqu'on la lui fait connoître avec délicatesse.

J'en conviens, dit Camille, & je ne puis souffrir la méthode des peres qui veulent, à coup de marteaux, conduire leurs enfans aux belles choses, & qui à force de sévérité, leur inspirent plus de crainte que de respect & de tendresse. C'est ce qui fait, dit Arimon, que nous voyons quantité d'hommes & de femmes, qui, dégagés du joug paternel, se livrent aveuglément

à leurs paſſions : Les préceptes d'honneur & de ſageſſe ne leur ayant été donnés qu'avec rudeſſe, ils ne jouiſſent pas plutôt de la liberté, qu'ils en méſuſent; & de tant de remontrances, il ne leur reſte que le ſouvenir de la mauvaiſe hûmeur de ceux qui les leur faiſoient.

Cela me fait ſouvenir, dit Thelamon, d'un trait que Montaigne rapporte au ſujet de l'éducation des enfans : Il blâme, comme nous, la trop grande ſévérité des Peres, & l'attachement qu'ils ont à ſe faire craindre bien plus qu'à ſe faire aimer, en retranchant même les tendres noms que leur impoſe la nature, le fils appellant ſon pere, Seigneur, & ſa mere, Madame. Il conte, à propos de cela, qu'un homme de diſtinction de ſes amis, ayant perdu à

l'armée ſon fils unique, qui étoit d'une grande eſpérance, s'entretenoit avec lui de la douleur que lui cauſoit cette perte, lui diſoit : Mon plus grand chagrin, c'eſt d'avoir élevé ce fils avec une ſi grande ſévérité, qu'elle lui a toujours voilé, pour ainſi dire, la tendreſſe que j'avois pour lui ; & je me reproche ſans ceſſe de ne lui avoir jamais montré à découvert la force de l'amour paternel ; mon déſeſpoir etant d'autant mieux fondé, que je ſuis ſûr qu'il eſt mort dans l'idée que je ne l'aimois que foiblement.

Voilà un regret bien touchant, ajouta Thelamon, & une belle leçon pour des peres. Montaigne fait là-deſſus les réflexions que nous faiſons auſſi ; mais je voudrois qu'elles ne ſe bornaſſent pas à raiſonner, &

que nous ſçuſſions en profiter.

Ce ne ſont pas les Peres ſeuls, dit Orophane, qui doivent s'appliquer cet exemple, il eſt pour tous les hommes en général, qui ne connoiſſent jamais le prix des choſes que lorſqu'ils ne les poſſedent plus : Il ſemble que l'excellence de ce qu'on a poſſedé, ne ſe puiſſe bien connoître que lorſqu'on le perd : Un pere, un fils, un ami, un grand Roi, un Héros ne ſont jamais reſpectés, aimés, & conſiderés auſſi fortement pendant leur vie, qu'ils le ſont après leur mort. Le regret de leur perte ayant cela d'extraordinaire, qu'il rappelle à la mémoire les actions que leur exiſtance avoit fait négliger.

Cela eſt ſi vrai, dit Beliſe, que les Romains ne ſçûrent jamais mieux ce que valoit Coriolan, que lorſqu'ils l'eurent ban-

ni, & que les Volſques qu'il avoit ſi ſouvent battus, l'eurent fait leur Général, & que ſous ſa conduite ils eurent gagné pluſieurs batailles, & rangé la victoire de leur côté.

De cette maniere, dit Orſame, la régle la plus aſſurée pour connoître le prix d'un grand Homme, ce ſeroit d'en être privé. Sans doute, ajouta Thelam n, Metellus ſurnommé le Macédonien, comprend en peu de paroles ce qu'on peut dire là-deſſus, lorſqu'il s'écria à la mort de Scipion l'Afriquain : Accourez ! accourez ! habitans de Rome, les murailles de notre Ville ſont bouleverſées ; ſignifiant par là de quel prix étoit pour la République la vie de ce Héros.

Nous avons cent exemples anciens & modernes, dit Uranie,

que la perte d'un Chef, d'un Général, ou de quelque grand Magiſtrat, cauſe ſouvent celle d'un Etat, d'une Ville, ou d'une armée. Le fameux Liſca, Général des Huſſites, qui avoit déja perdu un œil en Hongrie, après avoir gagné trois batailles contre les Impériaux, perdit l'autre œil à la derniere. Les Huſſites au déſeſpoir le prierent de leur nommer un autre Général. Il le fit, mais ce changement funeſte leur attira malheur ſur malheur. Ayant perdu deux batailles conſidérables, ils prirent une déliberation unanime d'aller trouver Liſca, pour le prier de ſe remettre à leur tête, & de reprendre le Généralat. Il eut beau s'en excuſer, il fallut qu'il reprît le bâton de commandement, & le fit ſi heureuſement, que tout aveugle qu'il

étoit, il remporta plusieurs grandes victoires sur les Impériaux, & rétablit les affaires de ses compatriotes.

Le Chef des Cenirois étant mort, la Ville fut prise deux jours après. Les Romains n'eurent pas plutôt appris la mort d'Hosticus Hostilius, qui fut tué au commencement du combat, que l'armée se débanda, & prit la fuite. Ils firent la même chose, dit Orophane, à la mort du Consul Flaminius, & à celle de Marcus Valerius Publicola.

Et quel changement funeste, ajouta Thelamon, n'apporta pas aux affaires des Romains la mort de Quintus Fabius ? Celle de Marcellus n'empêcha-t elle pas la Ville de Locres d'être prise par l'Armée Romaine ? Cneus Scipion n'eut pas plutôt perdu la vie, que les Carthaginois se crurent

crurent triomphans, & les Romains vaincus.

Il en ſeroit arrivé de même, dit Orſame, ſans la prudence de Publius Volumnius, qui ayant vû tomber mort le Conſul Valerius, le couvrit lui-même, & tint cette perte ſi cachée, que l'Armée n'en ſçut rien qu'après le gain de la bataille. Camille effrayoit les ennemis par ſa ſeule préſence, & fut toujours ſuivi de la victoire. La réputation d'Alexandre étoit ſi répandue, qu'il étoit connu dans les climats les plus éloignés; & que tous les hommes ſe faiſoient honneur de lui obéir, & mépriſoient les autres Chefs.

Cette converſation ayant mené la Compagnie juſqu'à l'heure de la promenade, elle ſe rendit au bord de l'eau. On s'entretint aſſez long-tems de choſes ordi-

naires ; mais le difcours s'étant tourné fur la Poëfie, Felicie dit qu'elle vouloit regaler Belife d'un morceau, qui n'avoit jamais vû le jour, & qu'elle croyoit qu'il lui feroit plaifir. On la pria fort de le dire, ce qu'elle fit ainfi.

REFLEXIONS D'OLYMPE fur l'inconftance des Hommes.

DAns un bois folitaire au bord d'une Onde pure,
L'autre jour en rêvant je conduifois mes pas;
De ces lieux cultivés par la feule Nature,
J'admirois en rêvant les ruftiques appas.
Voilà, dis-je en fecret, comme tout devroit être.
La beauté paroîtroit fans fecours & fans fard,
Et le cœur ne tenant que de fon premier Etre,
S'expliqueroit toujours fans détour, & fans art.
L'amant feroit fidéle, & l'Amante fincere;
Dans des Jeux innocens le tems s'écouleroit.

On ſe plairoit toujours, ſans trop chercher à plaire,
Et l'eſtime ſur tout jamais ne finiroit :
Mais, hélas ! Où trouver un ami véritable ;
De la tendre amitié les Temples ſont déſerts,
De ſon frere cruel, le culte condamnable
Lui ravit la moitié des cœurs de l'Univers.

Je trouve ces Vers tout-à-fait de mon goût, dit Beliſe, & la ſimplicité, dont cette Olympe fait tant de cas, eſt très-noblement décrite. Je conviens de cela, dit Orophane ; mais il ſemble que cette belle Philoſophe ait de grands ſujets de ſe plaindre de nous, puiſqu'elle croit qu'on ne peut trouver un véritable ami, ce qui ſuppoſe qu'il n'eſt point d'honnête homme. Elle a peut-être été aſſez malheureuſe, dit Thelamon, pour n'en avoir pas trouvé ; mais cela ne prouve nullement qu'i n'y en ait point. Je voudrois bien

connoître Olympe, dit Julie, & ces Vers me donnent une forte eſtime pour elle. Elle eſt très-digne auſſi d'être eſtimée, répondit Felicie, & ſes avantures mériteroient fort votre attention : mais je ſuis obligée au ſecret pour quelque tems ; & comme elle eſt fort loin d'ici, & que je n'ai point de ſes nouvelles, je ne pourrois vous rien dire de poſitif, ce qui me conſole de la diſcretion à laquelle je me ſuis engagée.

En parlant ainſi, Felicie tourna les yeux par hazard ſur Arimon, & elle le trouva ſi changé, qu'elle lui demanda tout haut s'il ſe trouvoit mal. Cela fit faire attention à la Compagnie, qui s'empreſſa fort auprès de lui. Ce n'eſt rien, leur dit-il, avec une triſteſſe extrême : le nom d'Olympe a frappé mon eſprit d'un ſouvenir douloureux ; mais je vous

ſupplie de permettre que j'imite la diſcrétion de Felicie, & de ne m'en pas demander davantage.

Ce diſcours fit rêver Felicie quelques momens ; & pénétrant une partie d'un myſtere qu'on ne lui avoit dévoilé qu'imparfaitement, elle ſe repentit d'avoir nommé Olympe ; mais pour rompre une converſation qui commençoit à devenir ſérieuſe : Il ne faut point contraindre ſes amis, dit-elle, & ſans preſſer Arimon ſur un ſujet qui lui fait de la peine ; il pardonnera notre attention à l'eſtime que nous avons pour lui ; & pour changer un diſcours qui le gêne, je voudrois bien que Camille & Florinde nous contâſſent leur Hiſtoire, & le commencement de la belle amitié qui les unit. Je le veux bien, répondit Camille en riant, écoutez-moi, je vais commencer.

Nous sommes deux filles de deux sœurs, par conséquent cousines germaines. Nous avons été élevées ensemble ; nous sommes restées nos maîtresses fort jeunes. La simpatie de concert avec la nature, a lié nos cœurs ; nos biens sont communs, nous vivons ensemble sans envie, sans ambition, & sur tout sans amour. Vous voyez que cela ne fournit pas de grands évenemens.

La Compagnie rit fort de la maniere enjouée de Camille. En vérité, dit Orophane, si tout le monde vivoit ainsi, Arimon, Orsame, & Julie ne nous auroient pas donné tant d'attention. Je ne suis point la dupe de Camille, dit Uranie, & quoiqu'elle dise, j'ai quelquefois vû sa joye alterée par la rêverie ; & le serieux de Florinde m'a paru dans des tems mêlé d'une joye douce & tran-

quille, qui denotoit la ſituation de ſon cœur.

Ne vous y trompez pas, belle Uranie, dit Camille avec vivacité ; c'eſt pour la commodité de nos amis que nous en uſons ainſi ; & pour ne pas tomber dans un parallele ennuyeux, lorſque Florinde badine, je rêve, & quand je ſuis le feu de mon temperamment, Florinde eſt ſérieuſe, & par cette alternative nous trouvons le ſecret de ne point ennuyer nos amis.

A ces mots, on donna mille louanges à l'humeur charmante de Camille ; & comme elle avoit remis la joye dans la converſation, on la pria de ſubir les loix de la Societé, en lui faiſant part d'une Lettre qu'elle avoit écrite en Province à une de ſes amies le premier jour de l'An. La voici, dit-elle, je ne me fais pas prier,

& ma présomption ne va pas jusqu'à cacher mes Ouvrages.

LETTRE EN VERS.

Vers vous, ma Muse ayant pris son élan ;
Par son calcul, ô Fille incomparable !
Compte que cette Lettre au second jour de l'an ;
Sera mise en vos mains, ou bien sur votre table.
L'un ou l'autre il n'importe, elle aura le bonheur
De trouver un instant à pouvoir vous instruire
Des souhaits que, pour vous, ose former mon cœur,
Et que je voudrois bien de vive voix vous dire :
Si le Ciel que j'implore est sensible à mes vœux,
En santé, dans la joye, & parmi l'abondance,
Vous coulerez des jours incessamment heureux,
Et les Parques sur vous n'auront point de puissance :
Le funeste fleau qui cause tant de pleurs,
Loin de vous à jamais portera son empire,
Et bientôt vous viendrez, évitant ses fureurs,
Partager l'air qu'en ces lieux je respire.

Fait à Paris ce dernier an,
Pour qu'au premier ſans négligence,
Dans l'aimable pays qu'habite l'Hortolan,
Elle vous ſoit rendue en toute diligence.

Cette Lettre ne dément point le caractere de Camille, dit Beliſe, & ſon amie a dû être très-contente d'une auſſi galante marque d'amitié. Elle le doit en effet, répondit Florinde; car il faut que Camille aime beaucoup, pour donner l'eſſort à ſa Muſe. Elle a ſouvent voulu travailler ſur des ſujets indifferens, ſans pouvoir y réuſſir; mais lorſque ſon cœur ſe met de la partie, elle eſt ſûre de produire de fort jolies choſes.

Il faut avouer, dit Orophane, que l'eſprit eſt un ornement bien néceſſaire pour la Societé & pour ſoi-même; on ne peut s'ennuyer, & l'on n'ennuye jamais les autres.

Il eſt tant de ſortes d'eſprits, dit Florinde, qu'on ne peut guères répondre de ne ſe pas ennuyer avec eux. Il eſt vrai, dit Julie, qu'il faut beaucoup d'eſprit pour ſçavoir plaire; cependant, répondit Beliſe, il eſt des gens qui en ont infiniment, & qui ne plaiſent pas. Je ſçai des perſonnes d'une grande ſcience, & d'une érudition achevée, avec leſquelles je ne puis m'amuſer; & j'ai quelques amis d'un eſprit moins ſublime, dont la converſation a des charmes pour moi : peut-être que leur eſprit eſt plus à la portée du mien, & que je n'en ai pas aſſez pour les autres. Cela eſt bien modeſte, dit Uranie; mais lorſqu'on n'ignore de rien, comme vous, on eſt à portée de tout.

J'ai un Ouvrage ſur ce ſujet, qui pourra décider cette queſtion : Il eſt d'une de mes amies,

qui l'adreſſe à un des ſiens. Le voici, ajouta-t-elle, en tirant de grandes tablettes; auſſi bien cela nous donnera occaſion de ſuivre nos amuſemens ſans interruption.





Dissertation sur l'Esprit.

M'Etant souvenue d'une conversation que nous eumes un jour ensemble sur l'esprit, il me prit envie de mettre sur le papier ce que je vous en dis, pour combattre l'excès de modestie où vous me parûtes sur vous-même : Vous me soutintes en termes choisis, avec des expressions toutes spirituelles, que vous n'aviez point d'esprit. Il me parut plaisant de vous voir employer mille traits d'érudition, accompagnés des graces de l'éloquence, les plus beaux soutiens de l'esprit, pour me prouver que vous n'en aviez point. Cela me

donne ſujet aujourd'hui de vous parler, comme ſi j'en avois, & de chercher à vous le définir, tant votre modeſtie me donne de hardieſſe.

Il eſt, ſelon moi, trois ſortes de gens d'eſprit; le Sçavant, le Pedant, & le naturel cultivé. Le Sçavant donne les Belles-Lettres, & n'eſt ſouvent pas auſſi agréable qu'utile; un génie renfermé dans ſon Cabinet, n'en ſort qu'avec peine, & retient toujours de ces ombres favorables, qui lui font écrire de ſi belles choſes, & qui ne lui permettent pas d'en dire dans la converſation familiere: étant trop plein de ce qu'il vient de faire, ou trop occupé de ce qu'il veut compoſer, il ne ſort que rarement de ſon entouſiaſme, & trouvant tout au-deſſous de ce qu'il penſe, on ne le voit jamais qu'abſtrait & ſérieux. J'aime donc

beaucoup mieux lire ſon Livre, que l'entendre parler.

Le Pedant eſt celui, qui gonflé d'avoir paſſé par tous les degrés du College, ne peut parler qu'aux Grecs & aux Latins ; & qui ſe faiſant une loi d'avoir toujours quelque opinion erronée à ſoutenir avec emportement, vous rend ſa ſcience ennuyeuſe & fatigante, & l'on fuit ces ſortes de gens avec plus de ſoin qu'on ne fuit les bêtes.

Le veritable eſprit, ſelon moi, eſt le naturel cultivé, qui, ſans rien tenir de la rudeſſe du Sçavant, & du dogmatiſme du Pedant, mérite ſeul le nom d'eſprit. Un homme dont l'éducation aura été pouſſée aſſez loin, pour lui donner une teinture des Sciences, auquel une grande lecture a donné des lumieres, que le Ciel a doué d'une mémoire

heureuſe, & qui joint à cela ce qu'on appelle du monde, a plus d'eſprit que le Sçavant, & plus de ſcience que le Pedant. Il unit enſemble le brillant de la converſation à la ſolidité du jugement.

Qu'on lui parle de l'Hiſtoire, de la Fable, ou des Philoſophes, ſa mémoire lui fournira ce que la lecture lui a fait apprendre. Son jugement lui fait citer à propos, ſon brillant le fait conter agréablement, & ſon naturel heureux lui donne de la délicateſſe & du goût : Il connoît tous les Arts ſans les pratiquer, il en parle avec ſageſſe ; mais il en parle bien : les Auteurs lui étant connus, il juge ſainement, & ſa critique eſt juſte : ſans faire de Vers, il ſe connoît en Poëſie, & ſans faire de Livres, il ſçait diſtinguer les bons. Une ſorte

preuve de ce que j'avance, c'eſt que nous voyons tous les jours l'Hiſtorien, ou le Poëte, remettre à la déciſion de l'homme d'eſprit, la bonté de ſon Poëme, ou de ſon Livre, le monde étant rempli de plus de gens d'eſprit, que de gens véritablement ſçavans.

Le Sçavant connoît l'homme d'eſprit, & l'homme d'eſprit trouve les fautes du Sçavant.

Eſt-il néceſſaire d'avoir une grande voix pour ſçavoir la Muſique? & ne peut-on avoir de l'eſprit, ſans être ſçavant? Ce ſeroit un grand malheur pour la nature, s'il falloit toujours y joindre les agrémens de l'Art pour la rendre paſſable. On cultive la terre pour la faire produire plus aiſément; mais on ne l'accable point des choſes propres à la rendre féconde, & l'on n'eſtime

n'eſtime pas moins celles qui ne rapportent qu'une fois l'année, pour en ſçavoir d'autres qui doublent le revenu.

Le Sçavant ſans monde & ſans expérience, reſſemble à cette terre, qui ne conçoit qu'à force d'être remuée & fumée, & qui malgré les ſoins du Laboureur, fait bien tôt rencontrer le tuf. Tels ſont les eſprits pleins des argumens de Logique ; ils ſe conſument en grands raiſonnemens, dans leſquels on trouve très peu de raiſon, & la ſeule ſuperficie de l'eſprit.

L'Homme ſçavant croyant que la ſcience ſuffit, pour avoir de l'eſprit, néglige ce qui peut lui en donner : l'Homme d'eſprit au contraire, s'imaginant n'en point avoir, parce qu'il manque de ſcience, cherche à réparer ce prétendu défaut par tout ce

qui peut enrichir les dons qu'il a reçus de la nature ; & cette application le met ſouvent au-deſſus du Sçavant, & l'y égale toujours.

Pourroit-on dire avec juſtice, que les femmes ont de l'eſprit, s'il falloit abſolument le ſecours de la ſcience pour en avoir ? Les femmes en général ne ſont point ſçavantes ; cependant elles poſſedent la délicateſſe des expreſſions, & la facilité de bien écrire. Ces préſens de la nature les élevent au point, que les hommes de Lettres les plus éclairés eſtiment quelquefois aſſez leur déciſion, pour s'y rapporter.

Il n'eſt donc pas néceſſaire d'être Grec, Latin, Phiſicien, Métaphiſicien, Rhétoricien, enfin Philoſophe achevé, pour avoir de l'eſprit. J'oſe même avancer ici que les perſonnes qui ont

porté leur ſçavoir au dernier période, n'ont point été faites pour la Societé. Leur eſprit abſorbé par une étude trop continuelle, ſur les choſes les plus abſtraites, leur ôte ce qu'il faut pour plaire & pour amuſer.

La ſcience n'a qu'un point, qui eſt de ſçavoir ; mais l'eſprit a mille reſſources qui ſuppléent à la ſcience : on paſſe avec plaiſir des jours entiers dans la compagnie d'un homme d'un eſprit naturel cultivé ; & l'on ne peut être que très peu de tems avec celui, dont la ſcience eſt infuſe. L'imagination ne ſçauroit être inceſſamment tendue à des objets ſi relevés, il faut qu'elle s'abaiſſe pour ſe délaſſer, il faut qu'elle retombe dans la ſimplicité, dans laquelle la nature l'a formée. C'eſt le centre de ſon repos ; elle y goûte des douceurs

qui sont souvent au-dessus de la gloire des Sçavans.

Il faut tant de choses après tout pour soutenir ce titre, que, dans certains momens de chagrin, je lui préfererois presque l'ignorance. Et je soutiens enfin que celui qui ne possedera que l'esprit naturel & cultivé, comme je viens de le peindre, passera, & doit toujours passer pour en avoir infiniment.

Lorsqu'Uranie eut achevé de lire, la Compagnie la remercia de lui avoir fait part de ce petit Ouvrage, qu'elle trouva bien écrit. Orophane qui joignit à un extérieur assez froid une humeur extrêmement aimable, voyant que la conversation ne cessoit point d'être sérieuse, voulut la réveiller. Je crains fort, dit-il, que Felicie ne me trouve

plus d'efprit ; l'ouvrage que je viens d'entendre me fait trembler, & s'il faut pour plaire avoir celui qu'on a dépeint, je fuis un homme perdu.

Il eft tant de différentes façons de plaire, lui dit Uranie, que vous pouvez aifément trouver la vôtre pour l'efprit : il ne vous manque rien, & je ne vois pas que vous ayez un grand fujet d'appréhenfion.

Vous me flattez agréablement, Madame, répondit-il ; mais je voudrois bien fçavoir, pour ma fatisfaction, fi la charmante Felicie trouve un peu dans mon efprit, de celui qu'il faut pour plaire. Je n'ai garde, lui dit-elle en riant, de m'expliquer là-deffus ; car fi je vous dis que votre efprit ne me plaît pas, cela vous chagrineroit ; & fi je vous affurois qu'il me plaît,

vous en tireriez un avantage que je ne ſuis pas d'avis de vous donner. C'eſt-à-dire, répondit Orophane, que vous traitez mon eſprit comme mon cœur, & que vous voulez toujours laiſſer leur ſort indécis.

Mon cher Thelamon, continua-t-il, en ſe tournant de ſon côté, prenez je vous prie Felicie à part, & ſçachez de grace ce qu'elle penſe de mon eſprit. Thelamon ſourit de la priere de ſon ami. Voilà, lui dit-il, une plaiſante curioſité: Pouvez-vous douter de ce que penſe Felicie ſur cet article, elle a trop d'eſprit elle-même, pour ne pas connoître tout le mérite du vôtre. Mais ce n'eſt pas aſſez, répondit-il, je voudrois qu'elle me le dît, & je jugerois par-là, que ma perſonne pourroit demander près d'elle la pro-

tection de mon esprit, si j'étois sûr qu'il eût le bonheur de lui plaire.

L'expression d'Orophane divertit beaucoup la Compagnie, & Felicie ne put disconvenir qu'il n'eût l'esprit qu'il falloit pour être très-aimable.

Je vous avoue, dit alors Florinde, que je voudrois fort être sçavante, & que je ne trouve rien de si beau, que de sçavoir plus que les autres. C'est une ambition bien louable, dit Thelamon, les Sciences ont toujours été respectables, & ont fait de tout tems de fortes impressions sur le cœur des plus grands hommes, témoin ce que Pline raporte, qu'un homme vint exprès de Cadix à Rome pour voir Tite-Live; ce qu'il n'eût pas fait pour voir César-Auguste, qui commandoit à tout le monde, ni même pour

voir Rome, qui étoit pour lors l'archive, & le magasin de tout l'univers.

Caton après avoir conduit les Armées Romaines, se mit à écrire de l'Art Militaire, disant que la valeur d'un homme n'avoit qu'un tems; mais que les conseils qu'il laissoit par écrit, étoient à jamais utiles à la République. C'est ce qui faisoit dire à Ciceron, ajoûta Orsame, qu'il n'estimoit pas moins Solon que Temistocle, la victoire de l'un n'ayant été qu'une fois utile, mais que les bons conseils qu'avoit laissé Solon servoient éternellement.

Il est vrai, dit Orophane, qu'on ne peut trop priser un bon conseil, & que c'est la chose du monde la plus nécessaire aux hommes, soit Princes ou Particuliers. Conon l'Athenien commandant

mandant en Chef l'Armée du Roi de Perſe, ſe trouva traverſé dans tous ſes deſſeins par les brigues & les intrigues des Grands, qui jaloux de ſa gloire, le faiſoient manquer non ſeulement d'argent, mais encore des choſes les plus utiles à l'exécution de ſes projets ; il s'en plaignit pluſieurs fois, mais ſes ennemis empêchant que ſes plaintes n'allaſſent au Roi, il fut obligé d'envoyer un homme de confiance, qui ayant eu le bonheur de pénétrer juſqu'au Trône, peignit ſi bien les beſoins de l'Armée, & le déſeſpoir du Général, que le Roi, à l'inſçû de ſes Miniſtres, lui écrivit de ſa main qu'il n'avoit qu'à lui conſeiller ce qu'il y avoit à faire pour réparer ce malheur. Conon lui répondit qu'il falloit donner l'adminiſtration de ſes Finances

à un ſeul, & à lui, le laiſſer maître du tréſor de l'armée. Le Roi donna ſes ordres à l'inſtant pour que cela fût exécuté. Alors Conon maître de l'Armée & de l'argent, entra dens le pays ennemi, le ravagea, prit leurs Villes, fit nombre d'eſclaves, & revint à la Cour comblé des honneurs dûs à ſes victoires, avec le titre glorieux que le Roi lui donna, de grand Capitaine, & de ſage Conſeiller.

Cela me fait ſouvenir, dit Uranie, de la réponſe que fit un Général Perſan, auquel on demandoit par quelle raiſon ſes entrepriſes étoient ſi malheureuſes, quoique ſes diſcours fuſſent ſi ſages, & ſes meſures ſi bien priſes; à quoi il répondit qu'il étoit ſeul maître de ce qu'il diſoit & de ce qu'il penſoit : mais que la Fortune, le Roi, & l'Armée l'é-

toient de l'exécu ion.

Cette réponse est très-juste, dit Orophane, d'autant plus que la jalousie & l'intérêt particulier l'emportent souvent sur l'intérêt public. De-là vient la fausse maxime de la plûpart de ceux qui ont la vogue, de ne jamais avancer ceux en qui ils reconnoissent les talens, & les vertus nécessaires pour les égaler, & même les surpasser, quoique l'Etat en ait besoin : Cependant l'incertitude des événemens de la guerre est si grande, ils dépendent de tant de ressorts, & sont si variables, qu'un Chef ne peut être certain d'être toujours vainqueur & fortuné, n'étant pas assuré d'avoir les mêmes gens pour lui, ou contre lui ; le tems, les lieux, & les occasions décidans souvent de sa gloire & de son bonheur.

Alexandre étoit, ſans contredit, un grand Homme ; mais ſa réputation a dû une partie de ſon éclat à la ſtérilité des grands Capitaines de ſon tems. Il eſt bien différent d'avoir pour ennemis des hommes, ou des femmes ; reproche qui fut fait à ce même Prince, que ſa gloire eût été moins grande, s'il avoit eu à combattre un Valerius, un Corvinus, un Manlius, un Torquatus, un Decius, un Papyrius, ou quelqu'autre de ces Héros de l'ancienne Rome, dont le moindre méritoit tous ces triomphes.

En effet, dit Beliſe, il n'étoit pas mal-aiſé de vaincre un Prince effeminé comme Darius, que la molleſſe & l'oiſiveté empêchoient de connoître la veritable gloire & la vertu, & qui traînoit toujours après lui un monde de femmes & de courtiſannes.

Il eſt certain, ajouta Orſame, qu'il eſt des momens favorables pour l'Héroiſme & pour le Héros. Venir dans un tems peu fertile en grands Hommes, & ſous un Prince expert & belliqueux, c'eſt alors qu'il eſt aiſé de faire valoir tous ſes talens, qu'on peut mettre tout à profit, & que les plus petites actions prennent le titre de grandes & d'illuſtres, il ne me paroît pas ſurprenant que les Romains ayent été ſi heureux dans les Guerres qu'ils ont entrepriſes & ſoutenues, quoique dans les affaires militaires, la fortune & le hazard ayent la plus grande part; puiſqu'ils joignoient à leur valeur naturelle une prudence qui forçoit ce hazard & cette fortune à leur être favorables, en prévenant les coups de l'un & de l'autre, par l'application qu'ils avoient d'étudier

jusqu'au temperamement de ceux dont ils faisoient le choix pour commander leurs Armées. Cela est si vrai, que lorsqu'ils voulurent envoyer contre Asdrubal, ayant choisi Claudius Neron, brave Soldat & grand Capitaine, mais si vif & si entreprenant, qu'il croyoit que rien ne lui pouvoit résister, ils lui donnerent pour collegue & avec une égale autorité Livius Salinator brave, mais sage, prudent, & qui ne cherchoit à vaincre qu'avec les précautions nécessaires à un Général qui craint les caprices du sort. Claudius Neron au contraire vouloit remporter des victoires éclatantes aux dépens de tout ce qui pourroit arriver. Asdrubal leur tendit plusieurs piéges, dans lesquels l'impétuosité de Neron les auroit précipités sans la sagesse

de Salinator, qui ſçut les éviter.

Cette conduite lui fut ſi heureuſe, qu'un jour de ſon commandement, il tendit un piege à ſon tour à Aſdrubal, que le fin Carthaginois ne put éviter. Salinator l'attaqua, le vainquit, & remporta une victoire ſi complete, que les Romains décernerent pour lui ſeul les honneurs du triomphe, quoiqu'il ſollicitât le Senat pour le partager avec Neron; mais il ne put rien obtenir; il fallut qu'il triomphât ſeul, malgré ſes intentions qui lui firent autant d'honneur que ſa victoire. Les Romains en uſerent de même avec Fabius Maximus, & Marcellus.

En verité, interrompit Camille, je crois que vous avez fait aſſez briller votre eſprit, &

votre mémoire ; & que malgré le plaiſir qu'on prend à vous entendre, nous devons ſonger que l'heure du ſouper s'approche ſans que nous ayions bougé d'une place.

C'eſt nous dire fort obligeamment, répondit Orophane, que vous êtes auſſi fatiguée de nos diſcours que d'être aſſiſe.

N'importe, dit Felicie en ſe levant, Camille a raiſon, & puiſque Beliſe eſt obligée de partir demain de bonne heure, il eſt juſte d'avancer celle de ſon repos.

A ces mots toute la Compagnie ſe leva pour faire un tour de promenade : Elle avoit déja parcouru quelques allées, lorſqu'Uranie s'apperçut qu'Arimon n'étoit pas des leurs. En verité, dit-elle à Beliſe, Arimon me fait une peine extrême ; il a un

ſi grand fonds de mélancolie, qu'on voit qu'il ſe contraint infiniment pour ne donner attention à autre choſe qu'à ſa douleur. Nous avons fait tous nos efforts, répondit Beliſe, pour en découvrir la cauſe, ſans pouvoir y réuſſir ; & Orſame pour lequel il a pris une forte eſtime, n'a pû l'engager à lui en déclarer le ſujet : Nous croyons cependant que l'amour en eſt le principe.

Je le crois comme vous, dit Felicie, & le nom d'Olympe lui a cauſé tant de trouble tantôt, que je me perſuaderois aiſément que cette belle fille eſt celle qu'il aime. Si je pouvois concevoir comment il l'a connue ; car il faut que vous ſçachiez qu'Olympe par des malheurs extraordinaires, eſt obligée de fuir de Province en Province, va de Cloître en Cloî-

tre, & ne ſe laiſſe voir à perſonne du dehors : Je ne l'ai vûe & entretenue que par un effet de hazard.

Une niéce que j'ai, ayant pris le parti de la Retraite, voulant que je fuſſe à la céremonie qui l'arrachoit au monde pour jamais, me pria d'aller paſſer quinze jours avec elle : J'y fus, & en parlant des Filles de cette Maiſon que je trouvois d'une beauté parfaite, elle m'aſſura qu'il y en avoit une bien au-deſſus des autres, mais qui ſe cachoit avec un ſoin extrême.

Ce diſcours excita ma curioſité, & je priai ma niéce de faire en ſorte que je puſſe voir cette perſonne ; elle me dit que ce ne ſeroit pas ſans difficulté, mais qu'elle y feroit ſon poſſible. Effectivement le lendemain je vis entrer dans ma chambre ma nié-

ce & la belle inconnue ; à laquelle elle dit, en me la présentant : Ne craignez rien, charmante Olympe, Felicie est discrete. Je la trouvai toute des plus belles ; je la priai fort d'excuser ma curiosité, & elle m'en fit beaucoup d'avoir hésité à la satisfaire ; mais, Madame, ajouta-t-elle, j'ai des raisons essentielles pour n'être point connue : On commence même à s'inquiéter de ce que je suis, & sans les prieres de Celie, dit-elle, en parlant de ma niéce, je serois déja sortie ; mais la tendre amitié que j'ai pour elle ne m'a pas permis de lui refuser de rester encore quelques jours, aussi-bien que d'avoir l'honneur de paroître devant vous.

Je la remerciai de sa complaisance, & lui trouvai autant d'esprit que de beauté : Nous ne

fîmes que connoiſſance ce jour-là ; mais dans la ſuite elle prit tant de confiance en moi, qu'elle me conta une partie des choſes qui l'obligeoient à ſe cacher, en me priant de n'en rien dire qu'elle ne m'en eût donné la liberté de bouche ou par écrit.

Elle me fit préſent de pluſieurs de ſes Ouvrages, ſon eſprit étant orné d'autant de charmes, que ſon viſage. Je lui ai gardé un ſecret inviolable, & ſon nom n'étant de nulle conſéquence, j'ai crû le pouvoir dire, puiſque pluſieurs perſonnes peuvent le porter ; mais Arimon m'a fait voir que la moindre choſe eſt néceſſaire dans un ſecret. Il y a deux ans de cette avanture, & je n'ai point entendu parler d'elle depuis. Ma niéce me manda quelque tems après mon départ, qu'Olympe étoit partie peu de jours après

moi, & que l'on ignoroit le lieu où elle alloit.

Voilà des circonſtances bien extraordinaires, dit alors Uranie, & nous ne laiſſons pas d'être à plaindre de ce que Felicie joint la diſcrétion à ſes autres qualités : car de l'humeur dont je la connois, nous n'en ſçaurons pas davantage.

Je vous aſſure, répondit-elle, que ſi le ſecret étoit à moi, qu'il y auroit long-tems que je vous l'aurois confié, ne voulant jamais avoir rien de caché pour mes vrais amis ; mais cette affaire n'eſt pas une choſe ordinaire, cela pourroit intéreſſer quelqu'un, & me rendroit coupable envers une fille dont l'eſtime m'eſt précieuſe ; elle avoit tant de crainte d'être connue, qu'en me donnant une marque de confiance, elle m'en donna une de ſon

appréhenſion, ne m'ayant jamais voulu dire aucun des noms de ſa famille, ni des perſonnes intéreſſées dans ſon hiſtoire ; mais les faits en ſont ſi extraordinaires, que je ne doute point qu'on ne les découvrît pour peu qu'on voulût approfondir, & c'eſt ce qui m'engage encore à plus de circonſpection.

Mais, dit Orophane, je ne comprens pas, s'il eſt vrai qu'Arimon ſoit amoureux, quelle raiſon il a d'être triſte ; s'il eſt aimé, cela le doit conſoler de tout, & s'il eſt haï, ſa mélancolie ne le rendra pas plus aimable.

Vous jugez des autres par vous-même, dit Felicie, & parce que votre humeur vous porte à prendre les choſes de ſang froid, vous croyez que tout le monde en peut faire de même.

Pour moi, dit Florinde, je

conçois fort qu'une passion malheureuse peut nous rendre la vie à charge : Tout ce qui attaque le cœur est difficile à guérir, & les efforts qu'on fait pour rendre sa raison victorieuse, ne servent souvent qu'à donner plus de force au mal, qui nous possede ; & c'est, je crois, la situation où se trouve le triste Arimon.

Quoiqu'il en soit, dit Belise, c'est dommage pour ses amis & pour lui-même, de ce que sa mélancolie lui ôte la liberté de se faire connoître. Il est vrai, ajouta Julie, il a du mérite infiniment, son esprit est orné, ses sentimens sont généreux, & sa personne est aimable, en voilà assez pour être agréablement reçû par tout : mais, Madame, dit Orophane, en s'adressant à Belise, il y a long-tems que vous

connoissez Arimon, l'avez-vous toujours vû de cette tristesse ? Comme je n'ai eu de commerce, dit-elle, avec Armire sa mere que pour les intérêts d'Orsame, & qu'Arimon étoit l'objet de nos discussions, je ne l'ai connu parfaitement qu'à la mort d'Armire, & je l'ai toujours vû dans sa mélancolie, j'aurois peut-être crû qu'elle étoit produite par le chagrin de quitter un bien considérable, s'il ne s'étoit porté dans cette affaire avec une vivacité qui a détruit entiérement une idée si désavantageuse à sa générosité ; & depuis le retour d'Orsame, il lui a marqué une amitié si tendre, & une déférence si parfaite, quoiqu'il soit de trois ans plus vieux, que je ne puis douter de son désintéressement & de la noblesse de ses sentimens.

Ainsi

Ainſi donc, dit Camille en riant, il faut accuſer l'amour de tout, & je prévois que le ſilence d'Arimon, & la diſcrétion de Felicie pourront bien ne finir qu'au même tems.

Pendant que cette converſation conduiſoit inſenſiblement la Compagnie du côté de la maiſon, Orſame & Thelamon qui marchoient lentement derriere, en avoient une qui n'étoit pas moins intéreſſante ; car Orſame dont le cœur ſimpatiſoit avec le ſien, après l'avoir entretenu de diverſes choſes, lui marqua la joye qu'il reſſentoit de le connoître, & d'avoir vû Uranie, qu'il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer, & je vous trouve heureux, continua-t-il, mon cher Thelamon, d'être deſtiné à paſſer vos jours avec une perſonne d'un ſemblable mérite.

Hélas ! lui répondit-il, ce moment eſt encore bien éloigné ; & je rencontre tant d'obſtacles à mon bonheur, que je crains bien de ne le voir jamais.

Mais, lui dit Orſame, qui peut donc empêcher une ſi belle union? Je ne vois près de vous ni peres, ni meres à combattre, vous me paroiſſez tous deux libres de vous-mêmes, & je ne comprends pas ce qui vous oblige l'un & l'autre à retarder votre felicité. Pardonnez, ajouta-t-il, ſi je vous parle avec cette liberté ; l'eſtime & l'amitié que j'ai pour vous, l'autoriſe, & ſi ma curioſité vous faiſoit la moindre peine, je la condamnerois pour jamais au ſilence.

Vous me faites plaiſir, mon cher Orſame, répondit Thelamon, outre que l'on eſt toujours porté à ſoulager ſes maux en les

racontant, j'ai une si forte inclination pour vous, qu'il me seroit impossible de vous rien cacher. Ainsi donc apprenez que j'ai à combattre quelqu'un de plus terrible que toute une famille ensemble.

Uranie ayant perdu les auteurs de sa naissance de très bonne heure, est restée sous la puissance d'un Tuteur, qui non content de posséder son bien, veut s'emparer aussi de sa personne; & comme par le Testament de son pere, il est dit qu'elle ne pourra prendre un époux que de la main, & du consentement de ce Tuteur; & que cet homme est devenu éperduement amoureux d'elle, elle ne peut agir qu'avec contrainte : il a voulu l'obliger à l'épouser, mais Uranie ayant regardé cet hymen avec une aversion incroyable, a tout em-

ployé pour se soustraire du pouvoir de cet homme.

Je vins à la connoître dans le fort de ses chagrins avec lui. La voir & l'aimer furent pour moi la même chose; mais n'osant me déclarer, je pris le parti de la consoler, & de la servir secretement dans ses affaires de tout mon pouvoir, & de celui de mes amis. Mes soins & mon silence eurent le bonheur de réussir, ayant obtenu qu'elle seroit separée de son Tuteur, qui lui restitua une partie de son bien, à condition qu'elle ne se marieroit point de son vivant. Cet homme esperant toujours qu'elle changera de sentimens, & que l'intérêt la forcera à cette union, ne voulant en nulle façon se démettre du pouvoir que le Testament lui donne sur elle.

Uranie cependant n'ignorant pas la vivacité avec laquelle je l'avois servie, sans que son Tuteur que je voyois tous les jours, s'en pût douter, en eut une reconnoissance qui lui dévoila mon amour : Elle me fit la grace de me dire qu'elle s'en étoit apperçûe ; mais que n'étant pas maîtresse de sa destinée, elle me prioit de tenir mes sentimens extrêmement secrets ; & je n'ai point cessé de la voir depuis, & lui découvrant chaque jour quelques graces nouvelles, je voudrois être sûr d'avoir fait autant de progrès sur son cœur, qu'elle en a fait sur le mien.

Geronte, c'est le nom de son Tuteur, a quelque considération pour moi, parce qu'il ignore mon amour, n'étant pas assez aimé dans le monde pour que ceux qui le sçavent, ou qui s'en

doutent, prennent la peine de l'en inſtruire.

Uranie n'a pas plutôt paru ſa maîtreſſe, que ſon mérite, ſa vertu, & ſon eſprit lui ont acquis un nombre infini d'amis reſpectables : Elle s'en eſt choiſi quelques-uns, pour être inceſſamment avec elle, voulant que ſes actions ſoient éclairées de façon qu'elle ſoit à l'abri de la médiſance. Je me flatte qu'elle m'eſtime ; mais je ne ſuis point heureux, puiſque je ne la poſſede pas, & que je ne puis jouir de ſa vûe qu'en préſence de mille témoins, qui tous amis qu'ils ſont, ne laiſſent pas de m'ôter une liberté que j'acheterois du plus pur de mon ſang.

Voilà, mon cher Orſame, un abregé de l'état où nous ſommes, jugez à préſent ſi je dois

croire que mes peines seront bientôt terminées, puisque mon bonheur dépend de la mort de Geronte. J'avoue, lui dit Orsame, que vous êtes à plaindre ; mais il me paroît qu'il seroit aisé à Uranie de secouer un pareil joug, & qu'en prenant les voyes de la Justice elle mettroit Geronte à la raison.

Il n'est pas possible, dit Thelamon, de la faire consentir à cela, elle regarde avec effroi l'obligation de faire parler d'elle : elle s'imagine même une espece de honte à dire qu'elle ne veut point épouser Geronte, dans le dessein de donner sa main à un autre ; elle aime mieux souffrir, que de déclarer ses sentimens de cette façon, & sa sévérité va si loin, qu'elle éloigne de son esprit comme un crime, l'espoir de la mort de cet homme. Voilà un

caractere bien estimable, répondit Orsame, & je conçois fort qu'en vous rendant à plaindre, il vous en rend encore plus amoureux.

En achevant ces mots, ils se trouverent si près du reste de la Compagnie, qu'ils furent obligés de quitter cet entretien; & de rendre la conversation generale.

En verité, dit Orophane, en les voyant approcher, je crois que l'arrivée de Belise va m'enlever tout ce que j'aime; Thelamon enchanté d'Orsame ne songe plus qu'à lui, & la charmante Felicie est devenue par cas fortuit confidente des chagrins d'Arimon: Voyez ce que je vais devenir? Je trouve, répondit Felicie, que ce reproche est assez obligeant pour Thelamon, mais qu'il est offençant pour moi. Il est moins désavantageux

avantageux que vous ne penſez, dit Camille ; Orophane craint que la triſteſſe d'Arimon ne trouve de la conſolation dans votre converſation ; & à vous dire la vérité, je ne ſçai perſonne plus capable que vous, de faire oublier les plus grands malheurs.

Comme Thelamon & Orſame n'avoient pas été préſens à ce qui s'étoit dit d'Olympe, ils demanderent l'explication de cette petite diſpute. Beliſe la leur fit en badinant, ſur ce qu'Orophane avoit dit : Je crois, continua-t-elle, qu'il n'y a que moi qui puiſſe être fâchée du diſcours d'Orophane ; car l'eſtimant, comme je fais, il me ſeroit déſagréable qu'il crût que ma vûe lui eût apporté quelque préjudice.

Cela eſt impoſſible, répondit Thelamon ſur le même ton, nous y avons tous gagné ; & l'acquiſi-

tion d'un ami tel qu'Orſame eſt un préſent, dont nous ne pouvons trop vous remercier ; mais quoiqu'il me ſoit devenu extrêmement cher, cela n'ôte rien dans mon cœur, de la place qu'y tiennent mes anciens amis ; & ſi Felicie ne conſole pas plus Arimon, que je ſuis inconſtant pour Orophane, il n'a pas ſujet de ſe plaindre comme il le fait.

Il faut avouer, répondit-il, que l'amitié a de grandes prérogatives : Lorſque je me ſuis plains, j'ai crû avoir raiſon, & Thelamon n'a pas plutôt ouvert la bouche, que j'ai vû que j'avois tort. En diſant cela, ils ſe trouverent dans le ſalon, où tout étant prêt, ils ſe mirent à table.

Après le repas, la Compagnie trouvant la ſoirée des plus belles, reprit la promenade ; & comme elle étoit compoſée de perſonnes

qui avoient le plus d'eſprit, la converſation ne fut pas long tems ſans tomber ſur des matieres dignes d'elle. La liberté dont Camille & Florinde jouiſſoient, en fut d'abord le ſujet, Beliſe les felicitant d'être maîtreſſes de pouvoir donner leur tems à leurs amies, ſans que perſonne y pût trouver à redire.

Il eſt vrai, dit Felicie, que la liberté eſt le plus grand bonheur de la vie; mais notre inconſtance naturelle ne nous en laiſſe pas jouir long-tems, & nous n'en connoiſſons jamais le prix, que lorſque nous l'avons perdue; & malgré la tranquillité de la vie de Camille & de Florinde, elles ne peuvent s'aſſurer de la mener toujours.

La réflexion de Felicie, dit Orophane, eſt juſte & ſolide; Dans quelqu'état que l'on ſoit né,

& dans quelque ſituation qu'on ſe trouve, l'inſtabilité de nos ſentimens eſt ſi grande, & le changement ſi naturel, que nous ne pouvons répondre de nous-mêmes.

L'inconſtance des hommes a cauſé de tout tems les malheurs de pluſieurs Nations : On a vû des gens, qui, conduits par la fortune, pouvoient ſe faire un ſort heureux, mais dont l'eſprit inquiet & remuant, les a detournés du chemin, où leur génie favorable les conduiſoit.

Les Hiſtoires ſacrées & profanes, ajouta Uranie, ſont remplies des malheurs, que l'inconſtance des hommes a fait naître. L'exemple des Hebreux eſt aſſez autentique, puiſque tout le monde ſçait, ou doit ſçavoir, que ce Peuple étant mal ſatisfait des enfans de Samuel, demanda un Roi

pour les gouverner : Dieu à leur importunité, se détermina de les satisfaire ; mais il les avertit par la bouche du Prophete, que le Roi qui regneroit sur eux, seroit maître de leurs biens & de leurs vies, qu'il les rendroit esclaves de libres qu'ils étoient, qu'il les tiranniseroit & les détruiroit. Malgré cela, ayant persisté dans leur demande, Dieu les punit en le leur accordant.

Ces mêmes Hebreux avoient été gouvernés par des Patriarches, des Prophetes, des Capitaines, par des Juges, par des Rois, & enfin par des Pontifes, sous lesquels la Nation fut détruite & dispersée.

Vit-on jamais pareille inconstance ? & doit on s'étonner de celle des autres, puisqu'on en trouve un exemple semblable dans un Peuple choisi, qui étoit l'heritage

de l'Eternel, & à qui tant de choses avoient été promises, pourvû qu'ils marchassent dans les voyes du Seigneur.

Et les Romains, dit Orsame, cette République si puissante, qui a produit de si grands hommes en tout genre, & sur tout dans l'art de gouverner, n'a-t-elle pas changé de face mille & mille fois ? Ce Peuple n'a-t-il pas eu des Rois, des Consuls, des Dictateurs, tantôt des Senateurs, tantôt des Censeurs & des Tribuns ; & enfin ne sçachant à quoi s'en tenir, ne sont ils pas tombés entre les mains de plusieurs Tyrans, dont la mauvaise conduite a causé tant de perte, & la destruction du plus grand Empire qui ait jamais été sur la terre ?

Mais, dit Camille, pourquoi croyez-vous que la seule inconstance des hommes ait causé tous

ces desordres ? Toute leur prudence auroit elle pû empêcher la chûte de tant d'Empires, puisqu'elle devoit apparemment arriver ?

Ah ! belle Camille, s'écria Thelamon, ne vous formez point une semblable idée, elle est condamnable dans tout le monde ; mais elle l'est encore plus dans une personne de votre esprit & de votre vertu ; les choses n'arrivent jamais fortuitement, ni par hazard, ni par une necessité invincible, ou destin inévitable : Si cela étoit, il n'y auroit aucune science politique ; & si tous les changemens, mouvemens, & differens succès des choses étoient attribués à la fortune, ou au hazard, il n'y auroit point de raison pour qu'une chose arrivât plutôt qu'une autre : Ce seroit une folie aux hommes, de chercher des

confeils & de la doctrine, pour conduire leurs deffeins à une heureufe fin, ou pour éviter ce qu'ils croyent leur être nuifible, puifque toutes leurs études & leurs veilles feroient inutiles, & n'empêcheroient pas que ce qu'ils fouhaitent, ou que ce qu'ils craignent n'arrivât, parce que cela doit arriver.

Ceux qui ont cette opinion ne reconnoiffent pas un premier moteur de toutes chofes; erreur dont ils peuvent fortir par le témoignage de leurs yeux, en méditant fur l'effence divine: car bien que Dieu nous foit invifible, il fe manifefte à l'homme par fes créatures; & pour parler comme le Prophete Roi, les Cieux racontent fa gloire, la terre, la mer, & tout ce qu'elles contiennent, annoncent les œuvres de fes mains.

Ce ſentiment n'eſt non ſeulement pas celui des Chrétiens zelés, c'eſt auſſi celui des Payens éclairés, comme Ciceron, Tacite, Juvenal, & ſur tout du Poete Claudian, lorſque méditant ſur les œuvres du Tout-Puiſſant, & réflechiſſant ſur l'opinion du hazard, il confeſſe ingénuement, que conſiderant cette belle diſpoſition & cette concordance qui ſe voit dans tout l'Univers, dans les choſes mêmes qui paroiſſent à nos yeux diametralement opposées ; cette obéiſſance unanime, la revolution & la conſtruction de ce grand œuvre, il s'écrioit qu'il y avoit un Dieu, qui avoit ainſi établi toutes choſes, diſpoſé les étoiles, donné la clarté au Soleil, avoit borné les Cieux, & planté la terre au centre de l'univers ; & que puiſque Dieu en étoit l'auteur, c'étoit auſſi

lui-même qui prênoit ſoin de ſon ouvrage, & que ne le pas croire, étoit manquer de reconnoiſſance pour ſa Providence infinie, qui avoit autant d'interêt de conſerver les choſes en Etre, que ſa Toute-Puiſſance en avoit à nous les communiquer; ainſi donc il n'y a nulle choſe qui ſe puiſſe maintenir, ni operer par ſa propre vertu; autrement elle ſeroit abſolue & indépendante, ce qui n'appartient qu'à Dieu, qui eſt ce qu'il eſt par lui-même, & qui ne dépend dans ſes operations que de ſa volonté, au lieu que tout le reſte ne peut ſubſiſter & operer ſans lui; je dis immédiatement, parce que nonobſtant la ſuperintendance qu'il s'eſt reſervée ſur tout, & ſa cooperation toujours néceſſaire, il a donné aux cauſes inferieures une puiſſance ſubalterne, pour agir auſſi, & pro-

duire des effets qui leur ſont propres & naturels.

Après avoir cité les Auteurs Payens qui ſont de ce ſentiment, ſouffrez que je l'apuye encore de Saint Baſile, qui a ſoutenu que ce que la plûpart des hommes jugent fortuit & caſuel, ne pouvoit être, puiſque rien n'arrivoit de ſoi-même ſans ordre ni au hazard, rien ſans cauſes ni par cas fortuit, attendu que tout étoit ſous la protection de Dieu.

Ainſi, charmante Camille, laiſſez-nous croire, & convenez que la chûte de tant d'Empires, & la deſtruction de tant de Nations, ne ſeroient peut-être pas arrivées ſans l'ambition, l'inconſtance, & la mauvaiſe conduite des hommes.

Je vous aſſure, répondit-elle, avec modeſtie, que je ne puis être fâchée d'être tombée dans l'er-

reur, puiſque j'en ſuis relevée d'une maniere ſi ſpirituelle. Il eſt vrai, dit Beliſe, que Thelamon eſt univerſel; mais pour excuſer Camille en quelque ſorte du ſentiment dans lequel elle a paru, je vous dirai qu'il y a pluſieurs perſonnes qui admettent une néceſſité à laquelle il n'y a ni ſcience, ni ſageſſe qui ſe puiſſe oppoſer, ne pouvant empêcher que ce qui doit arriver, n'arrive, & que ce qui ne doit pas arriver, n'arrive pas.

Quoique cette matiere paroiſſe fort au deſſus de notre portée, Thelamon s'explique ſi bien, & choiſit des termes ſi naturels pour s'accommoder à notre eſprit, que je le prie de me dire encore ſon ſentiment ſur cette opinion.

Je vous proteſte, Madame, répondit Thelamon, que je n'ai nulle envie de paroître ſçavant,

& dans ce que je dis, je découvre ce que je pense, & ce que je crois que tout homme raisonnable doit penser; & quoique je parle à des Dames, comme il n'y en a pas une ici qui n'ait une vertu exacte, & l'esprit éclairé, je m'explique avec elles comme je ferois devant les hommes à qui la science & l'érudition sont familieres.

Ainsi pour répondre à ce que vous demandez, je vous dirai que l'opinion d'une nécessité absolue est une erreur des plus grandes, puisqu'elle anéantiroit le franc arbitre qui a été donné à l'homme par une prérogative sur les agens naturels qui agissent nécessairement, afin qu'ils puissent librement operer, & choisir divers moyens pour venir à differentes fins: Sans cette liberté & cette franchise, il ne seroit pas capable de mériter, ou de démeriter;

car lorſqu'il y a de la neceſſité & de la contrainte en quelque choſe, il ne peut plus y avoir de peine à impoſer, ni de prix à donner, l'homme n'ayant pas la liberté de vouloir & de faire. Comment pourroit-on juſtement le louer, ou le blâmer? il ne devroit point avoir de récompenſe pour le bien, ni de punition pour le crime.

Ceux qui tombent dans cette erreur ſoutiennent encore qu'il y a une fatalité à laquelle ils donnent un pouvoir ſi étendu, que, s'il faut les en croire, rien n'arrive qui n'ait été premierement deſtiné pour arriver infailliblement en tels tems, en telles conjonctures, pour durer autant, & faire une telle fin, qu'il n'y a nul moyen de s'en garentir, de l'avancer, ni changer; ils veulent que cette fatalité ou ce deſtin

tranche ſur toutes choſes, & principalement dans les affaires d'Etat, ayant pour maxime que tous les Etats, Empires, & Republiques du Monde y ſont tellement ſujets, qu'il n'y a bon ou mauvais Gouvernement qui puiſſe servir à les avancer, reculer, maintenir & conſerver.

C'eſt ainſi que penſoient les Payens qui croyoient que la force du deſtin accabloit les conſeils humains. Ce deſtin, ou cette fatalité conçûs de cette ſorte, ne ſont qu'une néceſſité manifeſte, laquelle eſt abſolument oppoſée à la liberté, & à la franchiſe de l'homme.

Si par cette fatalité on entend la volonté de Dieu, de laquelle tout dépend, je l'admets en ce ſens-là, vû que rien ne peut arriver ſans ſa permiſſion, ni ſans qu'il le ſache. Mais comme il a

donné depuis le commencement à l'homme une volonté franche, il ne se peut qu'il veuille la lui ôter, ni la diminuer ; de maniere que tout ce que l'homme fait, il le fait de sa volonté, & par conséquent de celle de Dieu, puisqu'il a voulu que l'homme pût librement vouloir.

Il est certain que par la prévoyance Divine rien ne peut arriver qui n'ait été destiné, c'est-à-dire, prévû de Dieu ; & que de quelque maniere qu'il l'ait prévû, cela doit arriver sans faute, d'autant que sa prévoyance est infaillible ; mais les hommes ne laisseront pas d'être libres en leurs actions, quoique l'on présupose qu'ayant été prévûes, elles doivent arriver infailliblement ; parce que cette prévoyance n'est pas cause qu'elles arrivent, non plus que la mémoire des choses passées

fées ne fait pas qu'elles ayent été, ni que la ſcience des choſes préſentes faſſent qu'elles ſoient.

Combien de choſes ont été prédites par les Prophetes, par les ſonges, les revelations, & par les feux du Ciel! Cependant toutes ces prédictions & tous ces preſtiges n'ont pas été cauſe que cela ſoit arrivé; mais ſervoient ſeulement d'avertiſſement aux hommes pour éviter les maux qui leur étoient preparés.

Quant à cette fatalité, ou volonté Divine, je ne puis, ni ne veux nier que c'eſt d'elle que dépend le ſort des Empires & des Couronnes, puiſqu'il n'y a point de Puiſſance, qui ne vienne de Dieu, qui les donne, & les ôte à qui il lui plaît, comme maître abſolu de tout, ſans que perſonne ait droit de s'en plaindre. Pourquoi a-t-il plus aimé Jacob qu'E-

faû ? En forte que fa volonté eft le veritable deftin auquel rien ne peut s'oppofer, non plus que de lui demander par quelle raifon le Soleil éclaire les bons comme les méchans.

Voilà, continua Thelamon, tout ce que je puis vous dire fur un fujet dont la vafte étendue nous conduiroit à des réflexions fort au-deffus de nos lumieres. Je fuis charmée dit Belife, & je vous rends mille graces d'une complaifance qui nous a donné lieu d'admirer votre efprit & votre fcience.

Pour moi, dit Orfame, je voudrois paffer mes jours avec Thelamon, je les croirois exemts de trifteffe & d'ennui. Il eft vrai, dit Uranie, qu'on trouve toujours à profiter avec lui. C'eft pour cela, ajouta Orophane, que je le quitte le moins que je puis.

Faites tréve, je vous prie, reprit Thelamon, à des louanges que je ne mérite point, & ſoyez perſuadé que ſi j'ai eu le bonheur de ne vous pas ennuyer, vous ne le devez attribuer qu'à la force de la verité qui plaît toujours dans quelque bouche qu'elle puiſſe paſſer.

Nous nous conformerons à votre modeſtie, puiſque vous le voulez, dit Felicie ; & comme Beliſe a réſolu de nous quitter demain, je ſuis d'avis que nous ne pouſſions pas plus loin une converſation qui pourroit anticiper ſur l'heure de ſon repos. A ces mots la Compagnie reprit le chemin de la Maiſon, & conduiſit Beliſe & Julie à leur appartement, & chacun ſe retira dans le ſien avec la réſolution de ſe trouver à leur lever pour leur dire adieu.

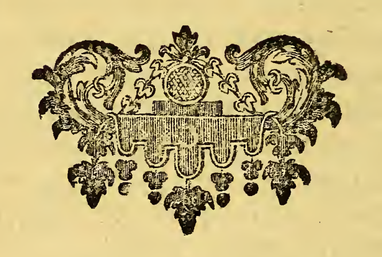
Orſame trouva Arimon dans une rêverie profonde, dont il ne le tira qu'en l'embraſſant. Eſt-il poſſible, lui dit il, que vous vous ſépariez toujours ainſi de ceux qui vous eſtiment, & que vous troubliez mon bonheur par l'excès de votre triſteſſe ? Encore, ſi vous cherchiez du ſoulagement à vos maux, en les confiant à un ami qui vous eſt attaché de toutes les façons, vous ſeriez moins accablé, & vous me verriez partager votre chagrin avec un zele qui vous prouveroit ma ſenſibilité pour tout ce qui vous regarde.

Je vous jure, lui répondit Arimon, en lui ſerrant la main, que ſi mon ſecret étoit d'une nature à pouvoir être revelé, que vous l'auriez déja ſçû : mais tel eſt mon malheur, qu'il faut que je ſouffre ſans oſer découvrir la cauſe de

mon mal : Vous ne pourriez l'entendre sans fremir, vous m'ôteriez peut-être votre estime, & vous me verriez mourir de honte & de désespoir : Cependant pour empêcher après un tel discours que votre imagination ne fasse un chemin qui me seroit encore plus désavantageux que l'aveu de mon secret, je vous avoue que l'amour fait tout le mal de ma vie ; mais c'est un amour si extraordinaire, & dont les circonstances me rendent si criminel ; qu'il me suffit d'être odieux à moi même, sans le devenir encore aux personnes dont l'estime m'est précieuse.

Un discours si touchant pénétra Orsame de douleur & d'étonnement ; mais ne voulant pas renouveller celle d'Arimon, il ne le pressa plus de s'expliquer, & se contenta de l'assurer que rien

n'étoit capable d'alterer l'amitié qu'il avoit pour lui. Après cela ils se coucherent, & chacun passa cette nuit selon le contentement, ou le trouble de son cœur.



TROISIE'ME JOURNE'E.

A Peine le Soleil avoit-il paru, qu'Uranie & Felicie ayant ſçû que Beliſe étoit levée & prête à partir, ſe rendirent près d'elle ; Thelamon & Orophane en firent autant : Beliſe & Julie n'ayant pas permis qu'on éveillât Camille & Florinde, ces deux belles filles ne s'y trouverent point. Uranie & Felicie renouvellerent à Julie & Beliſe les aſſurances de leur amitié, qui les prierent fort de ne pas manquer à ſe rendre à la cérémonie du mariage d'Orſame. Comme ils étoient au Jeudi, leur départ fut marqué pour le Dimanche ſuivant. Thelamon & Orſame ſe

quitterent avec peine : Felicie, Uranie & Orophane firent mille amitiés au trifte Arimon, & enfin cette charmante Compagnie fe fépara en fe promettant de fe rejoindre dans peu. Uranie & fes amis les fuivirent des yeux le plus loin qu'ils pûrent ; mais les ayant perdus de vûe, Uranie & Felicie rentrerent dans leur apartement.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure pour des Dames, elles ne voulurent point fe remettre au lit. Uranie prenant ce tems pour écrire, entra dans fon cabinet; Thelamon l'y fuivit, n'ayant que ce moment pour l'entretenir. Il eft bien douloureux pour moi, lui dit-il, de voir les autres parvenir à leur bonheur fans nul obftacle, & d'être feul dans l'incertitude du mien. Si vous vouliez, fage Uranie, vous feriez finir mes peines, & la deftinée d'Orfame ne

ne me feroit plus d'envie.

Je vous aime aſſez, lui répondit-elle, pour ſouhaiter autant que vous la fin de mes peines ; mais, Thelamon, il faut laiſſer au tems ce grand ouvrage: Je ne puis me réſoudre à rien faire contre ma gloire ; Geronte eſt dans un âge qui doit m'inſpirer de la vénération : il m'a élevée, je lui ai l'obligation d'une éducation qui me diſtingue dans le monde ; mon pere m'a ſoumiſe à ſon pouvoir, & ſes dernieres volontés me ſont ſacrées. Contentez-vous de ce que je ne puis, ni ne veux être qu'à vous, Je vous l'ai promis, & je vous le jure encore ; laiſſez donc faire au tems, & ne me marquez pas une impatience, qui me peut faire croire que vous craignez de n'être pas toujours fidéle, ou que vous doutez de ma conſtance.

Je vous connois trop bien, lui répondit-il, pour avoir une ſemblable crainte, & ma paſſion eſt ſi bien fondée, que rien ne pourra jamais la détruire ; mais, Madame, il eſt naturel de ſouhaiter ſa felicité.

J'en conviens, lui dit-elle ; auſſi ne vous défendrai-je pas de la déſirer, mais ſeulement de modérer votre impatience. Je vais écrire à Geronte, je ſuis ſurpriſe de n'avoir point eu de ſes nouvelles, il n'a pas coutume de me laiſſer ſi long-tems en repos, peut-être eſt-il malade ; & ſi cela étoit, vous ſçavez que ma préſence ſeroit néceſſaire chez lui ; je veux ſçavoir la cauſe de ſon ſilence, & je vous aſſure, mon cher Thelamon, que s'il étoit fondé par le retour de ſa raiſon, ou par le déclin de ſa vie, que je ne tarderois pas à m'unir à vous pour jamais.

Thelamon parut content de cette tendre proteſtation ; & après l'en avoir remercié de la façon du monde la plus paſſionnée, il ſe retira, pour lui laiſſer la liberté d'écrire.

Il trouva Orophane & Felicie dans l'appartement de Camille & de Florinde, qui leur faiſoient agréablement la guerre ſur leur pareſſe.

Il eſt vrai, dit Camille, qu'elle l'a emporté ſur la civilité, & que je me veux du mal de n'avoir pas dit adieu à Beliſe.

Pour moi, ajouta Florinde, j'eſperois qu'Uranie nous feroit avertir ; ſans cela je me ferois levée.

Elle l'auroit fait ſans doute, répondit Thelamon, ſi Beliſe ne l'en eût empêché ; ainſi vous n'avez rien à vous reprocher : Mais ſongez, reprit Orophane, à n'ê-

tre pas si paresseuses Dimanche matin, que vous devez partir pour vous rendre chez Belise ; un mariage mérite bien qu'on se leve une heure plutôt qu'à l'ordinaire, & sur tout lorsqu'il a l'air d'être heureux.

Il faut avouer, dit Felicie, qu'il y en a peu, & que lorsqu'on fait réflexion sur cet engagement, on tremble de le prendre. C'est pourtant un lien, répondit Thelamon, qui devroit faire le bonheur de la vie ; & je ne comprens pas comment il est le seul qui semble porter avec lui le trouble & l'embarras.

C'est la faute des Dames, dit Orophane : quand elles ne sont qu'amantes, elles gardent un air d'autorité qui maintient les hommes dans leur devoir ; mais lorsqu'elles sont femmes, elles en prennent un de soumission, qui

leur fait perdre leur empire, & nous en donne trop ſur elles.

Vous croyez badiner; dit Felicie; mais je vous aſſure que vous parlez juſte malgré vous, & nous ne ſommes ſouvent malheureuſes que pour être trop bonnes. Cela n'arrive pas toujours, dit Florinde en riant, & je crois qu'il entre un peu de notre faute dans la déſunion qui ſe voit quelquefois entre les époux.

Comme elle finiſſoit ces mots, Uranie entra. Il me ſemble, leur dit-elle, que vous profitez bien mal de la plus belle matinée du monde. Nous ne pouvons rien faire ſans vous, répondit Camille; & à moins que vous ne conduiſiez nos pas, nous ne les pouvons porter en nul endroit. Cela eſt trop galant, dit Uranie, & je voudrois avoir des plaiſirs nouveaux à vous procurer pour reconnoître

un diſcours ſi obligeant. Enſuite elle leur demanda ſi elles n'avoient rien à mander à la Ville ; qu'elle y envoyoit un homme prêt à recevoir leurs ordres. Les deux belles couſines la remercierent, & l'aſſurerent qu'en la ſuivant, elles n'avoient rien laiſſé qui leur fut aſſez cher pour donner de leurs nouvelles, ou pour en recevoir.

Nos amis, continua Camille, ſçavent que nous ſommes chez vous, & puiſque vous leur avez permis de nous y venir trouver, c'eſt à eux à profiter de cette grace, ou à ſe réſoudre à n'entendre point parler de nous. Cela étant, dit Uranie, je prie Thelamon de donner ordre que mon courrier parte à l'inſtant, & je vous conſeille de faire un tour dans le bois juſqu'à l'heure du dîner. A ces mots la Compagnie en prit le

chemin, & Thelamon l'étant venu joindre, la converſation reprit ſa vivacité ordinaire.

Orophane dit à Uranie celle qu'ils avoient eu pendant qu'elle écrivoit, ſur le peu d'union qui ſe rencontroit dans les mariages. Il eſt vrai, dit-elle, qu'il en eſt très-peu d'heureux : pour moi, dit Thelamon, je n'ai point de peine à comprendre qu'il y ait des mariages malheureux ; il en eſt tant de mal aſſortis, que cela ſeul en doit faire la déſunion, l'interêt & la politique étant ce que l'on conſulte dans ces ſortes d'occaſions, il n'eſt pas ſurprenant que les victimes de ces motifs ne s'accordent pas bien enſemble.

Il y a du vrai dans ce que dit Thelamon, répondit Felicie ; mais nous voyons auſſi bien des amans devenus époux, & dont

on n'a consulté que les cœurs, qui n'en sont pas plus heureux dans la suite : Si l'amour duroit toujours, ce lien seroit charmant ; mais les hommes sont inconstans, & les femmes coquettes : On se fatigue de ne plaire qu'à soi, on cherche des conquêtes nouvelles : l'indifférence arrive, le dégoût la suit, & l'on se repent d'avoir formé des nœuds, qui quelque tems auparavant faisoient tout le plaisir de la vie.

Voilà un triste portrait du mariage, dit Orophane, & si on en croyoit Felicie, on ne devroit jamais s'aimer, ni se marier, puisqu'à l'entendre parler, il n'est rien de durable. Je pourrois le soutenir en général, répondit-elle ; mais comme je sçai des personnes incapables de changement, je ne veux pas pousser mon opinion jusqu'à eux ; cependant

il eſt ſi rare d'en trouver de ſemblables, que je crois n'avoir rien avancé qui ne ſoit véritable.

Je ſuis du ſentiment de Felicie, dit Florinde, & je puis vous rapporter l'exemple d'une union malheureuſe, quoique formée par le mérite & le plus tendre amour. C'eſt l'Hiſtoire de la Princeſſe de Ponthieu, je l'ai tirée d'un ancien manuſcrit ; & comme le merveilleux m'en a plû ; & qu'elle eſt écrite pour très-veritable, je me ſuis fait un plaiſir extrême de la mettre dans un langage plus aiſé à lire ; c'eſt ce qui me donne la facilité de pouvoir vous la conter fidelement. La Compagnie qui ſçavoit que Florinde avoit une éloquence naturelle & l'eſprit des mieux cultivé, la pria de commencer ſon récit, puiſqu'elle avoit le tems de l'écouter ſans interruption juſ-

qu'au dîner. Elle ne balança point à ſatisfaire ſes amis ; & chacun s'étant aſſis, elle prit ainſi la parole.





HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE PONTHIEU.

ENTRE tous les Seigneurs qui brilloient en France ſous le Regne de Philippe I. les Comtes de Saint Paul & de Ponthieu, ſe faiſoient le plus diſtinguer, ſur tout le Comte de Ponthieu, qui étant poſſeſſeur d'une étendue de terre conſidérable, ſoutenoit le titre de Souverain par une magnificence inconcevable. Il étoit veuf, & n'avoit qu'une fille unique, dont l'eſprit & la beauté, ſoutenus des grandes qualités de ſon pere, rendoient ſa Cour galante & ſuperbe, & y

attiroient ce qu'il y avoit de plus braves Chevaliers de ce tems-là.

Le Comte de Saint Paul n'avoit point d'enfans, mais il avoit un neveu fils de sa sœur & du Seigneur de Domar, qui étoit l'unique heritier de ses biens & de son nom. L'espoir de cet héritage faisoit alors toute sa fortune ; mais le Ciel l'ayant formé pour plaire, on peut dire qu'il étoit de ces hommes qui n'ont besoin que d'eux-mêmes pour assujettir les autres ; La valeur, l'esprit & la bonne mine, accompagnés d'une haute naissance, adoucissant en lui ce qui lui manquoit du côté des grands biens ; ce jeune Chevalier s'étant fait remarquer du Comte de Ponthieu dans un Tournois, dont il eut tout l'honneur, il prit une si forte estime pour lui, qu'il voulut l'avoir à sa Cour : Les

avantages considérables qu'il lui fit pour l'y engager, mettoit le neveu du Comte de Saint Paul si fort au dessus de ce qu'il pouvoit prétendre alors, qu'il les accepta avec plaisir, & le Comte de Ponthieu se crut heureux d'avoir réussi dans son dessein.

THIBAULT (c'est ainsi que l'Histoire nomme ce jeune Chevalier) ne fut pas plutôt à la Cour du Comte, que la liberté de faire la sienne à la Princesse lui en laissa voir toutes les beautés avec une admiration qui fit bien-tôt place à l'amour ; & quoique la raison s'y voulut opposer, en lui représentant qu'il n'étoit pas en situation de lever les yeux jusqu'à cette Princesse, il fallut ceder à sa passion ; mais pour se punir en quelque sorte de cette ardeur téméraire, il la condamna aux rigueurs d'un silence éternel.

La Princeſſe étoit véritablement la plus belle perſonne de ſon tems ; mais elle n'étoit pas inſenſible, & ſon eſprit étoit trop éclairé, pour ne lui pas découvrir l'effet du pouvoir de ſes charmes. Malgré les ſoins de Thibault, elle connut le trait qui l'avoit percé, & s'applaudit en ſecret d'une conquête après laquelle ſon cœur auroit ſoupiré: Cependant les mêmes raiſons qui forçoient Thibault à ſe taire, la contraignirent à cacher ſes ſentimens, & leurs yeux ſeuls leur apprirent qu'ils ſe trouvoient plus aimables que le reſte du monde, & ſeuls dignes de s'aimer.

Comme les Souverains en ce tems-là étoient en grand nombre, ils avoient ſouvent des guerres à ſoutenir les uns contre les autres. Le Comte de Ponthieu étant le plus grand Terrier, y

étoit aussi le plus exposé ; mais Thibault par sa valeur & sa prudence, le rendit si redoutable à ses voisins, qu'à mesure qu'il agrandissoit ses Etats, il l'en rendoit toujours paisible possesseur.

Ses importans services augmentoient l'amitié du Comte, & l'inclination secrette de la Princesse ; cependant une victoire éclatante que Thibault remporta, & qui étoit de la derniere conséquence au Comte de Ponthieu, porta l'estime & la reconnoissance de ce Prince à un tel dégré, qu'au milieu de toute sa Cour, & au bruit des acclamations du peuple, il embrassa ce jeune Héros, & le pria de lui demander le prix de ses services, & que, fusse le partage de ses Etats, il se tiendroit heureux de lui pouvoir marquer sa tendresse & sa gratitude.

Thibault qui n'avoit rien fait que pour ſe rendre digne de la paſſion qui le dévoroit, enhardi par des offres ſi généreuſes, ſe jetta aux pieds du Comte, en l'aſſurant que ſon ambition étoit ſatisfaite, puiſqu'il avoit eu le bonheur de combattre & de vaincre pour lui; mais que ſon cœur étoit bien plus téméraire, & plus difficile à contenter, & que lui ſeul oſoit lui demander une grace, de laquelle dépendoit toute ſa felicité.

Le Comte le preſſa de s'expliquer, & lui jura foi de Chevalier, (ſerment ſacré dans ce tems-là) qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour aſſurer ſon bonheur. Cette promeſſe ayant remis Thibault du trouble où le mettoit la hardieſſe de ſes déſirs: J'oſe donc, Seigneur, lui dit-il, vous ſupplier que je me déclare Chevalier

Chevalier de la Princeſſe, & que je puiſſe la ſervir & l'adorer en cette qualité. Je n'ignore point, Seigneur, la témérité de mes vœux ; mais s'il faut une Couronne pour la mériter, laiſſez-moi la flatteuſe eſperance que cette épée aſſez heureuſe pour avoir vaincu vos ennemis, animée & conduite par l'Amour, me fera quelque jour un ſort digne de la gloire où j'aſpire.

On ne peut bien décrire la joye du Comte de Ponthieu à cette demande ; il releva Thibault qui s'étoit toujours tenu à ſes pieds, & l'embraſſant tendrement ; je n'ai plus rien à ſouhaiter ; lui dit-il, mon fils, & je prie le Ciel qu'il rende ma fille auſſi favorable à vos vœux, que j'aurai de plaiſir à les ſatisfaire. A ces mots le prenant par la main, il le conduiſit à l'appar-

tement de la Princeſſe. Ma fille, lui dit le Comte, comme je n'ai rien de plus cher que vous, vous pouvez ſeule m'acquitter de ce que je dois à ce jeune Guerrier. Son reſpect pour vous ne lui fait demander que l'honneur d'être votre Chevalier, & je viens vous prier de le recevoir pour époux: il a trop de mérite & trop d'amour pour que votre cœur y ſoit inſenſible. La Princeſſe rougit, baiſſa les yeux; mais forcée à répondre, elle avoua que le choix du Comte lui étoit agréable, & qu'elle étoit ſoumiſe à ſes volontés. Thibault la remercia de cet aveu favorable en des termes qui marquoient également l'excès de ſon amour & de ſa joye.

Le Comte ne voulut pas les faire languir dans l'attente d'un bonheur qu'il avoit réſolu: ainſi il ordonna les préparatifs de ce

mariage dans le même moment, & peu de jours après il se fit avec une magnificence digne des objets de la fête. L'Hymen d'accord avec l'Amour ne servit qu'à rendre leurs feux plus durables ; la possession bien loin de les éteindre, parut être le flambeau qui les rallumoit : Le Comte étoit charmé de leur union, & son cœur avoit peine à décider lequel il aimoit le plus de son gendre ou de sa fille.

Deux ans se passerent ainsi sans être troublés que par le chagrin de n'avoir point d'héritiers, & quoique cela ne diminuât en rien de leur amour, il leur sembloit que sa perfection consistoit à en avoir des fruits.

Cette idée qui commençoit à inquiéter Thibault, le fit résoudre à faire un vœu à saint Jacques en Galice. Les hommes de

ce ſiécle n'étoient pas corrompus comme en celui-ci : Le Héros cherchoit à montrer ſa pieté autant que ſa valeur, & ce qui paſſeroit pour foibleſſe aujourd'hui, donnoit en ce tems-là un nouvel éclat à la vertu.

On ne fut donc point ſurpris de la réſolution que prit le vaillant Thibault de faire le voyage de Compoſtelle ; mais la Princeſſe ne pouvant ſe ſéparer d'un époux ſi cher, ne voulut y conſentir qu'à condition qu'elle l'accompagneroit, & joindroit ſes vœux aux ſiens. Sa tendreſſe pour elle lui fit accepter avec joye cette propoſition ; & le Comte de Ponthieu toujours occupé à ſatisfaire ſon gendre, fit faire un équipage digne de ces illuſtres Pelerins, voulant qu'ils fuſſent accompagnés d'aſſez de monde pour n'avoir rien à craindre dans

leur voyage. Ils partirent, & l'espoir de les revoir dans peu, rendit leurs adieux moins touchans au Comte de Ponthieu.

Il ne leur arriva rien jusqu'à une journée de Compostelle, où Thibault s'arrêta pour faire reposer la Princesse; ils coucherent dans la meilleure Hôtellerie du lieu, & le lendemain matin se trouvant un peu fatigués, Thibault fit partir tout son monde devant lui pour ne point perdre de tems, ne retenant près de lui que son Chambellan.

Lorsqu'ils crurent avoir assez pris de repos, ils se mirent en chemin; mais ayant appris qu'il y avoit un endroit de la forêt dangereux à passer, le Prince envoya son Chambellan pour faire revenir une partie de ses gens, afin d'éviter à la Princesse la frayeur d'être seuls à la traverser: Cepen-

dant ils s'avançoient toujours, & leur malheur les fit engager dans un chemin dont ils ignoroient les routes : Les voleurs habitans de cette forêt en avoient faites d'aisées, & d'un abord facile, qui conduisoient les voyageurs dans les endroits les plus impraticables, & qui les rendoient maîtres de leur fort.

Thibault trompé par ces apparences, prit une de ces routes fatales, croyant tenir celle par où ses gens devoient le venir joindre ; mais il connut bien-tôt son erreur en se voyant attaqué par huit hommes armés de toutes pieces, qui l'entourerent, & lui commanderent de mettre pied à terre. Thibault étoit sans armes ; mais son courage ne lui permettant pas de faire attention sur l'état où il étoit, refusa d'obéir.

Un de ces brigands voulant l'y contraindre, quitta ſon rang & pouſſa à lui la lance baiſſée; mais Thibault la ſaiſit en paſſant, & la lui arracha avec la force d'un bras accoutumé à vaincre. Alors ſe voyant en etat de ſe défendre, il picqua vers les autres avec une fierté heroïque, il perça le premier qui ſe préſenta, & faiſant face à tous, il en tua un ſecond; mais en abbattant le troiſiéme, la lance vola en mille éclats, & le mit hors de combat: Les cinq reſtant l'entourerent, tuerent ſon cheval, le ſaiſirent, & malgré ſes efforts, ſa réſiſtance, & les cris douloureux de la Princeſſe, le dépouillerent, & le lierent fortement à un arbre, ne voulant pas, diſoient-ils, tremper leurs mains dans le ſang d'un ſi brave homme.

La chaleur du combat, & l'a-

vidité de s'emparer des riches habits de Thibault, ne leur avoit pas permis de jetter les yeux sur la Princesse ; mais n'ayant plus qu'elle à vaincre, sa beauté les frappa, elle leur parut un butin plus précieux que ce qu'ils venoient de prendre: L'Amour n'inspire que de grandes choses dans les belles ames ; & dans d'autres cœurs que ceux de ces barbares, il ne se seroit insinué que par la pitié ; mais cette vertu leur étant inconnue, les charmes de cette malheureuse Princesse ne firent que redoubler leur cruauté.

La fureur & la brutalité leur servant de flâme, ils s'en disputerent la possession comme un bien qui leur étoit acquis, & peut-être se seroient-ils armés les uns contre les autres, si leur chef ne les eût accordés en leur permettant de partager avec lui des faveurs

veurs que les plus grands Princes auroient voulu s'acquerir, & se conserver au péril de leur vie.

Quel spectacle pour un époux ! L'infortuné Thibault vit percer son ame des traits les plus cuissans; outré de ne pouvoir secourir ni venger celle qui lui étoit mille fois plus chere que la clarté du jour, il conjuroit le Ciel de le faire mourir de l'excès de sa douleur, puisqu'il ne vouloit pas que ce fût par le fer de ces brigans.

Mais qui peut bien décrire le désespoir affreux de la triste Princesse! Elle s'arrachoit les cheveux, meurtrissoit son visage, prioit, menaçoit, se débattoit, & faisoit retentir la forêt de ses cris perçans, sans que les barbares changeassent de dessein.

Jamais femme ne souhaita d'être belle avec plus d'ardeur,

que la Princeſſe deſira pour lors de devenir affreuſe ; elle eût voulu aux dépens de ſes charmes que ſa tête eût pris la forme de celle de Méduſe ; mais ſes vœux & ſes cris furent également inutiles : Victime de la force & de la fureur, elle eût ſubi toutes les horreurs de cet affreux ſacrifice, ſi un bruit ſourd de chevaux & de voix d'hommes n'euſſent contraint ces bourreaux à fuir.

La frayeur inſéparable des crimes leur fit abandonner leur proye, & fuyant d'une vîteſſe incroyable, la malheureuſe Princeſſe les eut bien-tôt perdus de vûe : Mais ſa funeſte avanture trop préſente à ſes yeux pour fuir avec ceux qui en étoient les auteurs, troubla ſi cruellement ſon eſprit, que ſe figurant être devenue l'opprobre de la nature, & croyant ne pouvoir plus

inſpirer que du mépris à ſon époux, elle le regarda dès lors comme le plus cruel de ſes ennemis: Témoin de ſon infortune, ſon imagination troublée lui fit croire qu'il falloit ſe délivrer du ſeul homme qui en avoit été le ſpectateur, & qui ſeul la pouvoit publier: frappée de l'idée d'être indigne de ſon eſtime & de ſon amour, le ſien changea en haine & en fureur; & devenue auſſi barbare que ceux qui venoient de la quitter, appercevant à ſes pieds l'épée d'un de ces voleurs mourans, elle s'en ſaiſit, & courut le bras levé pour en ôter la vie à ſon malheureux époux; mais peu accoutumée à de pareilles actions, le coup tomba ſur les liens qui le tenoient attaché, & lui donna la liberté de lui arracher le fer dont elle vouloit le percer.

Il connut le fonds de ſa pen-

ſée, & n'employa d'abord que la douceur pour la calmer. Si vous vouliez pénétrer, lui dit-il, dans un cœur tout à vous, vous n'y verriez que de la douleur & de la pitié de votre malheur; de quoi puis-je vous accuſer ? de quoi pouvez-vous être coupable? Je ſuis toujours l'époux qui vous adore; ſeul témoin de votre infortune, je la cacherai aux yeux de l'Univers, & ne vous ferai jamais appercevoir que je puiſſe m'en ſouvenir : Ne cherchez donc pas à publier notre honte par votre aveugle fureur, raſſurez-vous; & par des ſentimens de douceur & de pieté, tâchons à nous purifier d'un crime involontaire.

Un diſcours ſi ſage ne fit nulle impreſſion ſur l'eſprit de la Princeſſe, elle n'y répondoit que par les nouveaux efforts qu'elle faiſoit

pour lui arracher l'épée, & l'en percer.

Ce fut dans le tems de ce trifte combat, que les gens de Thibault arriverent : ils s'étoient auffi égarés, & avoient parcouru toute la forêt pour parvenir jufqu'à leur Maître : C'étoit le bruit de leurs chevaux, quoiqu'affez loin encore, qui avoit fait fuir les Voleurs.

La Princeffe frémit de rage à leur vûe, fe voyant hors d'état d'exécuter fon deffein, & elle ne l'abandonna qu'en jurant à fon époux qu'il ne mourroit que de fa main.

Il ne répondit rien à fes menaces, le cœur penétré de la plus vive douleur, il dit à fes gens qu'ils avoient été attaqués & volés par huit hommes; dont ils en voyoient trois étendus fur la place, & que le refte venoit de

fuir au bruit qu'ils avoient fait en s'approchant, il se fit donner un habit, & ayant fait monter la Princesse à cheval, il y monta lui même, & arriverent à Compostelle, sans qu'elle, ni lui, se dissent une parole: Une profonde tristesse se faisoit voir sur leur visage; mais la Princesse avoit une espece d'égarement dans les yeux, qui marquoit celui de son esprit.

Thibault la mit en arrivant dans une Abbaye, & fut se jetter aux pieds des autels, non dans le même dessein, mais pour demander au Ciel la force de supporter sa cruelle avanture. Cet acte de pieté étant fait, il retourna à l'Abbaye prendre la Princesse, que rien n'avoit pû faire revenir à la raison.

Ils reprirent le chemin de Ponthieu, & y furent reçûs avec une

joye que leurs cœurs ne purent partager. Thibault fit encore ses efforts pour prouver à la Princesse qu'il l'aimoit toujours ; mais voyant que toutes ses protestations étoient inutiles, & s'étant apperçû qu'elle cachoit la nuit un poignard pour trouver le tems de l'assassiner, il prit un appartement séparé, & n'eut plus pour elle que les soins qui pouvoient dérober au public la cause de leur désunion ; d'autant plus à plaindre, qu'il ne pouvoit cesser de l'aimer éperduement.

Cependant le Comte de Ponthieu s'apperçut de ce refroidissement : on ne put le cacher à sa pénétration ; Thibault étoit accablé d'une mélancolie secrette, la Princesse ne se montroit plus que rarement ; à peine levoit-elle les yeux sur son époux, lorsqu'elle le voyoit. Le silence qu'elle af-

fectoit ; ses paroles mal rangées lorsqu'elle étoit obligée de parler : enfin, toutes leurs actions marquant de l'altération, firent résoudre le Comte à sçavoir de Thibault la cause d'un pareil changement.

Il s'en défendit long-tems ; mais pressé trop vivement par un Prince auquel il devoit tout, il lui conta son avanture sans en rien oublier, & lui peignit son amour, & l'injuste fureur de la Princesse avec des couleurs si touchantes, que le Comte en fut pénétré, & qu'il eut peine à retenir son courroux contre sa fille.

Il plaignit Thibault, le consola, & lui promit de parler à la Princesse de façon à la faire changer de conduite : La vôtre, ajouta-t-il, est si sage & si moderée, que je ne puis me lasser de l'admirer : Pour moi je vous en

ai obligation, & je n'épargnerai rien pour ramener la Princeſſe à ſon devoir, & j'eſpere que revenue de ſon aveuglement, elle reprendra pour vous l'amour & le reſpect que merite votre genereux procedé, ne pouvant me perſuader que l'égarement de ſa raiſon tienne contre la ſolidité des miennes.

A ces mots il l'embraſſa, & paſſa à l'Appartement de la Princeſſe. Il la trouva aſſiſe dans un fauteuil, le bras appuyé ſur une table, & ſa main ſoutenant ſa tête comme une perſonne enſevelie dans une profonde rêverie; ſes femmes autour d'elle dans un morne ſilence, ſembloient craindre de la diſtraire : Le Comte leur fit ſigne de ſe retirer, & ſe voyant ſeul avec elle : Hé ! quoi, ma fille, lui dit-il, n'avez-vous plus de conſideration pour un

pere qui vous a tant de fois marqué ſa tendreſſe, & ne vous verrai-je point ſortir de cette humeur ſombre & funeſte qui étonne toute ma Cour ? Je ſçai vos malheurs, votre genereux époux vient de me les avouer. J'en ſuis pénétré, mais je ſuis encore plus ſenſible au procedé de Thibault, qui malgré votre aveugle fureur a conſervé ce reſpect & pour vous & pour moi, de ne s'en jamais plaindre, & de ſe contenter de ſe mettre à couvert de votre injuſte emportement.

A ces mots la Princeſſe levant des yeux pleins de fureur ſur le Comte, & le regardant d'un air à faire trembler tout autre qu'un pere : Quoi! dit-elle, Thibault a eu la hardieſſe de vous reveler ce ſecret.

Ah ! Princeſſe, interrompit le Comte, parlez avec plus de re-

tenuë d'un homme qui vous adore malgré votre injuſtice, & votre peu de raiſon ; rentrez en vous-même, ſongez que vous avez aimé cet époux, que je ne vous ai point forcée à l'accepter, & que votre avanture toute ſiniſtre qu'elle eſt, n'ayant point alteré ſa tendreſſe & ſon eſtime, vous lui devez par reconnoiſſance le même amour & la même confiance : Je vous en prie comme votre ami, & vous l'ordonne comme votre pere & votre maître. Profitez de la pitié qui me parle en votre faveur, craignez de m'irriter, & qu'après avoir agi en pere, je n'agiſſe en Souverain.

Ce diſcours, bien loin d'adoucir la Princeſſe, redoubla ſon égarement, & elle fit voir tant de fureur au Comte, qu'il crut qu'il falloit attendre un moment

plus favorable pour la rappeller à la raiſon. Il ſortit ; mais il ordonna qu'on la gardât dans ſon Appartement, & qu'elle n'eût de communication avec perſonne que ſes femmes, & revint trouver Thibault, auquel il conta le mauvais ſuccès qu'il avoit eu : il ne perdit pourtant pas l'eſpoir, & ne paſſa pas un jour pendant près de deux mois, ſans faire quelque tentative ſur cet eſprit troublé : mais tout étant inutile, & les excès de ſa fureur ne faiſant qu'augmenter, le Comte ſentit allumer la ſienne, & ſa patience fut tout-à-fait détruite, en apprenant par un homme de ſa Cour qui étoit dans ſa confidence, que la Princeſſe cherchoit à ſuborner quelque domeſtique de Thibault pour l'aſſaſſiner. Son courroux n'eut plus de bornes, & ſans conſulter davantage, il

prit la résolution de délivrer sa famille d'une femme qu'il regardoit alors comme un monstre: Pour cet effet, sous prétexte de faire prendre l'air à la Princesse, & de l'entretenir plus facilement, il la fit monter avec lui dans une chaloupe, & lorsqu'ils furent un peu avancés en mer, il la fit prendre par les Matelots, qui la mirent par son ordre dans un tonneau préparé pour cela, le fit reboucher, & jetter dans la mer. Après cette cruelle expédition il se fit mettre à terre.

Mais helas! que devint Thibault, lorsque le Comte encore plein de sa fureur, lui conta ce qu'il venoit de faire! quelle fut sa douleur, & quels reproches ne fit-il pas à ce pere barbare! Il courut à l'endroit fatal qui avoit servi de tombeau à l'infortunée Princesse, mais ne trouvant

rien qui lui donnât l'eſpoir de la ſauver, il revint à Ponthieu dans un état digne de pitié.

La jeuneſſe de cette Princeſſe qui n'avoit que vingt ans, & ſa beauté miraculeuſe lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit, & il ſe trouvoit le plus malheureux de tous les hommes, de ne pouvoir venger ſa mort.

Le Comte de Ponthieu ne fut pas long tems ſans ſe repentir de cette action, & ſes remords devinrent ſi vifs, que le malheureux Thibault ſe vit obligé de le conſoler : ce Prince crut qu'un ſecond hymen, & l'eſpoir d'avoir un heritier diſſiperoit le trouble qui l'agitoit, & ſçachant bien que ſon gendre ne prendroit jamais d'autre engagement, il ſe remaria, & fut aſſez heureux au bout d'un an pour avoir un fils; cependant ſes remords & ſa dou-

leur ne ceſſerent pas pour cela: Sa fille revenoit ſans ceſſe à ſa mémoire, & la vûe de Thibault qui étoit accablé d'une langueur mortelle augmentoit encore ſon déſeſpoir.

Ils paſſerent près de neuf ans dans cette ſituation, au bout deſquels le Comte étant devenu veuf une ſeconde fois, prit la réſolution de ſe croiſer avec ſon gendre & ſon fils malgré ſon adoleſcence, & de faire le voyage de la Terre-Sainte, eſperant expier ſon crime par cette dévotion.

Thibault qui crut trouver une occaſion de mourir glorieuſement en combattant pour la foi, ſaiſit avidement cette propoſition. Tout fut bien-tôt prêt pour leur voyage; & le Comte de Ponthieu ayant laiſſé le gouvernement de ſes Etats en des mains

fidéles ; ils partirent & arriverent heureusement à Jerusalem.

Le Comte & Thibault s'engagerent pour un an au service du Temple, & dans cet espace de tems ayant trouvé à signaler leur zéle & leur valeur, ils firent des actions dignes d'une mémoire éternelle, & les Infideles sentirent souvent la force de leurs bras, & l'ardeur de leur foi.

L'année étant écoulée, & leurs vœux accomplis, ils s'embarquerent à Acre pour repasser en France : Les vents leur furent favorables quelques jours ; mais une tempête des plus violentes ayant succedé au calme, ils se virent battus des vents & des flots avec une telle impétuosité, qu'ils n'attendoient plus que la mort, lorsque le vaisseau fut jetté sur les Côtes d'Almerie, terre appartenante aux Infidéles. Il fut

bien-

bientôt entouré des barques & des brigantins des Sarrazins ; & comme le vaisseau étoit hors d'état de remettre en mer, il l'étoit encore moins de se défendre.

Le Comte de Ponthieu, le jeune Prince son fils, & Thibault furent faits prisonniers, & menés dans les cachots. Tous les Chrétiens de leur bord furent traités de la même sorte : Ainsi chargés de fers, ils ne sortirent d'un péril que pour rentrer dans un autre, qui leur annonçoit une mort inévitable. Ces Héros s'y préparerent avec une resolution digne de leur courage & de leurs malheurs.

Les Infideles cependant voulurent leur laisser la vie, jusqu'au jour où l'on célébroit la naissance du Sultan d'Almerie leur Souverain, l'usage de ce pays étant de sacrifier les criminels, ou les

Chrétiens dans cette fête, pour marque de réjouïssance.

Ce moment arriva, & les ayant fait tirer au sort pour sçavoir celui qui périroit le premier, il tomba sur le Comte de Ponthieu : son fils & Thibault vouloient être préferés ; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut de le suivre jusqu'au lieu de son supplice, & d'attendre leur tour.

Toute la Cour du Sultan étoit assemblée pour voir ce spectacle, il y étoit présent lui même avec la Sultane Reine son Epouse, dont l'extrême beauté attiroit les yeux des Infidéles, lorsqu'ils en furent détournés par l'arrivée des illustres victimes qu'on alloit leur sacrifier : mais cette Reine dont l'ame étoit aussi parfaite que le corps, fut surprise de l'air majestueux du Comte de Ponthieu, qu'elle ne voyoit en-

core que de loin : ſa vieilleſſe venerable, & le mépris qu'il ſembloit faire de la rigueur de ſon ſort, la contraignirent à commander qu'on le fît approcher d'elle. Comme il étoit Etranger, elle baiſſa ſon voile, la coutume des femmes de ce Pays n'étant pas de ſe laiſſer voir à d'autres qu'aux Sarrazins.

A meſure qu'il avançoit, elle ſe ſentit agitée d'un mouvement de tendreſſe qu'elle n'attribua d'abord qu'à la pitié ; mais, ayant enviſagé le Comte avec attention, elle connut la cauſe de ſes mouvemens ſecrets ; & faiſant effort pour ſe contraindre, elle demanda au Comte qui il étoit, d'où il venoit, & par quelle avanture il avoit été pris.

La douceur de cette voix porta juſqu'au fonds du cœur du

Comte ; & par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il lui répondit ſans héſiter qu'il étoit François, & de la Souveraineté de Ponthieu. Etes-vous ſeul ici, lui demanda la Reine ? J'ai deux compagnons de mon infortune, lui dit-il, Madame ; l'un eſt mon gendre, & l'autre mon fils. Qu'on les faſſe venir, ajouta la Sultane. Comme ils avoient ſuivi le Comte, on les eut bientôt amenés.

Cette belle Reine les examina avec attention, & ne croyant pas ſe tromper dans ſes conjectures, elle ordonna qu'on ſuſpendît le ſacrifice, & courut de ſon trône à celui du Sultan, & ſe jettant à ſes pieds : Seigneur, lui dit-elle, ſi jamais j'ai eu le bonheur de te plaire, & ſi je puis compter ſur ton amour, accorde-moi la vie de ces trois eſcla-

ves ; ils ſont de mon pays, la pitié m'intéreſſe pour eux, & j'eſpere que ta clémence ſera récompenſée par le mérite de ceux que je vais attacher à ton ſervice.

Le Sultan qui l'adoroit, la releva tendrement : Vous êtes maîtreſſe de mon ſort, Madame, lui dit-il, comment ne vous la rendrois-je pas de ces Etrangers ? Diſpoſez-en, je vous les donne ſans me reſerver nul droit ſur eux. La Sultane le remercia, & retournant vers ſes illuſtres Captifs, elle leur annonça leur grace, & ne voulant pas être témoin du reſte de la fête, elle leur ordonna de la ſuivre dans ſon Appartement.

Alors ſe voyant ſeule avec eux, elle fit un nouvel effort pour cacher le trouble de ſon ame ; & prenant un air de fierté

que ſa majeſté naturelle augmentoit encore : Je vous ai ſauvé la vie, leur dit-elle, & vous pouvez juger que celle qui donne des preuves d'un ſemblable pouvoir, peut avoir l'autorité de vous remettre dans le même péril ; ainſi donc, ſongez à ſatisfaire ma curioſité ſur toutes vos avantures, ſans m'en rien déguiſer. Je vous donne juſqu'à demain pour vous y préparer : Je veux ſçavoir vos noms, votre naiſſance, & quel étrange accident vous a conduits ici. Si vous êtes ſinceres, attendez tout de mes bontés.

Thibault qui n'avoit oſé lever les yeux ſur elle, tout le tems qu'ils avoient été devant le Sultan, cherchoit par des regards perçans à démêler, ſous le voile qui la cachoit, des traits dont la beauté ne laiſſoit pas d'éclater,

malgré cet obſtacle ; la gaze en étoit ſi déliée, que tant de charmes ne pouvoient pas manquer de la pénétrer. Il ſentit ſon cœur émû, & cette Princeſſe excita dans ſon ame des mouvemens qui lui avoient été inconnus depuis la mort de ſa malheureuſe Epouſe. Attendri malgré lui, & plein du reſpect que lui inſpiroit cette belle Sultane, il ſe jetta à ſes pieds : Pour moi, lui dit-il, Madame, ce ne ſera point la crainte de la mort qui me fera conter mes malheurs ; comme ils ſont d'une nature à ne trouver jamais de ſoulagement, s'il m'étoit permis d'abreger ma vie, il n'eſt rien que je ne fiſſe pour la terminer, bien loin de la prolonger. Votre pitié nous l'a ſauvée, & ſi le triſte récit de nos avantures peut vous marquer notre reconnoiſſance, ſoyez aſ-

ſurée de notre ſincérité.

La fermeté de la Reine eut peine à tenir contre un diſcours ſi touchant; mais faiſant un nouvel effort : Levez-vous, lui dit-elle, votre ſort me touche & m'intéreſſe plus que vous ne penſez : le Sultan va bientôt paroître, retirez-vous, il ne vous manquera rien : Remettez-vous de vos craintes & de vos fatigues, demain vous recevrez mes ordres.

A ces mots ayant appellé une eſclave en qui elle avoit mis toute ſa confiance; Saïde, lui dit-elle, conduiſez-les, & faites ce que je vous ai dit. Alors leur ayant fait ſigne de ſe retirer, ils lui obéirent, & ſuivirent l'eſclave. En ſortant ils entendirent ſoupirer la Reine, ils ſoupirerent auſſi : & Thibault, qui s'éloignoit d'elle à regret, s'étant retourné pour

la

la voir encore, appercevant qu'elle portoit un mouchoir ſur ſes yeux pour eſſuyer ſes larmes, ne put retenir les ſiennes.

Saïde les conduiſit dans un petit appartement qui rendoit derriere celui de la Reine : Il étoit compoſé de trois piéces, au bout deſquelles étoit une galerie voûtée, où l'on ſerroit les fruits qu'on préſentoit chaque jour à la table de la Sultane. Voilà, leur dit Saïde, le ſeul ſervice auquel la Reine veut vous occuper ; elle n'auroit pû vous mettre auſſi commodément, ſans vous donner un emploi qui vous approchât de ſa perſonne : ainſi, vous aurez ſoin de ces fruits, de les arranger avec art dans les corbeilles deſtinées à cet uſage, & de les lui préſenter à ſes repas : Sous ce prétexte vous pouvez occuper cet appar-

tement, & être servis par des esclaves commandés pour cela: Ils seront soumis à vos ordres, & vous ne le serez qu'à ceux du Sultan & de la Sultane. Voilà ce que la Reine m'a commandé de vous dire. A ces mots elle les quitta, & les laissa dans une surprise incroyable de tout ce qu'ils voyoient.

Lorsqu'ils furent sans témoins, Thibault qui ne pouvoit plus renfermer en lui-même la foule des differentes pensées qui s'offroient à son esprit, s'approcha du Comte, & l'embrassant tendrement: Quelle femme, lui dit-il, Seigneur! quelle femme est donc cette Reine! par quel miracle regne-t-elle sur des Barbares? & quels services lui avons-nous rendus pour mériter des soins si généreux: Ha! Seigneur, que sa pitié me touche, & que je la

trouve dangereuſe ! Ha ! ma chere Princeſſe, ajouta-t-il, vous ſeul excitiez autrefois tous les mouvemens que je ſens dans mon ame.

J'ignore, répondit le Comte, quel ſera notre ſort, & les deſſeins de cette Reine. Ses bontés ne m'agitent pas de la même ſorte que vous ; vous êtes jeune, & votre cœur conſerve un fonds de tendreſſe qui le peut porter à des mouvemens plus impétueux que les miens ; cependant je vous avoue que j'ai ſenti pour elle les entrailles d'un pere, & que mille fois en l'écoutant ma fille eſt revenue à ma mémoire. Voilà mes ſentimens, je les développe mieux que vous ne faites les vôtres, & je crains bien, mon cher Thibault, que vous ne perdiez doublement votre liberté dans ces funeſtes lieux.

Thibault ne répondit qu'en ſoupirant ; & comme on vint les ſervir, il fallut ceſſer un entretien qui ne demandoit pas de témoins.

La Reine cependant, que les avantures de cette journée intéreſſoient trop pour être tranquille, ne fut pas plutôt ſeule avec ſa chere Saïde, que s'abandonnant aux tranſports qu'elle avoit cachés avec tant de ſoin, ſon beau viſage fut baigné de larmes trop long-tems retenues.

Saïde étonnée de cet excès de douleur, s'étant miſe à ſes pieds, & lui prenant les mains : Hé ! quels ſont vos malheurs, Madame, lui dit-elle ? Ces étrangers ſont-ils venus pour troubler la tranquillité dont vous commenciez à jouir ? Vous m'avez toujours honorée de votre confiance, ne puis-je ſçavoir aujour-

d'hui la cauſe de vos pleurs?

Ha ! ma chere Saïde, lui dit la Reine, ne te trompes point à mes larmes ; la joye, l'amour, la nature & la crainte me les font répandre, bien plus que la douleur. Cet époux ſi cher, & dont je t'ai parlé tous les jours, eſt un de ces Captifs à qui je viens de ſauver la vie ; l'autre eſt mon pere, & le plus jeune des trois eſt mon frere. L'horreur d'avoir vû mon pere expoſé au ſupplice pour le divertiſſement d'un Peuple dont je ſuis la Reine, m'a pénétrée de la douleur la plus vive, & je ne comprens pas comment je n'ai pas perdu la raiſon une ſeconde fois : mon époux deſtiné au même ſort, ſa mélancolie, l'état ſoumis où je l'ai vû devant moi, les regards pleins d'amour, & dont un ſeul faiſoit autrefois tout le bonheur

de ma vie, ont déchiré mon ame dans les endroits les plus ſenſibles : Je n'ai oſé me découvrir, je veux même ſçavoir leurs ſentimens avant que de le faire, & l'effort que je me ſuis fait par cet excès de prudence, cauſe à preſent les pleurs que tu me vois répandre. Garde mon ſecret, ma chere Saïde, & ne m'expoſe point à trembler encore pour des jours où les miens ſont attachés.

Ne doutez point de ma fidelité, Madame, lui répondit-elle, elle eſt inviolable, ma religion, vos bontés que j'ai ſi ſouvent éprouvées, & la confiance dont vous m'honorez m'attache à vous juſqu'au tombeau. Ces aſſurances firent plaiſir à la Reine, & elles prirent enſemble des meſures pour être en liberté d'entretenir le lendemain les illuſtres Eſclaves.

Le Sultan qui ſe fit entendre, contraignit cette Princeſſe à finir une converſation ſi intéreſſante. Ce Prince qui n'avoit pour tout défaut que d'être Sarrazin, l'aborda avec cet air content que donne le plaiſir d'en avoir fait. Hé bien, Madame, lui dit-il, avez-vous quelque ſujet de douter de mon amour? & puis-je me flatter que ce que je viens de faire, détruira la triſteſſe qui trouble depuis ſi long-tems votre repos & mon bonheur? Je vous dois tout, Seigneur, lui dit la Sultane, & je ne vais m'attacher qu'à vous marquer ma reconnoiſſance.

Le Sultan charmé d'avoir trouvé une occaſion de lui plaire, l'entretint encore quelque tems de ſa paſſion, après quoi il l'inſtruiſit qu'il ſortoit du Conſeil, où l'on avoit pris la réſolution

de s'oppoſer fortement aux irruptions qu'un Prince de ſes voiſins faiſoit dans ſes Etats, & que la guerre alloit être déclarée dans les formes. Cette nouvelle fit naître une penſée à la Reine qui lui réuſſit ; & voulant profiter de la diſpoſition où étoit le Sultan de lui tout accorder, le Ciel, lui dit-elle, me favoriſe d'une façon extraordinaire, en me donnant un moyen de reconnoître vos bontés.

Un des Captifs, Seigneur, dont vous m'avez fait préſent, eſt le plus brave homme de ſon tems, & je ſuis aſſurée de la victoire, ſi vous lui donnez la liberté de combattre vos ennemis. Le Sultan lui oppoſa la différence des religions, & le peu d'aſſurance qu'il pourroit prendre ſur la fidelité d'un Chrétien. Je vous en réponds, lui dit la Reine

avec précipitation, je vous ferai de gage de sa foi ; & pour vous en mieux assurer, je garderai les deux autres Captifs qui lui sont extrémement chers, pour ôtage de la parole que je vous donne.

Le Sultan lui accorda ce qu'elle demandoit avec tant d'ardeur, la laissant maîtresse absolue de faire ce qu'elle voudroit, & se retira dans son appartement bien plus sensible à la joye de lui pouvoir prouver son amour, qu'il n'étoit inquiet du succès de la guerre. Cette belle Reine passa la nuit dans des mouvemens bien differens. L'amour avoit repris de nouvelles forces, la nature qui s'étoit quelquefois revoltée par le souvenir de l'horreur du supplice où elle avoit été exposée, reprenoit son empire, & n'étoit occupée que de la

crainte de n'être pas assez aimée pour être reconnue avec joye.

Les Comtes de Ponthieu & de Saint Paul n'eurent pas une nuit plus tranquille. Thibault se sentoit agité par le trouble que donne un amour naissant, il s'en faisoit un crime, & ne se trouvoit moins coupable que lorsque son imagination lui rappelloit le port, la taille, & le son de la voix de la Princesse de Ponthieu: il lui trouvoit tant de ressemblance avec la Reine, qu'il n'accusoit que cette conformité de la vivacité de ses sentimens.

Le Comte de Ponthieu étoit dans le même embarras sur les siens; quoiqu'il fût bien assuré que l'amour ne les causoit pas. Persuadé d'avoir donné la mort à sa malheureuse fille, il ne s'imaginoit pas que nul miracle l'eût

pû ſauver. Cependant la tendreſſe que la Sultane lui avoit inſpiré étoit ſi conforme à celle qu'il avoit pour ſon fils, que ſon étonnement étoit inconcevable. Ils paſſerent la nuit dans ces differentes occupations, & le jour qui parut leur en preſcrivant d'autres, ils ſe leverent, & ſe mirent à préparer les fruits de la Reine, en attendant ſes ordres.

Ils ne furent pas long-tems ſans les recevoir. La fidéle Saïde vint leur dire que la Sultane les demandoit, & qu'ils apportaſſent les corbeilles. Ce commandement fut promptement exécuté, les mouvemens ſecrets qui les agitoient, leur donnant une impatience de la revoir, qui animoit juſqu'à leurs moindres actions.

Saïde les introduiſit près d'elle, & les corbeilles ayant été

portées ſur une table d'albâtre, la Sultane à demi couchée ſur un riche Sopha, vêtue elle même d'une magnificence incroyable; éclatante d'un nombre infini de diamans, & ſon voile ne cachant qu'une partie de ſon viſage, après avoir examiné ces Eſclaves un moment : Hé bien, leur dit-elle, êtes-vous prêts à me ſatisfaire ? Il ſeroit inutile de me rien cacher, je ſçai déja qui vous êtes ; parlez, Comte de Ponthieu, dit-elle, en s'adreſſant à lui, & m'apprenez par quelle avanture vous êtes dans ces lieux.

Le Comte fut extrêmement ſurpris de s'entendre nommer ; & voyant qu'il n'étoit pas queſtion de feindre, il conta ſon hiſtoire avec ſincerité ; mais lorſqu'il fut à celle de ſa fille, ſes ſanglots interrompirent mille fois

ſon recit, il n'en oublia nulle circonſtance, & avoua le crime qu'il avoit commis en lui donnant la mort : mais helas, ajouta-t-il, de combien de remords n'ai-je pas été déchiré depuis ce funeſte jour ; toute ma tendreſſe s'eſt renouvellée avec plus de force que jamais, & j'ai ſouhaité cent fois que cette Princeſſe revînt au jour pour être témoin de l'excès de ma douleur : Alors il lui dit les vœux qu'ils avoient faits, leur voyage à Jeruſalem, leur retour, la tempête, leur eſclavage, & la mort à laquelle ils avoient été deſtinés.

Voilà, Madame, continua-t-il, un récit fidéle de nos malheurs ; & malgré leur excès, ils ſont bien adoucis par l'intérêt que votre bonté vous y fait prendre. En effet, la Sultane étoit baignée de pleurs, elle fut même

quelque tems ſans pouvoir parler.

Je ne le cache point, dit-elle enfin, votre récit m'a vivement touchée, & je plains extrêmement la Princeſſe de Ponthieu, elle étoit jeune, la raiſon auroit pû lui revenir, & le généreux procédé de ſon époux l'auroit ſans doute ramené à ſon devoir. Vous avez reçû du Ciel le châtiment de votre cruauté, il n'eſt plus tems de vous la reprocher; mais de quel œil verriez-vous cette Princeſſe, ſi par un miracle que je ne connois pas, elle avoit évité la mort? Ha! s'écria le Comte, comme un pere qui ne voudroit employer ſa vie qu'à rendre la ſienne heureuſe & fortunée. Et vous, dit-elle à Thibault, qu'elle vit tout couvert de larmes, cette épouſe vous ſeroit-elle encore chere? lui par-

donneriez-vous ſes égaremens ? lui rendriez-vous un cœur ſenſible & tendre; enfin l'aimeriez-vous encore ? N'en doutez point, Madame, lui dit-il, avec une voix entrecoupée de ſoupirs, ſa préſence ſeule pourroit faire mon bonheur.

Recevez-la donc, lui dit elle alors, en ſe jettant dans ſes bras, & levant tout-à-fait ſon voile : Vous la voyez cette épouſe infortunée ; c'eſt cette fille, ajouta-t-elle, en courant à ſon pere, qui vous a couté tant de pleurs, reconnoiſſez la, Seigneur, & que ſa vûe ne puiſſe diſſiper la tendreſſe que vous venez de lui marquer ne la connoiſſant pas.

Qui peut bien exprimer la joye & l'étonnement de ces illuſtres perſonnes ! Leurs yeux ſe deſſillerent, leurs mouvemens ſecrets

ſe développerent, ils la reconnurent pour épouſe & pour fille. Thibault étoit à ſes pieds en lui baiſant les mains qu'il arroſoit de ſes larmes, tandis que le Comte la preſſoit dans ſes bras ſans pouvoir dire autre choſe que ma fille, ma chere fille. Le jeune Prince baiſoit ſa robe, & Saïde attentive à ce touchant ſpectacle, ne pouvoit retenir ſes pleurs.

Enfin la ſurpriſe ayant ceſſé, ce langage muet fit place à tout ce que l'Amour & la Nature peuvent inſpirer de plus tendre. La belle Reine embraſſa encore Thibault, & lui marqua un retour de tendreſſe ſi parfait, que la ſienne reprit ſa premiere force, & s'offrit à ſon cœur avec les charmes de la nouveauté ; la Reine fit treve à ſes touchantes careſſes, pour les partager avec le jeune Prince de Ponthieu, qui ne ceſſoit

cessoit point d'embrasser ses genoux ; Elle le prit entre ses bras, & quoiqu'elle ne le connût que par le récit que son pere venoit de faire, sa jeunesse & sa beauté l'avoit intéressée pour lui du premier jour.

Après avoir satisfait à ces premiers transports ; il est tems, dit la Sultane, de vous instruire de mes avantures. Le Sultan est occupé aux préparatifs de la guerre qu'il est obligé de soutenir, & nous avons la liberté de nous entretenir sans crainte d'être interrompus. Alors les ayant fait asseoir, & Saïde s'étant mise en dehors du cabinet, pour avertir en cas que quelqu'un de suspect parût ; la belle Reine commença son discours en ces termes, en s'adressant au Comte de Ponthieu.

Je ne veux point vous rappeller la cause de ma mort, elle vous a été trop sensible, & la perte de ma raison trop connue pour remettre devant vos yeux de si tristes objets. Je vous dirai seulement que j'ai bien connu depuis que l'excès de mon amour avoit fait seul le trouble de mon esprit, & que prévenue de l'idée de n'être plus digne de celui de mon époux, m'imaginant le voir sans cesse me reprocher mon malheur, & chercher à se défaire de moi, la raison m'avoit abondonnée au point de souhaiter sa mort comme le seul moyen, de me rendre le repos.

J'étois si fort remplie de cette pensée, que j'écoutai l'arrêt de ma mort comme un coup qui venoit de lui; le trouble de mon esprit m'empêcha de sentir l'hor-

reur de mon ſupplice, & vous pouvez vous ſouvenir, Seigneur, que je ne fis nul effort pour m'en garantir, étant dans une eſpece d'anéantiſſement qui tenoit plus de l'imbécillité que de l'étonnement. J'ignore quelle route & quel chemin put prendre mon funeſte vaiſſeau, & combien d'heures il mit à faire ſon trajet.

Je ſçai ſeulement que je me trouvai dans un vaiſſeau veritable, au milieu de quantité de gens inconnus, empreſſés à me faire revenir; mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt la raiſon & la mémoire qui me revinrent à l'inſtant, ſoit un effet ordinaire aux approches de la mort, ſoit une proprieté des flots, ou pour en mieux juger un ouvrage de la Providence.

Tout ce que j'avois fait, dit & penſé, revint à mon eſprit, &

je me trouvai ſi coupable envers vous & mon époux, que le premier ſigne de vie que je donnai à mes libérateurs, fut une abondance de pleurs ſi exceſſives, que je penſai en être ſuffoquée ; elle fut d'autant plus violente, que je n'avois pas verſé une larme depuis notre retour à Ponthieu. On prit tant de ſoin de moi, & on me fit tant de remedes, que ſans faire ceſſer ma douleur, on ne craignit plus pour ma vie.

Les gens du vaiſſeau avoient mis près de moi une jeune fille extrêmement aimable, ſon attachement à me ſoigner étoit ſi grand, que je ne pûs me diſpenſer d'y faire attention. Comme c'étoit la ſeule femme qu'il y eût avec ces gens, je ne pouvois prendre confiance qu'en elle.

Lorſqu'elle me vit plus tranquille, elle m'apprit que nous

étions avec des Marchands Flamands qui alloient trafiquer au Levant; qu'ayant vû flotter mon extraordinaire tombeau, l'eſpoir d'y trouver de quoi s'enrichir les avoit portés à s'en ſaiſir, qu'ils l'avoient tiré à bord de leur vaiſſeau, & que l'ayant ouvert, ils avoient été ſurpris de n'y voir qu'une femme richement vêtue; qu'ils m'avoient d'abord crû morte, étant extrêmement enflée; mais que m'ayant miſe au grand air, une eſpece de mouvement du côté du cœur leur ayant donné l'eſpoir de me ſecourir, ils avoient employé tous les remedes propres à me ſauver la vie, qu'y étant parvenus, & ayant découvert en moi quelque beauté, ils avoient formé le deſſein de tirer de la perte de ma liberté de quoi ſe conſoler de n'avoir trouvé que moi dans le tonneau.

C'eſt dans cette intention, ajouta cette jeune fille, que nous voguons pour arriver à Almerie, où ces Marchands prétendent vous vendre au Sultan qui y regne : Il y a ſix mois qu'ils m'ont enlevée ſur les côtes de France mon pays natal dans le même deſſein ; mais je prévois, Madame, que votre beauté me garantira d'être expoſée aux déſirs du Sultan : Cependant comme il m'eſt impoſſible d'éviter l'eſclavage, j'oſe vous ſupplier de ne pas ſouffrir qu'on me ſépare de vous. Le Sultan d'Almerie vous achetera ſans doute, faites qu'il m'achete avec vous ; & que je ne porte des chaînes que de vos mains.

Je fus touché de cette priere, & me trouvant fort ſoulagée d'avoir une Françoiſe avec moi, je lui promis que quelque fût

mon ſort, elle le partageroit; mais ce qu'elle venoit de me dire me donnant de l'inquiétude, je fis prier le Principal du vaiſſeau de me venir parler.

Je commençai par le remercier du ſecours qu'il m'avoit donné, & voulant l'engager par l'eſpoir de la récompenſe, je l'aſſurai qu'elle ſeroit au-deſſus de ſes eſpérances, s'il vouloit me mettre ſur les côtes de France. Il me répondit qu'il ne doutoit pas de ma généroſité, ni que je ne fuſſe une perſonne aſſez conſidérable pour le bien payer du ſervice qu'il m'avoit rendu; mais qu'il n'étoit pas le maître de ſuivre ſon inclination en faiſant ce que je ſouhaitois; qu'il devoit compte de tout à ſes compagnons, qu'ils avoient réſolu de me vendre avec la jeune Françoiſe au Sultan d'Almerie: que c'étoit un gain ſûr pour eux,

au lieu que l'effet de mes promeſſes leur paroîtroit incertain, & ſans vouloir m'écouter davantage, il fut rejoindre ſes compagnons.

Il me fut impoſſible de le faire changer de ſentiment, & je me vis contrainte de m'abandonner à ma deſtinée. A meſure que ma raiſon ſe rétabliſſoit, ma tendreſſe pour mon cher Prince reprenoit ſon empire. Je ſentis mes malheurs dans toute leur étendue, & mon déſeſpoir n'auroit peut-être point eu de bornes ſans les diſcours ſages & conſolans de ma jeune compagne. Malgré ſes ſoins je tombai dans une langueur qui effraya les Marchands, dans la crainte que je ne perdiſſe l'éclat dont ils prétendoient tirer leur profit. Ils aborderent à Almerie, & ſe hâterent de nous conduire au Sultan.

Comme

Comme il étoit accoutumé au trafic de ces gens-là, il les reçut parfaitement bien, & parut ſi content de leur priſe, qu'il nous acheta Saïde & moi, le double plus qu'ils n'avoient eſperé.

Nous fûmes conduites dans le Palais des femmes du Sultan. Il vint bientôt nous y trouver, & j'eus le malheur de lui plaire d'une façon ſi extraordinaire, qu'il ſembla que ce Prince regardât comme une affaire d'Etat de ſe faire aimer de moi, & de me tirer de ma mélancolie.

J'appelle malheur ce qui auroit fait la felicité d'une autre; car je dois au Sultan cette juſtice, qu'il eſt plein de mérite, & poſſede des vertus héroiques; mais j'étois Chrétienne, & prévenue d'une paſſion qui ne laiſſoit point de place dans mon cœur. Ainſi je regardois ſes ſoins

comme le plus grand de mes malheurs. Ce Prince voyant mon attachement pour Saïde, me la donna. (Saïde eſt un nom que je lui ai fait prendre pour cacher le ſien,) & il me ſépara du reſte de ſes femmes, en me faiſant ſervir en Reine.

Tous ces honneurs redoubloient ma peine ; cependant la ſoumiſſion du Sultan me fit eſperer, que puiſqu'il n'employoit pas la force pour me ſoumettre à ſes volontés, le tems le guériroit, & que quelque nouvel objet le détourneroit de ſa paſſion. Je me trompois, ſon amour augmenta tous les jours, & quelles que fuſſent mes rigueurs, le même reſpect accompagna ſes actions.

J'avois une entiere confiance en Saïde, je lui contai mes malheurs, & lui marquois la répugnance que j'avois à recevoir les

ſoins du Sultan ; mais enfin ce Prince accablé des murmures de ſes ſujets, qui ne pouvoient approuver qu'il eût tant de conſidération pour une Chrétienne, ſans la contraindre du moins à changer de religion, ſe réſolut à me parler plus fortement qu'il n'avoit fait. Ma réſiſtance avoit duré un an, il crut m'avoir aſſez marqué de reſpect en me laiſſant un tems ſi conſidérable.

Il vint donc me trouver un jour, & me voyant dans une triſteſſe extrême : Madame, me dit-il, c'eſt à regret que je me vois contraint de ſortir des bornes que je m'étois preſcrites pour toucher votre cœur ; mais il faut vous réſoudre à recevoir ma foi, ou à changer de Religion publiquement ; tout mon pouvoir ne peut vous garantir des loix qui forcent les femmes qui ſont

enfermées dans ce Palais, à ſuivre la nôtre. Je vous adore, & quoique je duſſe vous obliger à ce changement, je vous promets de ne vous y pas contraindre, ſi vous voulez recevoir la Couronne que je vous offre. Mes ſujets & toute ma Cour ſeront perſuadés que vous vous ſerez rendue de notre Religion, ſi vous voulez m'accepter pour époux, ſans en vouloir de plus fortes preuves, & vous ſerez libre de ſuivre en ſecret celle que vous craignez de quitter. C'eſt le ſeul moyen de vous garantir de la fureur d'un Peuple, qui ne reſpecte pas même ſon Souverain, quand il eſt animé : Je voudrois que mon amour & ma ſoumiſſion vous engageaſſent à cette action, plûtôt que la crainte ; mais j'eſpere que le tems amenera dans votre cœur les ſentimens qui

doivent faire ma felicité & votre bonheur.

Je ne pus retenir mes larmes au discours du Sultan. L'alternative me parut terrible : Est-il possible, Seigneur, lui répondis-je, que tant de beautés qui vous sont soumises, vous n'en trouviez point qui soient plus dignes que moi, de l'honneur que vous voulez me faire ? Si vous ne vous étiez pas attaché à moi, vos sujets m'auroient ignorée. Considerez, Seigneur, quelle gloire ce seroit pour vous de vaincre votre amour, & de me faciliter les moyens de revoir mon pays. Quelle peut être votre felicité de vivre avec une femme que la force & la crainte vous auront soumise, & qui passera la sienne à regretter ses parens & sa liberté ?

Le Sultan sourit à ces paroles.

On voit bien, dit-il, que vous ignorez votre ſort. Vous êtes ici pour jamais, lorſqu'on y eſt entré une fois, l'eſpoir d'en ſortir eſt abſolument interdit : Ainſi, Madame, vous me devez quelque reconnoiſſance du reſpect que je vous ai conſervé, étant le maître de votre deſtinée.

Je le priai de me donner trois jours pour lui rendre réponſe : Il me les accorda, je les paſſai en prieres ; mais enfin me voyant ſans ſecours, & ſans nul eſpoir de revoir ma Patrie, que ma mort y étoit crûe certaine, & que je n'avois nul moyen de vous donner de mes nouvelles ; perſuadée d'ailleurs, que puiſque vous m'aviez voulu ôter la vie, vous ne voudriez rien employer pour me ravoir ; je me regardai comme une perſonne abandonnée ſans reſſource, & la facilité

de ſuivre en ſecret ma Religion, me fit réſoudre à me rendre aux perſuaſions du Sultan.

Il revint au bout des trois jours, & je lui dis que s'il me vouloit jurer de ne me jamais contraindre d'abjurer ma foi, j'étois prête à lui donner ma main. Sa joye fut inconcevable, & quoiqu'il vît bien que je ne me rendois que par l'impoſſibilité de faire autrement, il m'aſſura qu'il m'en avoit obligation, & me fit un ſerment ſacré dans ſa Loi de me laiſſer en ſecret le libre exercice de la mienne, à condition que je me cacherois avec ſoin

Cette nouvelle fut bientôt publiée dans Almerie, & deſtinée toujours à faire des infidélités forcées, je fus couronnée & proclamée Sultane Reine avec une magnificence qui auroit ébloui

toute autre que la Princesse de Ponthieu. Pendant cette cérémonie l'image de Thibault ne me quitta point ; je lui parlois, je lui demandois pardon ; enfin j'étois si éperdue, que Saïde m'a dit depuis, que j'avois plutôt l'air d'une statue que d'une personne vivante.

Pour vous, Seigneur, je vous reprochai souvent une cruauté, qui m'avoit conduite dans le précipice où je me trouvois ; il ne s'est point passé de jour depuis neuf ans que je suis unie au Sultan, que je n'aie versé un torrent de larmes ; & que je n'aie parlé de mon cher Prince avec la fidele Saïde.

Le Sultan m'a tenu parole ; toute sa Cour me croit Renegate ; lui seul sçait la verité, sans me reprocher ma tristesse, il ne s'est occupé qu'à la dissiper. Le

même respect & la même complaisance ont toujours accompagné ses actions, & vous avez été témoins de mon pouvoir sur lui, par votre vie qu'il m'accorda sans hésiter. Je vous reconnus aussi tôt que je vous vis, & je me serois fait connoître à vous dès hier, si je n'eusse voulu m'assurer que vous m'aimiez encore.

Voilà, continua la Sultane, la vie de cette infortunée; mais ce n'est pas encore assez, mon cher Prince, ajouta-t elle, en s'adressant à Thibault, il faut pour vous rendre votre femme & votre liberté, que j'expose vos jours à de nouveaux dangers. Parlez, vous sentez-vous capable de combattre pour m'arracher des bras d'un rival puissant & redoutable, & votre amour secondera-t-il votre valeur? Pouvez-vous en douter sans m'offenser, lui ré-

pondit-il, & ne ſuffit-il pas que vous ſoyez le prix du combat, pour m'animer d'un courage invincible? Princeſſe, continua-t-il, je vous jure par le plaiſir que j'eus de vous obtenir d'un pere, par la félicité que j'ai goûté d'être aimé de vous, par mes malheurs, & par la joie que je reſſens de vous revoir, que je ne vous ai jamais aimé plus tendrement que je vous aime. Ainſi donc ne craignez point de vous expliquer, & diſpoſez en Souveraine de mon bras & de ma vie.

La Sultane fut charmée d'une ſi tendre aſſurance, & n'ayant point de témoins ſuſpects, elle embraſſa encore ce cher Epoux. Elle lui dit enſuite ce qu'elle avoit avancé au Sultan. Il eſt de la derniere importance, ajouta t-elle, que vous attiriez ſa confiance par de grands ſervices, afin que mes

desseins en réussissent mieux. Le Sultan a déja perdu plusieurs batailles par l'ignorance de ses Chefs ; & si vous combattez pour lui, je ne doute point de la victoire. Lorsqu'il vous verra les armes à la main, il ne pourra vous refuser son estime, & c'est alors que je pourrai exécuter ce que j'ai projetté.

Le Comte & Thibault approuverent ce que la Reine avoit fait. Le jeune Prince la pria de faire en sorte qu'il accompagnât son beau-frere à l'armée ; mais cette Princesse lui dit qu'elle ne pouvoit satisfaire son courage héroïque, ayant promis au Sultan de le garder avec son pere, pour ôtage de la fidelité de Thibault.

Après s'être encore entretenus long-tems, la Sultane les fit retirer, ne voulant pas que le Sultan les vît avec elle. Ce Prince ne

tarda pas à la venir trouver, & lui ayant demandé si son brave Captif étoit d'accord de ses intentions : Oui, Seigneur, lui dit-elle, il brûle de te marquer son zéle, & de reconnoître par ses services, les obligations que je lui ai dit que je t'avois.

Le Sultan la pria de les faire venir tous trois. Ils vinrent, & ce Prince qui ne les avoit presque pas regardé, fut charmé de leur bonne mine. La vieillesse du Comte lui inspira de la vénération, la beauté du jeune Prince lui donna de l'admiration ; mais Thibault dont le port noble, aisé, & rempli de graces, accompagnées d'une beauté mâle, qui inspiroit à la fois l'amour & le respect, fit naître dans son cœur une estime particuliere.

La Sultane, lui dit-il, qui vous a sauvé la vie, par un excès de

zéle pour moi, & d'eſtime pour vous, veut que vous l'expoſiez pour mon ſervice ; votre air me donne une confiance entiere : Ainſi préparez-vous à partir après demain. Je vous ai fait agréer dans mon Conſeil pour Chef de mon armée. Mes ſujets ſont ſi fatigués de leur perte, qu'ils ne trouvent point étrange que je cherche à les réparer par des moyens extraordinaires ; & tout Chrétien que vous êtes, mes ſoldats vous obéiront avec joie, ſi votre valeur ſeconde leur eſperance.

Thibault aſſura ce Prince de ſon zéle & de ſa fidelité. Après cela il reçut du Sultan les inſtructions qui lui étoient néceſſaires ; & s'étant retiré, il lui laiſſa la liberté de recevoir celles de la Sultane.

Il ne fut pas plutôt parti, que

cette Princeſſe ſe tournant vers Thibault ; Vous allez combattre les Infidéles, lui dit-elle, cela s'accorde avec notre Religion ; mais, mon cher Prince, accordez auſſi mon repos avec votre courage, combattez pour vaincre, & non pas pour mourir; ſans ménager les ennemis, ménagez votre vie ; c'eſt d'elle que dépend le bonheur de la mienne, & ſongez que je ne vous expoſe que pour vous mieux ſauver. Thibault la remercia de cette crainte obligeante, & lui promit de ne combattre que pour ſe mettre en état de la ſuivre.

Comme il étoit tems de ſe retirer, ils quitterent cette belle Reine. En rentrant dans leur appartement, Thibault trouva une veſte ſuperbe, & un ſabre garni de pierreries dont le Sultan lui

faisoit present. Il s'en para dans le même moment, & fut au dîner de ce Prince qui le vit avec plaisir. Ils parlerent long-tems des differentes façons de faire la guerre, & le Sultan trouva son Captif si consommé dans cet art, qu'il fut presque assuré de la victoire. Il le presenta aux principaux de sa Cour. Le reste de cette journée, & celle du lendemain furent employés à faire la revûe des troupes qui étoient dans Almerie. Comme c'étoit la veille du départ de Thibault, il fit demander à la Sultane, par Saïde la liberté de lui dire adieu sans témoins. La Reine qui le souhaitoit autant que lui, mit cette entrevûe à la nuit. Ainsi lorsque tout fut tranquille dans le Palais, Saïde introduisit Thibault dans la chambre de la Sultane.

Ce fut là que ces époux, plus amans que jamais, se renouvellerent les tendres assurances d'un amour éternel, & qu'oubliant le reste du monde, ils s'abandonnerent au plaisir de se revoir, & au doux espoir de se réunir pour jamais. Ils passerent une partie de la nuit dans cette agréable occupation, & le jour les y auroit surpris, si Saïde ne fut venue les avertir qu'il étoit tems de se séparer. La Sultane pleura beaucoup, Thibault fut extrêmement touché : mais la raison reprenant son empire, ils s'embrasserent, & se dirent adieu, en priant le Ciel de les rejoindre bien-tôt. Ce Prince fut conduit par les mêmes détours, & nul accident ne troubla la satisfaction qu'il venoit d'avoir.

Il ne fit pas plûtôt jour, que Thibault qui croyoit avancer

son

ſon retour par la promptitude de ſon départ, embraſſa le Comte de Ponthieu, & ſon beau-frere, & recommanda la Sultane au Comte, en le priant de la quitter le moins qu'il lui ſeroit poſſible. Après quoi il ſe rendit auprès du Sultan pour recevoir ſes derniers ordres, & partit avec une aſſurance qui lui préſageoit une victoire certaine.

Pendant ſon abſence, la Sultane fit ſi bien par ſes intrigues qu'elle s'acquit une infinité de créatures, prêtes à tout entreprendre pour la ſervir dans l'occaſion. Elle fit rendre auſſi pluſieurs ſervices par l'entremiſe du Comte auprès du Sultan, qui étoit venu à l'aimer de façon qu'il ne pouvoit ſe paſſer de lui. Le Comte étoit grand Chaſſeur, & le Sultan avoit une paſſion violente pour cet exercice; ce

qui faisoit que ce Prince mettoit le Comte de toutes ses parties. Les nouvellesqu'on recevoit coup sur coup des victoires que Thibault remportoit sur les ennemis, augmentoient encore la considération du Sultan pour ses deux Captifs.

Trois mois s'écoulerent de cette sorte en intrigues du côté de la Reine, & en confiance de la part du Sultan : mais la joye fut complette par la nouvelle du gain d'une bataille décisive que Thibault avoit donnée aux ennemis ; ils les avoit taillés en piéces,tué leur Prince de sa main ; & par cette victoire avoit conquis ses Etats, & repris ce qu'il avoit envahi au Sultan.

Ces actions éclatantes furent celebrées dans Almerie par des réjouissances extrêmes : On ne parloit que de la valeur & des

obligations qu'on avoit à l'invincible Captif.

Pour lui, voyant qu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre, il ſe hâta de mettre garniſon dans les Places conquiſes ; & ayant nommé par tout des Gouverneurs fideles, il revint triomphant dans Almerie. Le Sultan le reçut comme ſon Dieu tutelaire.

Ce que la Reine avoit prévû arriva. Le Sultan rendit la liberté à Thibault, & le preſſa d'accepter la premiere Charge de l'Empire en changeant de Religion : mais ce Prince lui fit entendre avec reſpect, qu'il ne pouvoit profiter de ſes bontés, en l'aſſurant que tant qu'il auroit beſoin de lui, il reſteroit à ſa Cour Ce refus bien loin d'irriter le Sultan, lui donna encore plus d'eſtime pour lui ; & cet illu-

ſtre Afranchi devint ſi conſiderable à la Cour d'Almerie, qu'il ne s'y faiſoit plus rien que par ſes avis.

La Sultane voyant réuſſir ſi bien ſon projet, mit la derniere main à ſon ouvrage ; elle feignit d'être groſſe, & que l'air d'Almerie lui étoit contraire. Un Medecin Renegat qu'elle avoit gagné à force de bienfaits, aſſura le Sultan qu'il étoit dangereux pour la vie de la Reine de ne la pas faire changer de lieu. Ce Prince allarmé la pria de choiſir l'endroit qui lui plairoit le plus de ſes maiſons de plaiſance, pour aller s'y rétablir. La Sultane lui en nomma une qui étoit ſur les côtes, mais dont le chemin étoit par mer. Le Sultan fit promptement équipper une galere, & la Reine eut ſoin de la faire remplir des gens qui lui étoient dévoués.

Lorſque tout fut prêt, elle ſupplia le Sultan de permettre qu'elle ſe fît accompagner du Chevalier François pour la ſûreté de ſa perſonne. Pour le Comte de Ponthieu & ſon fils, comme ils étoient à elle, elle n'eut pas beſoin de permiſſion pour les emmener. Le Sultan lui accorda tout, & elle s'embarqua avec ſon pere, ſon frere, & ſon époux, emmenant auſſi un fils âgé de ſept ans qu'elle avoit eu du Sultan, & la fidele Saïde; laiſſant à Almerie une fille encore à la mammelle.

Le Ciel paroiſſant favoriſer leur deſſein, ils ne ſe virent pas plutôt avancés en mer que nos Guerriers, ſecondés des créatures de la Reine, contraignirent les Forçats de ramer droit à Brindes, où ils arriverent heureuſement. La Princeſſe donna

la liberté aux esclaves Chrétiens qui étoient sur la galere, & mit à leur place tous les Sarrazins qu'elle put racheter, qu'elle renvoya au Sultan, avec ordre de lui remettre la lettre suivante.

LA PRINCESSE DE PONTHIEU au Sultan d'Almerie.

SI je n'avois eu que ta generosité à combattre, je t'aurois découvert la cause de ma fuite ; persuadée que tu l'aurois favorisée plutôt que de l'empêcher ; mais ton amour & ta Religion étant des obstacles invincibles, il m'a fallu employer la ruse pour sortir de ton Empire. Je ne te quitte point par un esprit d'inconstance. Je suis mon Epoux, mon Pere, & mon Frere, qui sont les trois Captifs dont tu m'avois accordé la vie. Mon Epoux

ayant exposé la sienne pour ta gloire, celle de ton Etat, & la sûreté de ta Personne, m'a acquitté des obligations que je te dois. Je suis Chretienne & Souveraine avant que d'être à toi, ainsi tu vois à quoi mon rang & ma foi m'engagent. Je n'oublierai jamais l'honneur que tu m'as fait, & ma reconnoissance sera éternelle. Je te laisse ma fille, que son adolescence m'a forcée d'abandonner Regarde-là avec des yeux de pere. Je te souhaite tout le bonheur que tu merites, & prie le Ciel avec ardeur qu'il te donne les lumieres divines qui manquent à tes vertus.

LA PRINCESSE DE PONTHIEU.

Le Sultan vit le retour de la galere, & reçut la lettre de la Princesse, pendant qu'elle conti-

nuoit sa route pour se rendre à Rome. Ce Prince sentit une douleur inconcevable à cette nouvelle. Son déséspoir fut grand ; mais sa raison prenant le dessus, il chercha à se consoler en donnant ses soins & sa tendresse à la Princesse sa fille.

Cependant nos illustres fugitifs arriverent à Rome, où le Pape les reçut avec des honneurs extraordinaires, & après avoir reconcilié la Princesse & Saïde à la Foi Chrétienne, ils partirent comblés de présens & d'amitiés, & revinrent à Ponthieu ; où la joye de les revoir avec la Princesse se peut mieux sentir qu'exprimer.

Le Comte de Ponthieu étant mort quelque tems après, son fils hérita de ses Etats, mais ce jeune Prince n'ayant pas survêcu de beaucoup à son pere, laissa

la Souveraineté de Ponthieu à la Princeſſe ſa ſœur, qui la tranſportant à ſon Epoux y gouvernerent avec gloire & dans une union parfaite.

Le fils que la Princeſſe avoit eu du Sultan, épouſa une riche heritiere de Normandie, deſquels ſont deſcendus les Seigneurs de Preau ; & la Princeſſe qui étoit reſtée au Sultan fut mariée à un Prince Sarrazin, & c'eſt d'une fille de cette Princeſſe que nâquit ce fameux Saladin, Sultan d'Egypte, ſi connu, & ſi redouté de la Chrétienté.

Je vous avoue, dit Uranie, voyant que Florinde avoit ceſſé de parler, que cette Hiſtoire eſt des plus ſurprenante, & que j'ai peine à comprendre qu'il puiſſe ſe trouver tant de merveilleux avec le vrai.

Pour moi, dit Felicie, elle m'a ſaiſie & touchée. La façon dont l'aimable Florinde l'a contée, ajoûta Thelamon, m'a fait trouver des graces dans les endroits les plus terribles. Je vous jure, dit Orophane, que celui de la forêt n'eſt pas le moins difficile à décrire, & que j'ai tremblé plus d'une fois pour Florinde en la traverſant. Vous badinez, dit Camille, mais je trouve qu'elle nous l'a fait paſſer très-délicatement, & qu'elle nous a prouvé par là que les unions les plus tendres ne ſont pas exemtes de trouble & de diſſention. Cette Hiſtoire eſt fort belle, & fort bien contée, dit Orophane, & elle me donne occaſion de me ſouvenir de quelques particularités de la vie de Saladin dont je vous ferai part.

L'heure du dîner fit ceſſer

cette converſation. On fut ſe mettre à table, en raiſonnant ſur les avantures de la Princeſſe de Ponthieu. Le repas dura comme à l'ordinaire, & la Compagnie n'en ſortit que pour aller au Cabinet des livres.

Quoiqu'on ſe fût impoſé pour loi de lire quelque tems, on ne ſuivoit pas cette regle à la lettre. Cette charmante Societé ayant premierement établi la liberté, il y eut des jours où l'eſprit & la mémoire lui fournirent des ſujets de converſation.

Thélamon fut le premier qui la commença. Puiſque je ne vous vois pas trop diſpoſés, dit-il, à garder le ſilence qu'exige la lecture, & que ce Cabinet eſt deſtiné pour rapporter des traits hiſtoriques, il faut que je vous en diſe un que je lûs hier dans Athenée, qui me fit un plaiſir que je

ne doute point que vous ne sentiez comme moi.

La plûpart des Princes ne conviennent pas souvent de l'habileté de leur Ministre, leur amour propre leur faisant rejetter sur eux les fautes qu'ils font, & s'approprier les choses dans lesquelles ils ont réüssi. Philippe de Macedoine n'étoit pas de ce nombre. Athenée rapporte que ce Prince dans le fort de ses plus grandes affaires, faisant la débauche avec ses amis, donna une marque autentique de son estime & de sa confiance pour son Ministre. Bu-
» vons, leur dit ce Monarque,
» buvons; il suffit qu'Antipater
» ne boive pas.

Voilà, selon moi, continua Thelamon, le plus glorieux témoignage qu'un Souverain puisse porter en faveur d'un particu-

lier. Il falloit que Philippe regardât le mérite d'Antipater comme faiſant une partie du ſien, & qu'il fût perſuadé que la raiſon de ce Miniſtre fût encore plus néceſſaire à l'Etat que la ſienne. Voilà un des traits de l'Antiquité qui m'a le plus frappé. J'y trouve je ne ſçai quoi de libre & de naturel, & enſemble de noble & de grand qui me charme. Dans la chaleur du vin, dans la licence des feſtins de ce tems-là, conſerver aſſez de ſang froid pour rendre raiſon de ſon emportement à ceux qui peuvent le blâmer, & donner une loüange ſi remplie d'équité envers ſon Miniſtre, eſt une preuve, que, qui ſçavoit faire la débauche de cette ſorte, étoit incapable de s'y oublier.

Il falloit, dit Florinde, que Philippe fût auſſi grand Prince,

qu'Antipater étoit excellent Miniftre ; & cela prouve que quelque foit un grand Prince, il a befoin d'un bon confeil.

Sans doute, reprit Thelamon ; fi Agrippa n'avoit eu qu'un génie ordinaire, jamais Augufte n'eut été le maître du Monde. Ce que dit Thelamon, répondit Orophane, eft très-jufte ; Augufte étoit fort au-deffous du grand dans les occafions les plus importantes ; il y a même des traits marqués dans fa vie, qui font voir qu'il tomboit dans le mediocre.

Par exemple, lorfqu'il apprit la nouvelle de la défaite de fon Armée en Germanie, commandée par Varron, « il s'arracha les » cheveux, battit fa tête contre » les murailles, en criant : Var-» ron, rends-moi mes Légions.

Quelle gloire pour Arminius d'avoir contraint le maître du Monde à faire de ſemblables extravagances ! & voyez par ce trait, la différence du génie d'Auguſte à celui de Philippe. Le dernier fait voir le mérite de ſon Miniſtre par grandeur d'ame, & l'autre par ſa foibleſſe, comble de gloire ſon ennemi.

L'oppoſé de ces deux traits eſt tout-à-fait bien trouvé, dit Uranie, & pour ajoûter à ce que viennent de dire Orophane & Thelamon, de la foibleſſe d'Auguſte ; j'ai lû dans Suétone, que lorſqu'il apprit les déportemens de la Princeſſe Julie, il la condamna à la mort ; mais s'en étant repenti un moment après, il prit la réſolution du monde la plus ridicule ; il envoya un mémoire au Sénat, dans lequel il expliquoit patétiquement la honte &

l'infamie de ſa maiſon : Cependant la raiſon lui étant revenuë une ſeconde fois, & ayant pris la place de ſa colere, il reconnut la faute qu'il avoit faite ; & Seneque dit qu'il ſe mit à crier à pluſieurs repriſes, je n'aurois pas fait cette faute, ſi Mecenas, ou Agrippa euſſent été vivans. Voilà, dit Florinde, une contrarieté de ſentimens qui marque bien le beſoin qu'avoit Auguſte d'un Miniſtre ſage & éclairé. Cependant il eſt des Princes qui ne ſont pas bien aiſes d'avoir près d'eux des génies ſupérieurs.

Emmanuel Roy de Portugal nous en fournit un exemple. Ce Prince ayant une lettre d'importance à faire, chargea un homme d'eſprit de ſa Cour, d'y travailler. Ce Gentilhomme s'étant acquitté de ſa commiſſion, fut

porter ſa lettre au Roi. Ce Monarque après l'avoir lûë en tira une de ſa poche ; & les ayant comparées l'une à l'autre , il avoüa que celle du Courtiſan étoit la meilleure , & qu'il s'en ſerviroit. Le Gentilhomme fit là-deſſus des réflexions qui le porterent à prendre ſon parti. Il fut trouver un de ſes amis , lui dit qu'il avoit mis ordre à ſes affaires, & qu'il venoit prendre congé de lui. Son ami lui demanda la cauſe d'un départ ſi prompt. Il n'y a plus que du péril pour « moi à la Cour, répondit-il, le « Roi ſçait que j'ai plus d'eſprit « que lui. » La ſuite prouva qu'il avoit pris le parti le plus ſage ; car Emmanuel le fit chercher dans l'intention de le ſacrifier à ſa jalouſie.

Il faut convenir , dit Felicie , qu'il eſt très - difficile de bien

connoître les hommes, & que plus ils ſont dans un rang élevé, & moins on peut développer les replis de leur cœur. Un intime ami de Ciceron lui demanda un jour ce qu'il penſoit de Jules-Ceſar, après qu'il ſe fût rendu maître de la République. « Attendez, lui repondit ce grand
» Senateur, qu'il en ſoit paiſible poſſeſſeur, vous en jugerez
» vous même; mais ſouvenez-vous que le Diſciple d'Ariſtote, ſi ſage ſi éclairé, devint
» emporté, débauché, ſuperbe,
» & cruel, lorſqu'il ne craignit
» plus rien.

En verité, dit Camille, il ſeroit honteux pour moi d'être la ſeule qui ne pût rapporter quelque trait de l'Antiquité; & puiſque vous avez tous parlé, il eſt juſte que j'aye mon tour. Ce qui a le plus frappé Thelamon, eſt

la juſtice que Philippe a renduë à ſon Miniſtre ; & moi ce qui m'a le plus touchée dans ce que j'ai lû des mœurs des Anciens, c'eſt la régularité de leurs amitiés ; c'eſt en quoi ils nous ont ſurpaſſé, & en quoi nous nous piquons le moins de les imiter : ſi quelqu'un vouloit l'entreprendre, il paſſeroit pour ridicule.

Quelle difference de la façon dont nous traitons l'amitié, avec l'exactitude religieuſe du tems de Xenophon ! on s'en piquoit comme de la qualité la plus eſſentielle à un homme d'honneur, & on en tiroit autant de gloire que des vertus les plus éclatantes. Cet illuſtre Athénien dit, en parlant des Capitaines Grecs, que les Perſes maſſacrerent ſi perfidement. Ils « moururent après avoir vécu ſans « reproche, ſoit dans la guerre, « ou ſoit dans l'amitié.

Qui oſeroit employer une ſemblable loüange dans les oraiſons funebres de ce tems-ci? & trouveroit-on quelqu'un en qui on pût avoir la confiance que Cratés, ce fameux Philoſophe, marqua en mourant à ſes deux amis? Par ſon teſtament, il laiſſa à l'un, le ſoin de nourrir ſa mere, & à l'autre, celui d'élever ſa fille, de lui donner une dot, & de la marier; & qu'en cas que l'un des deux mourût il ſubſtituoit au dernier vivant le ſoin de ſa mere & de ſa fille aux mêmes conditions. Unique & rare exemple d'une amitié parfaite! Les deux amis de Cratés accepterent en plein Senat ſon teſtament, & firent voir qu'ils étoient auſſi ſenſibles à ſa confiance, qu'ils étoient charmés de la pouvoir remplir.

La remarque de Camille, dit Thelamon, eſt très-juſte, & ce

qui lui donne un grand prix, c'eſt que je ſuis perſuadé qu'elle parle du cœur; car on ne peut être touché des effets d'une vertu, qu'on ne ſoit capable de la pratiquer. Vous me récompenſez fort galamment, répondit-elle, du ſilence que j'ai gardé, & du peu que j'ai dit; mais je crois, ajoûta-t-elle, que les matieres ſérieuſes nous ont aſſez occupé, & que nous pouvons préſentement profiter de la promenade. A ces mots la Compagnie ſe leva, & ſe rendit au bord de l'eau.

Orophane qui prenoit toûjours occaſion d'attaquer Felicie ſur les faits qu'on avoit cités, ſaiſit celui de l'amitié. Il faut avoüer, dit-il, que ſi l'amitié eſt une vertu, c'eſt un grand vice de n'en avoir pas; & que les belles qualités de Felicie ſont imparfaites, puiſqu'elle n'a pas celle-là.

Vous pourriez vous plaindre ſans m'offenſer, dit-elle en ſouriant, & vous ne devriez pas confondre l'amour avec l'amitié. Si je veux ignorer le premier, je me pique de l'autre au ſuprême degré, & ſi j'avois un Hiſtorien je mériterois l'éloge que Xenophon donne à ces Grecs. Hé bien, s'il eſt ainſi, lui dit-il, donnez-moi les moyens de faire votre Hiſtoire, & par quelque marque éclatante de votre amitié pour moi, engagez ma plume à chanter vos loüanges. Laiſſez moi vous parler d'amour, & m'entretenez de votre amitié. Par là vous adoucirez mon eſclavage ſans bleſſer votre auſtere vertu, & vous porterez ma reconnoiſſance à faire votre éloge.

En vérité, dit Thelamon, Orophane mérite bien que vous le traitiez avec moins de rigueur,

& vous verrez insensiblement tous vos amis prendre son parti contre vous si vous n'avez plus d'humanité. Il est certain ajoûta Florinde, que le sort d'Orophane nous intéresse tous, & je me range de son côté. J'en fais de même, dit Camille, mon humeur enjoüée ne me permettant pas de voir souffrir personne. C'en est trop, dit Felicie, & je ne sçai comment je pourrai me tirer d'un combat aussi inégal, si Uranie ne se range de mon partie. Uranie sourit & ne lui répondit que par ce Madrigal.

L'excès de notre amour, autant que la sagesse,
Nous fait mettre souvent des bornes à nos feux:
On veut d'un tendre Amant être toujours maitresse,
Et l'on craint de le perdre en le rendant heureux.

Quoi ! ſur le champ, s'écria Felicie en rougiſſant, vous compoſez contre moi, ma chere Uranie ! Je ne m'attendois pas à cette trahiſon. La Compagnie ſe divertit pendant quelque tems de l'embarras de Felicie, & applaudit fort le Madrigal d'Uranie. On le lui fit redire plus d'une fois, & malgré le depit de ſon aimable amie, on convint qu'elle développoit abſolument le cœur dans ces quatre vers; puiſque rien n'eſt plus certain que la crainte de perdre l'eſtime d'un homme qu'on aime, force ſouvent les Dames à cacher leurs véritables ſentimens.

Comme on raiſonnoit encore là-deſſus; on leur vint annoncer l'arrivée d'Achante & d'Iphis, deux parens de Thelamon. Uranie les connoiſſoit, mais ils étoient inconnus au reſte de la

Com-

Compagnie. Thelamon les ayant presenté aux Dames, Uranie leur demanda si elle devoit leur visite au hasard, ou de dessein prémedité. Comme la sincerité est une marque de respect, répondit Achante d'un air enjoüé, celui que nous vous devons, Madame, ne me permet pas de vous cacher que la chasse nous procure l'honneur de vous saluer : Elle nous a conduits sur vos Terres, & nous avons crû n'en devoir pas sortir sans vous venir assurer de notre profonde obéissance. La chasse est donc toûjours votre passion dominante, lui dit Thelamon ? Je ne cesse point d'être le même, mon cher Thelamon, répondit-il, libre & enjoüé, sans contrainte & sans passion, je ne trouve rien de si amusant que la chasse.

Mais, dit Uranie, je suis sur-

priſe qu'Iphis ait la complaiſance de vous ſuivre ; car je ſçai qu'il n'eſt pas grand chaſſeur, & que ſon humeur ſérieuſe & ſage ne le porte pas aux exercices violens. Il eſt vrai, Madame, répondit Iphis ; mais il faut ſe contraindre pour ſes amis. Achante chaſſe pour moi, & je rêve pour lui.

On rit beaucoup de cette réponſe, la conformité que l'on trouva entre les humeurs de Camille & de Florinde avec Achante & Iphis, donna occaſion à mille vivacités de part & d'autre.

Je ſuis perſuadée, dit Florinde qu'Achante ne feroit pas ſi complaiſant qu'Iphis, & qu'il ne quitteroit pas une partie de chaſſe pour faire plaiſir à ſon ami. En verité, Madame, répondit Achante avec un emportement tout-à-fait plaiſant, il faut que

ce ſoit une auſſi belle perſonne que vous qui parle ainſi, pour que je ne réponde pas vivement. Hé quoi! qui dit Chaſſeur, dit-il, un homme rempli de défauts; Et pour aimer la chaſſe, en ai-je moins un cœur pour mes amis?

J'ai oüi dire, reprit Florinde, qu'un homme dominé par la paſſion de la chaſſe, ne peut rien aimer, qu'il eſt toûjoûrs prêt à quitter ſes amis les plus chers, & les Compagnies les plus aimables, pour courrir un cerf ou tirer un liévre; que lorſqu'il eſt dans le fort de cet exercice, il ne ſonge à rien autre choſe, qu'au retour; fatigué, arraſſé, il ne penſe qu'à ſatisfaire un appetit déſordonné & une ſoif ardente, pour prendre après dans les bras du ſommeil un repos dont il a beſoin; & que reprenant le lendemain le même amuſement, il eſt abſolu-

ment impoſſible de faire nulle ſocieté avec lui, quand il ſeroit le plus aimable de tous les hommes. On ajoûte encore que ſi un Ami vient propoſer au Chaſſeur, de lui rendre un ſervice important, qu'il eſt prêt d'y courir, lorſque d'un autre côté ſe voyant preſſé par une partie de chaſſe, il quitte ſon Ami, remet ſon affaire au lendemain, & vole où ſon plaiſir l'appelle. Comment donc voulez-vous qu'on puiſſe compter ſur un homme qui paroît oublier le genre humain pour les animaux, & qui ſe formant ſur eux, en prend la legereté, & ſouvent la férocité?

Voilà, Madame, répondit Achante, un fort beau portrait d'un Chaſſeur; & pour les perdre de réputation, il ne faut à ce que je vois, que venir vous écouter; mais ce qui me déſeſ-

pere, c'eſt que vous parlez avec tant d'eſprit & de grace, que vous ne pouvez manquer de perſuader : auſſi ne me mettrai-je point en devoir de vous répondre par des raiſons, mais par démonſtration; & pour me venger, je prétends devenir amoureux de vous à la fureur, vous ſuivre par tout, vous adorer, & vous ſacrifier mon tems le plus précieux ſans ceſſer d'être Chaſſeur. J'irai chaſſer & reviendrai mettre à vos pieds les animaux que j'aurai dompté. En courant dans les bois je ne ſongerai qu'à vous, & pour preſſer mon retour je n'aurai point d'autre idée que le plaiſir de vous revoir; & je vous prouverai ſi bien qu'un Chaſſeur peut aimer ardemment, que vous ſerez peut-être contrainte d'aimer la chaſſe à votre tour.

Cette diſpute avoit paru ſi plai-

ſante qu'on ne s'empreſſoit pas de l'interrompre. Mais Orophane voyant que Florinde étoit embarraſſée comment répondre à la ſaillie galante d'Achante, voulut mettre Camille de moitié de ſon embarras. Il ſeroit plaiſant, dit-il, ſi Achante rendoit Florinde Chaſſeuſe, & qu'Iphis apprît à rêver à Camille.

Ne me mêlez point dans tout ceci, dit-elle, laiſſez nous à chacune notre temperament. Je ne veux rien apprendre qui puiſſe m'empêcher de badiner, & tout le ſolide de l'eſprit d'Iphis ne me diſpenſera point de faire agir la vivacité du mien.

Comme le Ciel, répondit Iphis, n'a pas tout donné à un ſeul; & que dans le partage il y a eu du plus & du moins, la charmante Camille n'a pas aſſez de ſerieux, & moi trop peu d'en-

joüement ; il faut (pour réparer en quelque ſorte, l'ouvrage de la nature) ſi bien mêler nos eſprits, & les rendre tellement unis & d'accord avec nos cœurs, que nous parvenions à faire de nous deux un tout parfait.

La propoſition eſt tout-à-fait jolie, dit Uranie, & quoiqu'elle ſoit fort galante, elle ne dément point la Philoſophie dont Iphis fait profeſſion. Si elle ne dérange point ſa Philoſophie, dit Camille en riant, comme elle pourroit déranger mon repos, je ne l'accepte point.

Uranie voyant que l'heure du ſouper s'aprochoit, pria les deux amis de reſter chez elle, ſçachant bien que leur terre étoit aſſez proche pour s'en retourner la nuit. Ils accepterent cette offre avec plaiſir. Cette aimable Compagnie s'étant encore promenée

quelque tems, rentra dans la maiſon. On ſe mit à table. Achante dit mille jolies choſes à Florinde, qui y répondoit avec une douceur mêlée de vivacité qui divertit infiniment. Comme Iphis avoit la voix fort belle, on le pria de chanter : il ne s'en fit pas preſſer, & voyant qu'il falloit bientôt quitter cet agréable ſéjour; il en prit occaſion de dire les paroles ſuivantes en s'adreſſant à Camille.

RONDEAU.

Quand je ſonge au moment qui va nous ſéparer,
L'Amour n'a plus pour moi de charmes;
Je voudrois, belle Iris, ne vous pas adorer:
Et quoique j'aime en vous la cauſe de mes larmes,
L'Amour n'a plus pour moi de charmes.
Quand je ſonge au moment qui va nous ſéparer.

Iphis

Iphis reçut mille applaudissemens sur la beauté de sa voix ; & des paroles dont il étoit l'Auteur. Camille le remercia galamment de s'être adressé à elle. Je vous assure, dit-elle, que par reconnoissance je veux donner à Iphis un peu de mon enjouëment, sans pourtant lui ravir le plaisir de rêver, puisque sa rêverie produit de si jolies choses. Je suis persuadée, dit Florinde, qu'elles ne tariront point si vous en êtes l'objet.

Le repas finit, & la nuit étant des plus belles, Achante & Iphis après avoir salué les Dames, & embrassé Orophane & Thelamon, monterent à cheval, & quitterent à regret cette belle Solitude. Le moment de leur départ étant celui auquel Uranie avoit coûtume de se retirer, elle conduisit Camille & Florin-

de dans leur appartement, & Thelamon avec Orophane l'ayant remiſe dans le ſien avec Felicie, chacun ne ſongea plus qu'à goûter le repos qu'amenent ordinairement les ombres de la nuit.

Fin du premier Tome.

TABLE
DU CONTENU
AU PREMIER TOME.

Fin de la Table.

LES





